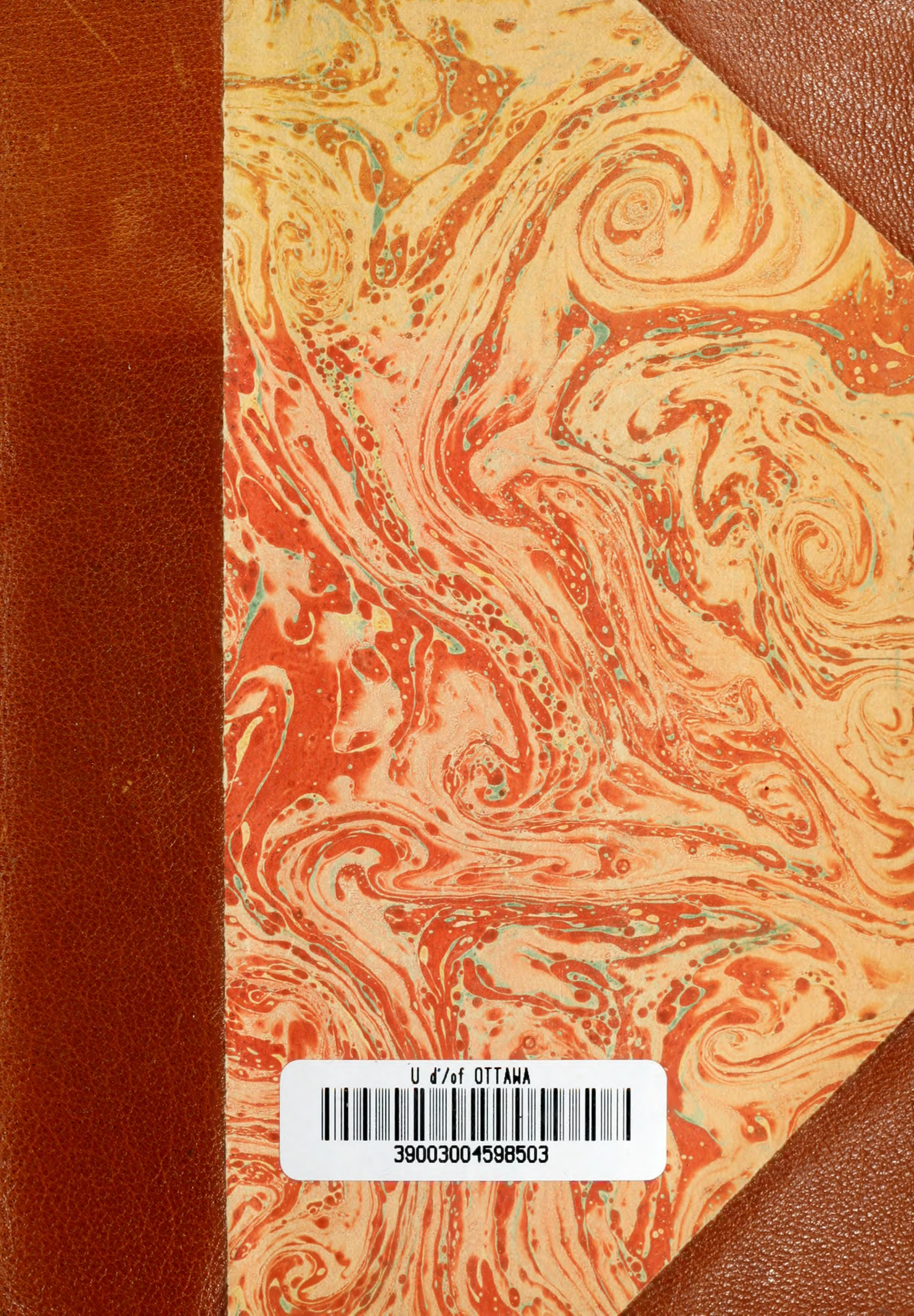
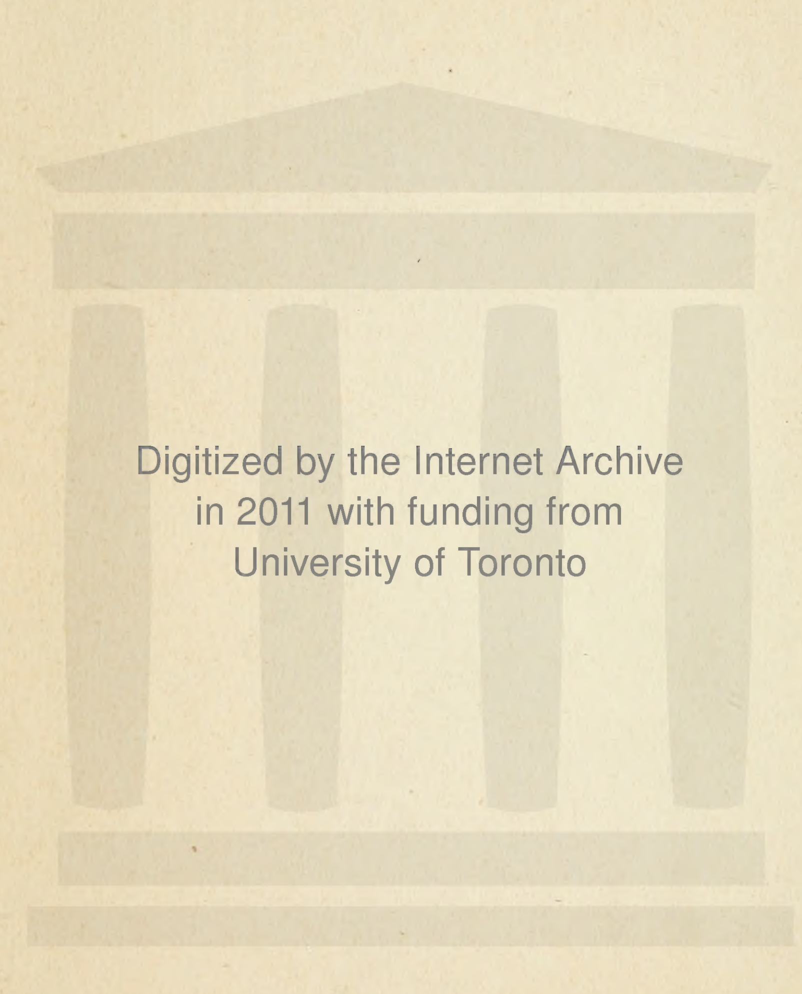

U d'/of OTTAWA
39003004598503











EDMOND HARAUCOURT

CHOIX
DE
POÉSIES

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1922

CHOIX

DE

POÉSIES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

20 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

EXEMPLAIRE N° 12

EDMOND HARAUCOURT

CHOIX
DE
POÉSIES

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1922

L'AME NUE

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER, 1885.



L'AME NUE

LE BUSTE

À LECONTE DE LISLE

Là, descendu pour moi de cent milliers de lieues,
Un rayon de la lune entre, glissant au mur,
Et verse la fraîcheur de ses caresses bleues
Sur un buste qui luit, tout seul, dans l'air obscur.

Et ma chambre s'emplit de la froideur du marbre,
Tandis que lumineuse et roide en son ennui,
Levant son cou plus mince et plus droit qu'un jeune arbre,
La vierge aux reflets clairs se dresse dans la nuit.

Or, toujours elle est là, comme une conscience,
Fixant ses regards blancs sur mon impureté,
Témoin silencieux de chaque défaillance,
Qui m'écoute et qui juge avec tranquillité.

Elle lit sous mon masque et voit mon âme nue,
Elle sait mes regrets et compte mes remords,
Elle connaît les vœux que la chair m'insinue,
Et j'entends les conseils couler de ses yeux morts :

— « Garde dans ton cœur fier le dégoût du mensonge !
Superbe de cynisme et de triste impudeur,
Montre à tous comme à moi le cancer qui te ronge;
Déshabille ta vie et fais voir ta laideur.

« Tant pis si l'on te hue et si la foule infâme,
Pour se punir sur toi te choisissant martyr,
Vient souffleter son âme au miroir de ton âme!
Le monde ne vaut pas qu'on daigne lui mentir.

« Mentir, c'est dégrader ses vices et sa honte !
Tout nu, marche tout nu ! Sois l'apôtre du vrai ;
Dans les tentations que ta faiblesse affronte,
Défends à ton orgueil de dire : « Je vaincrai. »

« Pauvre néant ! Héros d'hier ! Combats sans trêve,
Combats encore, après avoir tant combattu !
Baigne dans l'idéal les splendeurs de ton rêve !
Qui sait ce que demain fera de ta vertu ?

« Tout le mal est en vous, dans des recoins intimes ;
Il dort ; mais l'égoïsme est un soleil puissant
Qui fait sourdre le germe intérieur des crimes :
L'âme de tout l'Enfer nage dans votre sang !

« L'homme est lâche, pétri de luxure et d'envie ;
Il est traître et voleur, assassin s'il le faut !
Et pas un seul n'est sûr, quelle que soit sa vie,
De ne jamais porter sa tête à l'échafaud.

« Chaque désir coupable est un pas vers la chute :
L'austérité des bons devrait hurler d'effroi,
Car la volonté s'use aux longueurs de la lutte ;
La seule force humaine est d'avoir peur de soi !

« Il court tant de poison dans l'air que tu respires !
Il entre tant de mal dans le bien que tu fais !
Les meilleurs d'entre vous sont les frères des pires,
Et votre probité confine à leurs forfaits.

« Donc, tiens haut ton mépris de toi-même et des autres ;
Contemple les méchants sans haine et sans courroux ;
Sois doux aux scélérats : leurs cœurs, ce sont les vôtres,
Et nul n'est assez pur pour pousser leurs verrous.

« Ce qui les a hantés vous hanterait peut-être
Si l'idée en flambait sous vos crânes malsains ;
Et devant la justice infaillible du maître,
Les plus grands criminels sont tout près des grands saints ! »

L'IMMUABLE

Ah ! les mondes éteints et les globes détruits !
Rêve, et nombre la poudre innombrable des astres
Qui, croulant tour à tour dans le chaos des nuits,
Ont fécondé les cieux en semant leurs désastres !

Tout passe au vent des jours ! Lorsque les temps sont mûrs,
La mort vient balayer les cités jadis pleines
Qui couvraient l'horizon des ombres de leurs murs,
Et qui peuplaient de bruit l'immensité des plaines.

Les bois qui s'étageaient sur la pente des monts
S'affaissent ; l'Océan submerge les prairies,
Tandis que, surgissant du sable et des limons,
Les continents nouveaux sortent des mers taries.

Les pôles dégelés roulent vers le soleil ;
Les dieux qu'on adorait sont remplacés par d'autres ;
Les empires houleux s'endorment sans réveil,
Et les cultes vieillis lapident leurs apôtres.

Les lois chassent les lois dont un peuple était fier ;
Un fleuve de mépris vient en laver les traces :
Nous punirons demain ce qui fut juste hier,
Et nos propres vertus feront rougir des races.

Tout, les masses sans nom et les fronts radieux,
Ce qui fut notre amour ou qui fit notre envie,
L'œuvre de notre esprit comme l'œuvre des Dieux,
Tout revient au néant qui doit nourrir la vie !

Et le cercle éternel tourne dans l'infini,
Entraînant sans repos la matière et les formes,
Et toujours, puis encor, l'univers rajeuni
Naît pour mourir et meurt pour naître, au gré des Normes.

Seule, et fière, et debout, sans ployer devant rien,
Au milieu du fatal effondrement des âges,
La Raison nous regarde hésiter vers le bien,
Et sereine, immuable, elle compte les sages.

CHANSON A BOIRE

Par Bacchus et Noé, je crois que je suis ivre !
J'aurai donc, pour un soir, connu l'amour de vivre,
Reconquis mes gaîtés, mes douceurs et ma foi,
Et posé ma croix lourde aux rochers du calvaire...
Or, pourquoi ? Pour un peu de mousse dans du verre,
        Et je deviens meilleur que moi !

O ma pensée ! Orgueil unique de mon être !
Que vaux-tu donc, si tout te fait changer ou naître ?
C'est toi qui rutilais dans l'éclat des cristaux
Et scandais en chantant le hoquet des bouteilles ;
C'est toi qui mûrissais dans les grappes vermeilles,
        Sur le flanc lointain des coteaux !

Aux mois d'automne, aux mois rubiconds des vendanges,
C'est mon cœur qu'on foulait dans les pressoirs des granges ;
Et quand la vie intime et chaude crépitait
Sous la pulpe des fruits qui bout au fond des cuves,
Quand l'air lourd des hangars se saturait d'effluves,
        C'est mon rêve qui fermentait...

Mon rêve ! Fils bâtard des forces que j'héberge !
Dieu les accouple en moi comme dans une auberge,
Puis, né de la matière aveugle et du hasard,
Un feu court dans mon sang comme un torrent de lave.
Et libre, en moi, sans moi, sous mon crâne d'esclave,
S'allume le brasier de l'art !

Ma volonté, néant, et mes cultes, fumée !
Je suis moyen ; je suis la brute désarmée ;
Je suis le point fatal où s'accomplit la loi,
Furtive éclosion d'un germe involontaire,
Atome, inconscience errant dans le mystère :
Rien n'est à moi, pas même moi !

Semblable au bois qui brûle, au bruit vain des tempêtes,
Aux nuages, aux blés fauchés, semblable aux bêtes,
Je tourne dans la roue immense du destin.
Je vais sans voir : je suis le frère du brin d'herbe ;
Et s'il plaît au zéphyr d'écraser ma superbe,
C'est fini du soir au matin !

Mon corps se renouvelle avec le vent qui passe ;
Je nais et meurs un peu chaque jour, et l'espace
Me tient comme la mer tiendrait un grain de sel.
Je suis la goutte d'eau dans le déluge énorme ;
Je suis un des creusets sans nombre où se transforme
L'être de l'Être universel.

Et j'ai beau m'épuiser à crier vers les nues :
— « Soleils des cieux profonds, planètes inconnues,
« J'arrive, attendez-moi : car j'étouffe ici-bas ;
« J'ai soumis la matière et ses lois à mon signe ! »
— La terre fait mûrir le raisin dans ma vigne,
Et la terre ne m'entend pas.

Mais elle va sonner, l'heure des glas funèbres
Où l'orgueil dessillé voit clair dans les ténèbres :
Les Règnes, doucement, reprendront mes lambeaux ;
Ils en feront des fleurs pour nourrir les abeilles,
Et mon sang rajeuni coulera dans les treilles
Pour griser des peuples nouveaux !

LA RÉPONSE DE LA TERRE

J'ai crié vers la Terre : « Aïeule, ô bonne aïeule !
Déesse de nos dieux, toi la Rhée et l'Isis,
Toi qui fais refleurir les bleuets dans l'éteule
Et susurrer la source au fond des oasis ;

« Toi qui donnes aux nids le dais mouvant des feuilles,
Et qui verses ta sève aux arbres jaunissants ;
Qui nourris les oiseaux des graines que tu cueilles,
Et qui berces les mers entre tes seins puissants !

« Pitié, prends en pitié les martyrs que nous sommes !
Notre effort épuisé trébuche à chaque pas.
Aïeule, est-ce que tout souffre autant que les hommes ? »
— Mais la Terre m'a dit : « Je ne te connais pas.

« Ai-je compté les fleurs, les mouches, les nuages,
Les formes de la chair, des plantes, du métal,
Les cris du vent, l'écume ou le sable des plages ?
Et qu'es-tu donc, sinon leur frère et leur égal ?

« Rien ! Et je ne sais rien de ceux que je renferme,
Pas plus que tu ne sais l'angoisse ou les gaîtés
Des millions de corps qui vibrent sous ton derme,
Infiniment petits et toujours habités !

« J'ignore tout, les noms et le nombre des races
Qui pullulent de moi pour courir sur mes flancs,
Et mon indifférence efface jusqu'aux traces
De ceux qui sont passés depuis cent fois mille ans ! »

— J'ai crié vers la Terre : « Aïeule, ô dure aïeule !
O marâtre ! Du moins, si ton cœur reste clos
Au râle de tes fils écrasés sous la meule,
Et si ton vieux mépris n'entend pas nos sanglots :

« Nous diras-tu quel est le terme de la route,
Quel mystère est caché dans la nuit du trépas,
Et si c'est bien fini quand la chair est dissoute ? »
— Mais la Terre m'a dit : « Ta mort n'existe pas.

« N'être plus ! Vanité d'un germe qui croit vivre !
Présomption d'atome errant dans le plein ciel !
Orgueil stupide et fou ! Rêve de frelon ivre !
Ce n'est pas toi qui vis, c'est l'Être universel.

« L'Être total, matière et force, esclave et maître,
L'immortel incréé, le Dieu, le seul vrai Dieu,
En qui rien ne saurait venir ou disparaître,
Car il est infini dans le temps et le lieu !

« Seul, il vit. Et que font un brin d'herbe qu'on mange,
Un soleil qui s'effrite, un homme qui s'endort ?
Le Dieu sent palpiter sa vie énorme : il change,
Il respire, et son souffle est fait avec la Mort.

« La Mort, c'est la formule unique de la Vie,
Le passage alterné des corps dans d'autres corps,
C'est le mouvement calme et dont rien ne dévie,
La résurrection des faibles dans les forts.

« C'est la rajeunissante et la réparatrice,
Aurore après le jour, printemps après l'été,
La mère inépuisable et l'auguste nourrice
Dont le travail fécond peuple l'éternité.

« C'est la chaîne d'amour et d'hymen qui nous lie :
C'est par elle que tout se fond et se confond,
Naît, se croise, renaît, court et se multiplie,
Dans les bouillonnements de l'espace sans fond.

« Elle accouple, elle brise, elle épure, elle émonde.
Nous sommes tous égaux pour elle, et je ne suis
Qu'un globule de sang dans les veines du monde,
Un point d'ombre dans l'ombre insondable des nuits.

« Je m'éparpillerais dans la poussière immense,
Sans troubler un instant la paix de l'ordre ancien,
Et l'astre dont je suis la quinzième semence,
Le Soleil s'éteindrait sans que rien en sût rien ! »

L'ÉTAPE

La terre incandescente a rugi dans l'abîme
Où tournoyait la ronde ardente des soleils.
J'étais. Et dispersé, nombreux, mon être infime
Bouillait dans les bouillons vermeils.

J'ai couru dix mille ans dans le cycle des choses,
Chassé du Nord au Sud et de l'Ouest au Levant,
Roulé par le hasard dans les métamorphoses
Comme un grain de poussière au vent.

J'ai vécu dans la vie immense et multiforme ;
Pareil à saint Lazare exultant du tombeau,
Je renaissais de moi dans mon cercueil énorme,
Toujours épars, toujours nouveau.

Poudre innomée, essence instable et vagabonde !
Les nuages m'ont bu, les volcans m'ont craché,
Éphémère immortel dans la masse du monde,
Tour à tour visible et caché !

Mon cœur errant et froid s'est figé sur les pôles ;
Ma chair torride a cuit au brasier des déserts ;
Les Atlas m'ont senti neiger sur leurs épaules ;
L'aigle m'a traîné par les airs ;

J'ai fleuri dans les fleurs, j'ai chanté dans les brises,
Et mon âme a vibré dans les blés des moissons ;
Je fus le duvet chaud dont les fauvettes grises
Ouataient leurs nids sous les buissons ;

J'ai fait l'azur de l'air et la pâleur des brumes ;
Mon sang, dans l'eau du fleuve, a courbé les roseaux,
Et la mer a salé ses flots et ses écumes
Avec tous les sels de mes os.

Dix mille ans j'ai vagi dans l'ombre et la lumière,
Dans tout ce qui se meut et dans tout ce qui dort !
Dix fois mille ans, depuis ma jeunesse première !
Dix mille ans de lutte et d'effort !

— Pour venir à la fin coucher mon front stupide,
O femme, sous ton pied méprisant et banal,
Et plonger dans le ciel malsain de ton œil vide
L'essor de mon rêve idéal !

LES ATOMES

A FERNAND ICRES

Rien n'était. Le Néant s'étalait dans la nuit ;
Nul frisson n'annonçait un monde qui commence :
Sans forme, sans couleur, sans mouvement, sans bruit,
Les germes confondus flottaient dans l'ombre immense.

Le froid stérilisait les espaces sans fin ;
L'essence de la vie et la source des causes
Sommeillaient lourdement dans le chaos divin.
L'âme de Pan nageait dans la vapeur des choses.

L'originelle Mort, d'où l'univers est né,
Engourdissait dans l'œuf l'innommable matière,
Et, sans force, impuissant, le Verbe consterné
Pesait dans l'infini son œuvre tout entière.

Soudain, sous l'œil de Dieu qui regardait sans but,
Frémit une lueur vague de crépuscule.
L'atome vit l'atome ; il bougea : l'Amour fut,
Et du premier baiser naquit la molécule.

Or, l'Esprit, stupéfait de ces accouplements
Qui grouillaient dans l'abîme insondé du désordre,
Vit dans la profondeur des nouveaux firmaments
D'infimes embryons se chercher et se mordre.

Pleins de lenteur pénible et d'efforts caressants,
Les corps erraient, tournaient et s'accrochaient, sans nombre ;
L'Amour inespéré subtilisait leurs sens ;
La lumière naissait des frottements de l'ombre.

Et les astres germaient. O splendeurs ! O matins !
Chaudes affinités des êtres et des formes !
Les soleils s'envolaient sur les orbes lointains,
Entraînant par troupeaux les planètes énormes !

Des feux tourbillonnants fendaient l'immensité,
Et les sphères en rut roulaient leurs masses rondes :
Leurs flancs, brûlés d'amour et de fécondité,
Crachaient à pleins volcans la semence des mondes.

Puis, les éléments lourds s'ordonnaient, divisés :
Les terres s'habillaient de roches et de plantes ;
L'air tiède enveloppait les globes de baisers,
Et les mers aux flots bleus chantaient leurs hymnes lentes.

C'est alors qu'au milieu du monde épais et brut,
Debout, fier, et criant l'éternelle victoire,
Chef-d'œuvre de l'Amour, l'être vivant parut !
— Et Dieu sentit l'horreur d'être seul dans sa gloire.

CLAIR DE LUNE

A ÉMILE GUITER

Jadis, aux jours du Feu, quand la Terre, en hurlant,
Roulait son bloc fluide à travers le ciel blanc,
Elle enfla par degrés sa courbe originelle,
Puis, dans un vaste effort, creva ses flancs ignés,
Et lança, vers le flux des mondes déjà nés,
La Lune qui germait en elle.

Alors, dans la splendeur des siècles éclatants,
Sans relâche, sans fin, à toute heure du temps,
La mère, ivre d'amour, contemplait dans sa force
L'astre enfant qui courait comme un jeune soleil :
Il flambait. Un froid vint l'engourdir de sommeil
Et pétrifia son écorce.

Puis, ce fut l'âge blond des tiédeurs et des vents :
La Lune se peupla de murmures vivants ;
Elle eut des mers sans fond et des fleuves sans nombre,
Des troupeaux, des cités, des pleurs, des cris joyeux :
Elle eut l'amour ; elle eut ses arts, ses lois, ses dieux,
Et, lentement, rentra dans l'ombre.

Depuis, rien ne sent plus son baiser jeune et chaud ;
La Terre qui vieillit la cherche encor là-haut :
Tout est nu. Mais, le soir, passe un globe éphémère,
Et l'on dirait, à voir sa forme errer sans bruit,
L'âme d'un enfant mort qui reviendrait la nuit
Pour regarder dormir sa mère.

CONSEIL DU MAITRE

A LUCIEN ROSSELET

L'homme a dit : « Je défends, » où j'avais dit : « Je veux. »
Vos lois ont raturé les mots du livre austère
Où la Mère éternelle avait écrit ses vœux.

A force d'idéal vous dépravez la terre ;
Vous créez des vertus que dément la raison,
Et la nature en deuil a fini par se taire.

Assez, fils ! Il est temps d'élargir l'horizon :
Voici les jours virils où la révolte gronde
Et l'esclave vengé sort roi de sa prison !

Crie et frappe à ton cœur, jusqu'à ce qu'il réponde ;
Quand il aura parlé, marche vers ton devoir,
Sans souci de la foule et sans crainte du monde.

Va-t'en, froid comme un dieu, sans entendre, sans voir.
Les enfants et les sots riront sur ton passage :
Tout droit ! Laisse aboyer les chiens sans t'émouvoir.

Ose avoir l'air d'un fou si tu veux être un sage !

LE VASE

Superbe et pur, le Monde est un vase d'argent
Où l'art a ciselé des formes long vètues
Qui dansent deux à deux sur un rythme changeant.

Les aèdes, autour des antiques statues,
Chantent en vers pieux la gloire des guerriers,
Et font sauter le plectre aux cordes des tortues.

Les vierges aux bras fins glissent sous les mùriers,
Et, remplissant de fleurs le treillis d'or des cistes,
Mèlent le myrte pâle aux roses des lauriers.

Les éphèbes, debout près des fûts ronds des xystes,
S'écartent pour livrer passage aux vieillards lents,
Qui s'en vont, les pieds lourds, le front bas, les yeux tristes

Sous l'autel de Vénus, les femmes aux beaux flancs
S'arrêtent, présentant les couples de colombes
Qui palpitent, frileux, dans le nid des seins blancs.

Les prêtres vénérés parent les hécatombes,
Tandis que, prosternant au loin leurs chers regrets,
Les veuves en longs deuils pleurent au bord des tombes.

Des groupes enlacés montent vers les forêts :
Les lèvres des amants ont des rires d'extase,
Qui font fuir l'albe lune au fond des cieux discrets.

— Mais le cœur ténébreux de l'urne est plein de vase,
Et par-dessus le pampre et les volubilis
Qui rampent sveltement sur les marges du vase,

Le Mensonge fleurit, calme et blanc, comme un lis.

FUIR !

A LÉON CLADEL

Assez du monde ! Assez de nous ! Assez de moi !
Race de l'impuissance orgueilleuse et guindée,
Haine à ton œuvre, à tes justices, à ta loi !
Haine à la vanité stupide de l'idée !

Assez du moule antique où l'on coule les dieux !
Assez de la raison qui change au vent qui change !
Je plonge dans le pire à chaque espoir du mieux ;
Chaque effort vers le ciel m'enlise dans la fange !

Déformer la nature, inventer des vertus,
Penser, chercher, vouloir, se tordre dans un rêve,
Battre comme les flots les rocs déjà battus,
Et ne pas déplacer un sable de la grève !

Et toujours des essors, des vœux, des pleurs, des cris,
Des douleurs sans motifs et des rages d'homme ivre ;
Toujours de faux espoirs qu'on cloue aux piloris !
— Je suis las de songer, moi qui suis né pour vivre !

Je suis las. Je voudrais renaître aux temps anciens !
Où sont les bois touffus qu'on peuple autour des sources,
Les antres de granit sous la garde des chiens,
Les enfants bruns couchés dans le poil brun des ourses ?

Les femmes qui, prenant la main des inconnus,
Graves, sans impudeur ni pudeur, et farouches,
Livrent abondamment leurs flancs et leurs seins nus
Avec de grands baisers qui font saigner les bouches ?

Sur quels bords, les pays de l'antique bonheur
Où l'homme en souriant suit l'instinct qui le mène,
Où les mots criminels de justice et d'honneur
N'ont pas souillé la langue et meurtri l'âme humaine ?

Ah ! retrouver les beaux Édens, les Édens morts,
Courir les monts avec les fils des races mortes,
Et, nu sous le plein ciel, n'avoir froid qu'à son corps,
Et brute, n'avoir peur que des brutes plus fortes !

Encor, toujours, les loups errent sous les forêts ;
Les tigres accroupis dans les roseaux des jungles
Et les lions couchés au seuil des antres frais
Lèchent leur large patte en regardant leurs ongles...

Ceux que nous méprisons dorment au grand soleil ;
Quand leur chair n'a plus faim, leur âme est assouvie.
Pas de chimère ! Ils ont l'amour et le sommeil :
Dors, aime ! Et c'est assez pour leur bénir la vie !

Ah ! malheur sur nos lois, malheur sur la raison !
Qui donc saura, parmi les damnés que nous sommes,
Arracher ses barreaux et brûler sa prison ?
Il faudrait être brute ou dieu ! Malheur aux hommes !

LES FRÈRES

Aux bois, aux monts, aux champs ! Viens fouiller les chenil
Où l'amour et la faim aiguisent les dents blanches ;
Lis dans l'œil des vaincus, quand l'espoir des revanches
Grogne sournoisement dans les coins embrunis.

Regarde les coucous rôder autour des nids,
Les mésanges en sang se chasser sous les branches,
Et le large taureau qui, fier, fouettant ses hanches,
Déchire les gazons sous ses sabots jaunis.

Guette, quand le grand bouc cornu des bergeries
Mène ses lents troupeaux d'épouses aux prairies ;
Écoute au fond des nuits bramer les cerfs jaloux.

Vois l'âpre fourmilière entasser ses conquêtes.
Tais-toi : prête l'oreille aux hurlements des loups.
Tu vas comprendre l'homme en connaissant les bêtes !

LE CHEVAL DE FIACRE

A ALFRED GRÉVIN

Le jour, la nuit, partout, glissant sur le verglas,
Suant sous le soleil, ruisselant dans l'averse,
Tendant avec effort son nez que le vent gerce,
Trottant sa vie, il souffle, éternellement las.

Sa crinière aux poils durs qui tombe en rideaux plats
Tape son long cou sec que la fatigue berce ;
Sa peau, sous le harnais battant, s'use et se perce ;
Son mors tinte, et le suit comme son propre glas.

Ouvrant ses grands yeux ronds, doux comme sa pensée,
Il court, en ruminant dans sa tête baissée
L'oubli de la douleur et le pardon du mal.

Et la foule, devant ce héros qu'on assomme,
Passe sans regarder le sublime animal
Dont nous ferions un saint si Dieu l'avait fait homme !

SUR UN BERCEAU

A ROGER DE FRANCMESNIL

Enfant, pauvre petit qui tends tes deux poings roses
Comme deux fleurs d'hiver sur la neige des draps,
Être vague qui ris et qui pleures sans causes,
Enfant, la vie est dure et tu la connaîtras.

Dure et longue, la vie, hélas ! la vie humaine,
Et demain, dès l'aurore, il faudra marcher seul,
Pour faire avant le soir la grand'route qui mène
Des plis du berceau blanc vers les plis du linceul.

Debout ! Le jour a lui sur la côte escarpée :
L'or du soleil, dans les lointains, crépite et bout.
Va : c'est l'heure ; voici la cuirasse et l'épée,
Et souviens-toi d'aller sans faillir jusqu'au bout !

Fausses vertus, lois sans raison, devoirs factices,
Efface de ton cœur les mensonges dévots :
Cherche la vérité par-dessus nos justices ;
Crois en Dieu si tu peux, crois en toi si tu vaux.

Chéris la mer, la grande impuissante éternelle
Qui console des vœux déçus et des regrets :
La nature bénit ceux qui vivent en elle,
Le calme naît au cœur du calme des forêts.

Crains l'homme, aime ton âme et méprise l'insulte ;
Sois humble avec toi seul et sois fier devant tous.
Bons ou mauvais, défends tes amis et ton culte ;
Pardonne aux criminels et respecte les fous.

Laisse l'être à tous ceux que la force te livre ;
Ne rougis pas ta main dans la chair des mourants :
Car tous sont tes égaux devant le droit de vivre,
Et les plus outragés sont parfois les plus grands.

Ne daigne point haïr ; sois fidèle à tes pactes ;
Sois franc ; ris peu ; sois doux pour ceux qu'on fait souffrir,
Mais garde de juger les raisons ou les actes,
Car rien n'est absolu que l'espoir de mourir.

LE SOU

L'homme, gueux d'une idée, esprit de ruminant,
Rêve, rêve et refait son rêve, allant, venant :
Chaque conception ramène la première,
Mais il croit, dès qu'il touche un rayon de lumière,
Manier des soleils et brasser l'infini.
Alors, vers ses deux mains, penchant son front jauni,
Il pèse avec amour ses trésors chimériques :
Ainsi l'enfant qui vient sur les marches de briques,
L'enfant pauvre qui vient sur les marches, s'asseoir,
Et qui compte son sou de l'aube jusqu'au soir.

Le peu de foi que j'ai, ma raison me l'enlève,
Tout ce que j'ai de beau, ma raison me le prend...
Oh ! sois fou si tu peux, pauvre être, atome errant !
Tous nos paradis morts, l'extase nous les rend :
Rêve et monte, plus haut toujours, plus haut sans trêve,
Et tu reconnaîtras que ton rêve était grand
Si tu te sens petit au sortir de ton rêve !

ARMA VIRUMQUE

A BARBEY D'AUREVILLY

Orgueil ! Cuirasse d'or, casque d'airain poli ;
Armure surhumaine à la taille de l'homme ;
Heaume fait de dédains, de pardons et d'oubli ;
Flamme qui luit dans l'œil des Fiers, dès qu'on les nomme !

Baudrier de la foi ! Virilité du cœur !
Orgueil, consolateur fraternel du génie,
Qui fis Satan vaincu plus grand que Dieu vainqueur !
Baume dans le combat, chrême dans l'agonie !

Intime avènement des gueux qui sont nés rois !
Lumière astrale, aux fronts divins souillés d'insultes ;
Nimbe étoilé des saints et des martyrs en croix ;
Orgueil, bourreau du doute et réconfort des cultes !

Béni sois-tu, péché plus beau que la vertu,
Toi qui venges les Forts de la force du nombre :
Géant maudit des nains, Orgueil, béni sois-tu,
Toi qui pleus des soleils sur l'envie et sur l'ombre !

L'INSULTE

Las, mourant, demi-nu, les pieds souillés de boue,
Jésus montait : un Juif lui cracha sur la joue.
Christ, levant ses yeux bleus au ciel doucement bleu,
Pria pour qu'une injure encore fût absoute ;
Puis, s'essuyant la face, il poursuivit sa route,
Et pendant deux mille ans on en a fait un Dieu !

— Maître, ferme ton âme aux clameurs de l'envie ;
Laisse crier la rue, et marche : c'est la vie.
Puissant comme ton vers, reste impassible et doux.
La haine meurt ; poursuis ton œuvre, et sans relâche :
Quand les hommes comme eux auront fini leur tâche,
Les hommes comme moi courberont les genoux !

A ALFRED DE VIGNY

Maître au bras fort, géant de bronze et de granit,
Cœur taillé dans l'airain, front moulé pour les heaumes,
Demi-dieu survenu dans le siècle des gnomes,
Près du cercueil ouvert d'un monde qui finit !

O poète ! Du fond des ombres où nous sommes,
Je t'aime et te salue avec un respect saint,
Toi qui portas la mort dans l'orgueil de ton sein
Sans pousser un seul cri d'angoisse vers les hommes.

Tu mis ta large main sur ta poitrine en feu,
Emprisonnant ton cœur dans sa torture intime,
Et, trop fier pour vouloir un renom de victime,
Tu gardas ton secret pour toi seul et pour Dieu.

C'est jusqu'au dernier jour que ta douleur s'est tue :
Les ans s'accumulaient sur les ans ennemis,
Tant qu'à la fin, brisé d'effort, tu t'endormis,
Grave, immobilisant ton calme de statue.

Tels, crispés de superbe et de rage, hagards,
Dans le carcan des rois ou sous le fouet de l'ange,
Les farouches damnés que sculptait Michel-Ange
Arrêtent la pitié sur le bord des regards.

Leur chair se fend ; le fer se tord pour les étreindre :
Mais eux, debout, hautains, et sans voir les bourreaux,
Songent ; et quand la mort descend sur ces héros,
Ils paraissent si grands qu'on n'ose pas les plaindre.

HONNEUR

L'arome des réveils court dans l'air du matin ;
Le ciel rit. Les témoins ont tiré les épées.
Le vent chante ; les fleurs encor toutes trempées
Déplissent au soleil leurs jupes de satin.

Le torse mi-vêtu, l'œil froid, le front hautain,
Les hommes ont jeté leurs gants dans les cépées ;
Des sifflets et des vols d'oiseaux, par échappées,
Filent ; un angélus tinte dans le lointain.

L'acier grince, luit, fuit, suit, se choque et crépite ;
Le sol brun se fleurit d'une pourpre subite,
Et des frissons d'amour font vibrer la forêt,

Puis, un fiacre s'en va, très lent, les vitres closes,
Criant, glissant sur les graviers, et disparaît,
Blondi dans la vapeur des perspectives roses...

CHÉNIER

La foule, ivre du sang promis, trépigne et hue,
Battant des mains, jetant des cris et des chansons.
L'air flambe; l'échafaud, droit sur ses étançons,
Se hausse comme un phare et luit sur la cohue.

Voici qu'un flot d'enfants et de femmes se rue :
Fusils, faux, sabres nus, piques, estramaçons,
L'acier brille; les gueux trônent sur les arçons,
Et le chariot tourne à l'angle de la rue.

Il vient, pesant... Chénier monte sur l'échafaud.
« A mort! A mort! » Superbe, il attend, le front haut :
Un vers harmonieux chante dans sa pensée.

Il passe avec lenteur ses doigts fins à son cou,
Rêve sur l'homme, songe à l'œuvre commencée,
Et sa tête aux yeux clairs tombe au panier, d'un coup.

CHAMP DE BATAILLE

Morts ou mourants, et l'arme au poing, et par centaines,
Saignants comme des chairs sur l'étal des bouchers,
Bleus sous la nuit, le front blafard, ils sont couchés,
Ceux de Philippe et ceux de Thèbes et d'Athènes.

Les enfants blonds, les vieux guerriers, les capitaines,
Tous sont là : les chevaux râlent sur les archers ;
La rouge fleur du crime empourpre les rochers ;
Le lac berce des corps dans ses vagues lointaines.

Partout, emplissant l'air chargé d'exhalaisons,
Un sanglot vibre et roule autour des horizons,
Comme le bruit d'un trait qui tremble dans la cible.

Et la brise des soirs joue avec les roseaux,
Et Phœbé qui sourit dans le ciel impassible
Met des glacis d'argent sur l'émail bleu des eaux.

L'ILE VIERGE

L'île, en son nonchaloir de courtisane hellène,
Dort sur son lit d'azur où la mer a mêlé
Des éclats de satin et des blancheurs de laine.

Son lit chante et l'endort dans un baiser salé.
L'arome chaud des thyms tremble et rôde autour d'elle,
Comme le filet bleu qui sort d'un narguilé.

Le myrte, le jasmin, la rose et l'asphodèle,
Balançant sous l'éther leurs frêles encensoirs,
Font monter des parfums vers le soleil fidèle.

Et librement, dans l'air des matins ou des soirs,
Partout, dans tous les coins, hasard, où tu les jettes,
Les fleurs avec les fleurs dressent des reposoirs.

Les genêts, sur les rocs, agitent leurs vergettes;
Les aloès, autour des pins aux lourds cimiers,
Hérissent leurs poignards et dardent leurs sagettes.

Et les bois d'orangers près des bois de palmiers,
Pointillés des fruits d'or dont l'hiver les parsème,
Cachent des nids où vont roucouler les ramiers.

Chaque mois est le mois des lis. La ruche essaime,
Et le miel blond déborde à chaque lunaison ;
Tout rit, tout est joyeux, tout est pur et tout s'aime...

— L'homme, étant venu là, bâtit une prison.

LE BEAUPRÉ

A CARRIÈS

Au large, dans un cercle absolu de mer libre,
Berçant sous le plein ciel son puissant équilibre,
Tranquille, arrondissant l'ampleur de ses flans creux,
Un navire, bardé de fer comme les preux,
Cinglait royalement vers des guerres lointaines.
Ses mâts bruns, ses haubans, ses drisses, ses antennes
Tailladaient de traits fins les ors chauds du couchant.
En le léchant, les eaux d'argent brisaient leur chant
Sur le tranchant penchant de sa proue, et les brises
Sifflaient et zézayaient autour des cordes grises...

Le vent baisait les pieds et le col empourpré
D'un pendu qui tordait sa hart sous le beaupré.

L'homme se balançait, maigre, dans sa vareuse,
Avec un rictus bleu sur sa lèvre glaireuse,
Le front crispé, l'œil fou, la langue entre les dents ;
Et le roulis faisait danser ses bras pendants...

Les oiseaux avaient fui les terreurs de son râle ;
Les requins, alentour, glissant leur ventre pâle,
Guettaient, et les flots verts montaient pour l'engloutir.
Quel crime avait-il donc commis, ce long martyr
Qui, la face gonflée et les prunelles vides,
Ouvrait de désespoir ses paupières avides
Vers des pays perdus et chers, vers des là-bas ?...

— Punir ! Un droit que Dieu lui-même n'aurait pas !

LES VERGES

L'enfant qui ne sait rien sait le vrai mieux que nous,
Et, dans l'étonnement craintif de ses yeux doux,
On voit trop qu'il comprend déjà, comme les bêtes,
Combien nos cœurs sont durs et nos lois déshonnêtes.
Il pense, il cherche, il erre... Allons, verges en main !
Et tape sur ton fils : il comprendra demain.
Va ! Ta force est un droit, et ta rage est auguste.
L'enfant vaut mieux que toi ? N'importe ! Au nom du juste !
N'es-tu pas le devoir, la règle, la vertu,
Et ton bras n'est-il pas le plus fort ? Que crains-tu ?
S'il défendait sa chair, ce torturé qui t'aime,
Les passants indignés crieraient à l'anathème.
Sus ! Frappe et frappe, afin qu'il apprenne par toi
La honte d'être un homme et l'horreur de la loi !

VIERGES MORTES

A GEORGES CHARPENTIER

Œillets blancs, lilas blancs et violettes blanches :
Et le char sépulcral s'en va vers les caveaux,
Sinistre et chaste, au pas rythmique des chevaux
Qui bercent les grands draps déployés sur leurs hanches.

O vierges ! D'autres Mais fleuriront les pervenches ;
Les baisers écloront dans les Avrils nouveaux,
Et la brise des Juins grisera les cerveaux :
Mais vos corps sans désirs dormiront sous les planches.

Toujours ! Et c'est fini sans être commencé !
Votre avenir d'hier a mille ans de passé :
Vos cœurs immaculés sont morts avant de naître.

Lilas blancs, œillets blancs... Vous vous en retournez
Vers l'immense sommeil des choses, sans connaître
Le seul bien que la vie accorde à ses damnés !

LE CLOITRE

Un crucifix de fer tend ses bras sur le seuil.
De larges remparts gris ceignent le cloître austère,
Où viennent se briser tous les bruits de la terre,
Comme des flots mourants aux angles d'un écueil.

Le saint lieu, clos à tout, gît comme un grand cercueil,
Plein de silence, plein d'oubli, plein de mystère.
Des vierges dorment là leur sommeil volontaire,
Et sous le voile blanc portent leur propre deuil.

Tous les ressorts humains se sont rompus en elles.
Dans l'éblouissement des choses éternelles,
Elles marchent sans voir, hors du Temple, hors du Lieu.

Elles vont, spectres froids, corps dont l'âme est ravie,
Êtres inexistants qui s'abîment en Lieu,
Vivantes dans la mort, et mortes dans la vie.

MAGNIFICAT

A THÉODORE DE BANVILLE

Les dogmes sont perdus qui consolaient la terre ;
Les âmes des rêveurs sont des étangs bourbeux
D'où monte vers la brume un sanglot solitaire
Comme un cri de crapaud écrasé par des bœufs.

Et l'antique tristesse élargit son empire,
Ajoutant jour par jour les regrets aux regrets ;
Et chacun de nos maux nous en engendre un pire
Ainsi que les forêts qui naissent des forêts.

Tout s'en va. La raison tremble, l'amour s'effare,
Et le monde, toujours plus souffrant et plus vieux,
Entassant ses chagrins, grossit comme un avare
Le trésor des douleurs légué par les aïeux.

Donc, puisque nous voilà tout nus dans la nature,
Orphelins de la foi, seuls avec nos rancœurs,
Salut à toi, Beauté, religion future,
Dernier secours des dieux, recours dernier des cœurs !

Beauté, vertu palpable, esprit de la matière,
Sœur de la vérité, vierge mère de l'art ;
Beauté, splendeur du bronze et gloire de la pierre,
Culte saint des fervents qui sont venus trop tard !

Ame des corps sans âme et règle sans caprice ;
Germe et terme de tout ; force, but et moyen ;
Loi douce qui défends que l'univers périsse,
Suprême et seul amour qui fasses croire au bien !

Sagesse des couleurs, mysticité des choses ;
Majesté de la vie et sacre de la chair ;
Terre promise, Éden des yeux, Paradis roses,
Astre qui nous conduis et rends le soir plus cher !

Arc-en-ciel apparu sur l'orage de larmes
Que versait notre angoisse en attendant sa fin ;
Aurore de la joie et couchant des alarmes,
Manne d'idéal pur dont notre rêve a faim !

C'est toi le vrai sauveur et toi le vrai messie,
Rédemption des sens, crèche des voluptés,
Verbe que promettait l'antique prophétie,
Seul don de Jéhovah à ses déshérités !

Salut ! Nous dresserons dans des châsses d'ivoire
De blancs socles d'argent sous tes pieds immortels,
Et l'homme, ayant des dieux auxquels il puisse croire,
Rajeunira son cœur en baisant tes autels.

Nous, tes prêtres émus, apôtres et prophètes,
Chanterons l'hosanna sur des rythmes joyeux ;
Les vierges tresseront des myrtes pour tes fêtes,
Et la paix fleurissante embaumera les cieux !

Mais si je meurs trop tôt pour saluer ton temple
Et voir grandir nos fils dans l'amour de ta loi,
J'aurai du moins l'orgueil et l'honneur de l'exemple,
Moi qui brûle ma vie à n'adorer que toi !

SOIR D'ÉTÉ

Le zézaiement câlin des vagues amoureuses
Glisse sur l'air léger et bruit dans la brise ;
La mousse s'éparpille en brumes vaporeuses.

Du sable tiède et roux à la falaise grise
Un chant voluptueux ondule et se déploie,
Glisse sur l'air léger et bruit dans la brise.

Roulés dans les plis bleus de leurs robes de soie,
Les flots au rire blanc se baisent bouche à bouche ;
Un chant voluptueux ondule et se déploie.

Le blond soleil descend dans le rose, et se couche,
Au milieu des parfums de thyms et d'asphodèles ;
Les flots au rire blanc se baisent bouche à bouche.

La mouette fend l'air tranquille à grands plats d'ailes,
Tandis que Vénus monte à travers le ciel pâle,
Au milieu des parfums de thyms et d'asphodèles.

La lune ouvre et polit son fin croissant d'opale,
Et sereine, du fond des calmes, elle écoute,
Tandis que Vénus monte à travers le ciel pâle.

Les astres, un par un, s'allument sous la voûte :
La nuit molle s'emplit de douceurs langoureuses,
Et sereine, du fond des calmes, elle écoute

Le zézaiement câlin des vagues amoureuses.

DEMI-DEUIL

A ALFRED GUESVILLER

La nuit voluptueuse et triste, par degrés,
Descend les escaliers du ciel. Le jour se sauve,
Posant son pied furtif sur les toits mordorés.

Des nuages lilas fleurissent dans l'air mauve
Qui palpite au-dessus des coteaux violets,
Et le vent recueilli prend des senteurs d'alcôve.

La glycine en festons grimpe autour des volets ;
Les saules prosternés sous leurs branches pieuses
Sont des bouquets vivants de cris et de sifflets.

La jacinthe, l'iris, les pâles scabieuses
Mêlent leurs tons mêlés de joie et de chagrin ;
Les cyprès sont des nids pleins de chansons rieuses.

Et svelte, toute droite, au bord du boulingrin,
Regardant d'un œil doux les lilas et les chênes
Bleuir et rougeoyer dans un brouillard serein,

La veuve en demi-deuil rêve aux amours prochaines.

LA MORT DES ROIS

Le vieux Lion, sentant que son heure était proche,
A voulu voir encor le désert tout entier :
Péniblement, il s'est levé, droit sur sa roche.

Il frotte son dos maigre au tronc sec du dattier
Dont sa griffe et sa queue ont déchiré l'écorce,
Et le voilà, pensif, qui gravit le sentier.

Tirant ses jarrets las et rassemblant sa force,
Il monte, lourd, et vient, sur la dune, s'asseoir,
Les pieds joints, le front haut et les crins sur le torse.

C'est l'heure où l'Israha, sous les vapeurs du soir,
Étalant son brasier torride et sans retraite,
Fume et crépite au loin comme un vaste encensoir.

Le Soleil épuisé tremble, énorme, et s'arrête,
Puis s'effondre, envahi par les horizons plans
Dont ses derniers rayons font palpiter l'arête.

L'astre agonise, au bord des larges cieux sanglants :
La vie immense coule en jets inépuisables
Des blessures de feu qui s'ouvrent à ses flancs.

Et, sans voir les troupeaux d'étoiles méprisables
Dont les yeux clignotants commencent à s'ouvrir,
Tous deux, par-dessus l'or et la pourpre des sables,

Le Fauve et le Soleil se regardent mourir.

LES FAIBLES

Je n'ai d'amour au cœur que pour ceux qu'on torture,
Les tout petits enfants de l'immense nature
Qui vivent dans l'ennui, la tristesse ou l'effroi ;
Ceux qui n'ont pas de nid, le soir, quand il fait froid,
Qui tremblent dans le vent et gîtent sous la neige ;
Les faibles, ceux qu'on tue et que nul ne protège
Et dont le bon soleil lui-même est ennemi ;
Qui n'ont que la douceur d'avoir un peu dormi
Lorsqu'il faut s'éveiller encor pour vivre, et vivre...
Aussi, lorsque l'hiver met des robes de givre
Sur les troncs d'arbres noirs et les brins d'herbe roux,
Je rêve d'être un dieu paternel, grave et doux,
Qui pourrait, en faisant refleurir les pervenches,
Être aimé des oiseaux qui glissent sous les branches.

L'ORAGE

A GEORGES D'ESPARBÈS

Oh ! regarde donc les arbres affolés !
On dirait qu'ils sont pris de vertiges :
Les voilà plus souples que des blés
Dont la grêle d'août vient flageller les tiges.

Le soleil, mourant au bord des cieux couverts,
Crache encore un flot de lueur rousse
Dont il baigne et teinte le revers
Des feuilles d'or vert que l'orage retrousse.

Les hauts peupliers, fourbus, ployés en deux,
Balayant la terre avec leur crête,
Vont tracer des cercles autour d'eux
Comme des sorciers par un soir de tempête.

Le lierre, arraché des murs, fouette l'air lourd
Qu'il emplit d'un sifflement sinistre,
Tourne, monte, ondule, va, vient, court,
Comme un serpent fou qui danse au son du sistre.

Les chênes trapus assomment les lilas ;
Le rosier qui saigne ses pétales
S'abandonne, indiciblement las,
Sous le choc hurlant des rafales brutales.

Pendant quatre nuits et quatre jours entiers,
Secoués dans un fougueux désordre,
Bataillant au-dessus des sentiers,
Ils n'ont pas cessé de geindre et de se tordre.

Ils tendent leurs bras pour supplier les vents,
Leurs bras gourds rompus dans la torture...
— Est-il vrai qu'ils ne soient pas vivants ?
Est-ce que tout souffre, ô ma mère, ô Nature ?

LE VIEUX CHRIST

Très loin, sous la falaise aux murs profonds et droits,
Le vent berce le cri vespéral des macreuses ;
La lande rousse endort ses ornières ocreuses
Que le soleil couchant fait saigner par endroits.

Seul, vers le ciel morbide où des nuages froids
Traînent avec ennui leurs masses douloureuses,
Debout dans l'herbe rare et les roches lépreuses,
Un Christ exténué tend ses deux bras en croix.

Son socle crevassé sort d'une fondrière ;
Et lui, penchant son front lassé de la prière,
Comme pour être deux se regarde dans l'eau :

Mais l'onde, dont son œil scrute en vain les mystères,
Ne lui montre au miroir que son propre tableau
Et l'immense douleur des âmes solitaires.

DAME DU CIEL

Madame la Lune, en robe gris pâle,
Dans les velours bleus et les satins verts
De ses grands salons à plafonds d'opale
Reçoit les rimeurs de vers.

Et roulant son front nimbé de topaze
Parmi les coussins de nuages flous,
Elle écoute avec une feinte extase
Chanter son peuple de fous.

Nos regrets, nos vœux, nos bonheurs, nos peines,
Elle connaît tout depuis dix mille ans ;
Elle a des regards qui calment les haines
Et qui font des baisers blancs.

Pour guérir nos cœurs des tourments que sème
Le sourire froid des femmes ses sœurs,
Elle orne gaîment son sourire blême
De caressantes douceurs.

Elle sait le nom des pays du rêve,
Mondes idéals que l'amour bénit,
Chers Édens vers qui notre espoir s'enlève
Comme un oiseau vers son nid...

Puis, lorsque s'éteint le lustre d'étoiles
Qui crépite au loin dans le clair-obscur,
Lente, elle s'en va dégrafer ses voiles
Sous les courtines d'azur.

On croit qu'elle dort, lasse et solitaire,
Mais son char de nacre aux luisants essieux
L'emporte en fuyant autour de la terre ;
Et déjà sous d'autres cieux,

Madame la Lune, en robe gris pâle,
Dans les velours bleus et les satins verts
De ses grands salons à plafonds d'opale
Reçoit les rimeurs de vers.

RENONCIATION

J'allais, hautain et fort, drapé dans ma pensée,
Posant mon pied vainqueur sur l'avenir vaincu ;
Moi seul régnais sur moi; mais vous êtes passée,
Et je n'ai plus compris de quoi j'avais vécu.

Mon art, ma volonté, mes passions, mes rêves,
Mon triste orgueil assis sur les néants humains,
Mon cœur superbe et froid comme l'acier des glaives,
J'ai tout mis sans remords dans vos petites mains.

J'ai construit un vaisseau géant, noir sous la flamme
Teinte aux couleurs de vos cheveux ; je l'ai rempli
Du reste des fiertés qui grandissaient mon âme,
Et je l'ai naufragé dans les mers de l'oubli.

Puis, grave, ayant perdu mon trône et ma patrie,
Mon sceptre et mes trésors, mon peuple et mes palais,
Je suis venu traîner ma noblesse appauvrie
Près du porche de pierre où causent vos valets.

Reine ! On m'a vu pleurer au seuil de votre Louvre,
Pareil aux mendiants accroupis sur les quais ;
Je tremble, et mon sang bat quand votre porte s'ouvre,
Et mes douleurs de roi font rire vos laquais !

Mais j'accepte en dompté leur risée infamante,
Et je boirais encor les affronts déjà bus
Pour voir glisser au loin les plis de votre mante
Ou regarder les yeux de ceux qui les ont vus.

ACROSTICHE

Toute la vie humaine est faite de regrets :
Hélas ! l'espoir nous ment et le désir nous leurre,
Et dans nos plus doux vœux dorment des maux secrets.

Rien n'est vrai ; rien n'est sûr. Plus on croit, plus on pleure.
Espérer, ici-bas, c'est marcher vers souffrir.
Si le rêve est très long, le rêve dure une heure,

Et durent les regrets jusqu'au jour d'en mourir.

LE BOUCLIER

Le ventre de la femme est comme un bouclier
Taillé dans un métal lumineux et sans tache,
Dont la blancheur se bombe et descend se plier
        Vers l'ombre où sa pointe se cache.

Depuis l'angle d'or brun jusqu'au pied des seins nus,
Il s'étale, voûtant sa courbe grasse et pleine ;
Et l'arc majestueux de ses rebords charnus
        Glisse dans les sillons de l'aine.

Tandis que, ciselé sur l'écusson mouvant
Où s'abritent la source et les germes du monde,
Le nombril resplendit comme un soleil vivant,
        Un vivant soleil de chair blonde !

— Magique Bouclier dont j'ai couvert mon cœur !
Égide de Vénus, ô Gorgone d'ivoire
Dont la splendeur joyeuse éblouit ma rancœur
        Et rayonne dans ma nuit noire !

Méduse qui fais fuir de mon cœur attristé
Le dragon de l'Ennui dont rien ne me délivre ;
Arme de patience avec qui j'ai lutté
Contre tous les dégoûts de vivre !

Je t'aime d'un amour fanatique et navrant ;
Car mes seuls vrais oublis sont nés dans tes luxures,
Et j'ai dormi sur toi comme un soldat mourant
Qui ne compte plus ses blessures.

C'est pourquoi ma douleur t'a dressé des autels
Dans les temples déserts de mon âme embrunie :
Et j'y viens adorer les charmes immortels
De ta consolante harmonie.

REMORDS FUTUR

Hélas ! les jours viendront de sénile atrophie
Où je déviderai l'autre bout de ma vie,
Maigre Hercule, filant aux genoux de la Mort.
Quinteux, goutteux, gâteux, plein de bile et plein d'asthmes,
J'engluerai de vers mous mes plats enthousiasmes,
Comme un chien trop repu bave sur l'os qu'il mord.

Suçant une dent jaune et mâchant mes gencives,
J'égoutterai, le soir, en sagesses poncives,
Froid devant la féerie ardente des tisons.
J'emplirai les printemps de l'effroi des automnes,
Usant avec lenteur les vieux mois monotones,
Conseillant la décence et vendant des maisons.

Les enfants auront peur de toucher mes doigts veules ;
Je serai le galant des caduques aïeules,
Épris des bonnets verts à coques d'organdi...
Et des femmes, partout, épouses, vierges, gouges,
Les seins bombés, les yeux luisants, les lèvres rouges,
Passeront : leur parfum fleurira l'air tiédi.

Les bustes évasés balanceront leurs grâces
Sur le socle mouvant et flou des hanches grasses ;
Les jupes aux longs plis recéleurs glisseront :
Leur effleurement doux, de mes reins à ma nuque
Fera courir un trouble et des frissons d'eunuque ;
Et les femmes, toujours, partout, repasseront.

D'autres mains d'homme iront dénicher les nichées
De désirs pépiant sous les toiles ruchées ;
D'autres lèvres iront boire aux festins rosés...
Alors, brusque, un remords hurlera dans ma bête
D'avoir repetassé des chagrins de poète,
Quand c'était l'heure chaude et pourpre des baisers !

REINE DU MONDE

A GEORGES LORIN

O Volupté, reine du monde,
Baume qui guéris nos rancœurs !
Tu mets l'infini dans nos cœurs,
Tu fais deux dieux d'un couple immonde !

C'est toi la déesse féconde,
Hébé des célestes liqueurs,
O Volupté, reine du monde,
Baume qui guéris nos rancœurs !

Aux maudits que l'angoisse inonde
Tu permets les oublis moqueurs,
Et tes baisers chantent en chœurs
Dans les taudis où le vent gronde,
O Volupté, reine du monde !

ADULTÈRE

Je t'apprendrai l'amour stérile, et le secret
Des bonheurs trop savants qu'ignore l'hyménée :
Je veux t'ouvrir un monde où nul ne t'a menée,
Si beau qu'on n'en revient qu'en pleurant de regret.

Oh ! l'art du long baiser qui court, profond, discret,
Sur le ravissement de la chair étonnée !
L'art que ne savaient point ceux qui t'ont profanée
Sur la couche brutale où ton cœur s'enivrait...

Viens ! Ce que tu rêvas sans le pouvoir connaître,
Je te le donnerai ! Tu te sentiras naître ;
Tes grands yeux dessillés verront dans l'infini :

Et tous deux, emportés sur un rêve sublime,
Nous aurons, pour bénir encor l'amour béni,
L'immense volupté qu'on appelle le crime !

LA SAGESSE DE L'EUNUQUE

A BENJAMIN CONSTANT

« Certes, dans les parfums et l'ombre du sérail,
J'ai vu des corps choisis pour le baiser des princes :
Flots de satin vivant, fleurs d'ambre et de corail,
Moisson d'amour fauchée au lointain des provinces.

J'ai vu l'Indoue aux seins bronzés par l'air du ciel,
La Juive aux larges yeux, la Mauresque aux reins souples,
Et la vierge du Nord blonde comme le miel,
Et les filles d'Hellas qui s'endorment par couples.

Mon oreille a connu le bruit de leurs sanglots,
Et j'ai vu se mouiller leurs bouches purpurines
Et mourir leurs regards sous les cils demi-clos,
Lorsque le vent du rut secouait leurs poitrines.

Moi, le sage aux yeux froids, l'affranchi de la chair,
Berger de ce troupeau que les hontes tourmentent,
Je sais par quel prestige Allah nous le rend cher
Et j'ai lu le secret de ses beautés qui mentent.

Femme ! C'est pour un but que tes flancs sont pétris :
Allah t'a faite utile, Allah te veut féconde,
Mais il a refusé la splendeur des houris
A ton sein déformé par le berceau du monde.

Ton corps est laid, sans force, impur, lent au plaisir ;
Mais jusqu'à l'heure auguste où l'œuvre se consomme,
Le mâle ne te voit qu'à travers son désir :
La beauté de la Femme est dans les nerfs de l'Homme !

Parce que la loi sainte a dit : « Reproduisez, »
Ton seigneur croit t'aimer et tu crois être aimée ;
Mais c'est le vœu d'en haut qui vous jette aux baisers,
Et ta beauté finit quand la chair s'est pâmée.

Qu'importe ? Ouvre en riant tes lèvres et tes bras :
Femme, ce n'est pas toi, c'est Dieu qui les appelle.
Tant que vivront les fils des fils, tu resteras
Par l'éternel désir éternellement belle ! »

A GASTON BÉTHUNE

Envoi de quelques poèmes oubliés.

Frère, le plus aimé de mes plus chers amis,
Esprit vibrant et souple où la nature a mis
Des grandeurs de poète et des douceurs de femme ;

Toi qui me consolais dans mes jours de rancœur,
Qui réchauffais mon âme aux chaleurs de ton âme
Quand le dégoût d'être homme humiliait mon cœur ;

Toi qui lis dans ma vie et qui sauras peut-être
Le lourd regret que nul ne doit jamais connaître
Et qui me fait pleurer le soir comme un enfant :

En mémoire de nous, je te donne ce livre
Où mon rut exalté se dresse, triomphant ;
Ceux qui passeront là pourront m'entendre vivre.

J'ai tiré les rideaux de mon lit, grands ouverts :
Je n'ai honte de rien et je crie à pleins vers
Quand l'amour bienfaisant descend sur ma torture.

Plus corrompu que nous, le siècle n'aime pas
Qu'on se souvienne d'être un fils de la nature
Et qu'on dise tout haut ce qu'il pense tout bas.

Il veut qu'on soit poncif et qu'on chante les roses,
Les bois, les vingt printemps, l'âme et les vents moroses ;
On doit rougir d'être homme et renier sa chair.

Ah ! qui nous rendra l'âge où la grâce était nue !
L'âpre splendeur du vrai rendait le beau plus cher,
Et la pudeur dormait, hérésie inconnue.

Tous les bonheurs humains s'appelaient par leur nom,
Et nul n'aurait osé trouver leur culte immonde.
— « Tu vas châtrer ton art et mentir. » — Eh bien, non !

Le monde en rugira : nous méprisons le monde !

LE VAISSEAU

En rêve, dans un rêve étrange, au temps des rêves,
J'ai vogué sur les flots d'un océan sans grèves.

Les vents étaient sans haine et l'hiver sans frimas :
J'ai rencontré, vers l'aube, un grand vaisseau sans mâts.

Énorme et bas, fleuri de fleurs d'or et de palmes,
Il croisait lentement au milieu des mers calmes.

Sous l'ennui bleu du ciel, au hasard des destins,
Il cinglait vers des buts lointains, jamais atteints.

Filant, puis revenant sur son propre sillage,
Il refaisait sans fin son tranquille voyage.

Le grand vaisseau sans mâts n'allait vers aucun port,
Et nul être vivant ne chantait à son bord.

Il avait oublié les labeurs, les orgies,
L'espoir, la guerre, et la douleur des nostalgies.

Pilote, passagers, mousses et matelots,
Tous dormaient, confiants dans la douceur des flots.

Et la mer les berçait, berçait sur sa clémence.
J'ai souhaité dormir dans cette paix immense.

Et j'ai voulu monter sur le vaisseau perdu ;
Et j'ai crié vers lui, mais rien n'a répondu.

J'ai vu six lettres d'or sur sa plaque d'ivoire.
Puis il s'en est allé... « Croire ! » Il s'appelait Croire.

LES BÊTES

Je voudrais être calme et doux comme les bêtes
Qu'on mène par troupeaux brouter à travers champs.
Tout les aime ; le soir mire l'or des couchants
Dans la limpidité de leurs grands yeux honnêtes.

Balançant d'un air las le bloc lent de leurs têtes,
Sur les pacages plats ou les ravins penchants,
Dans les prés pleins de fleurs, sous les bois pleins de chants,
Elles vaguent, rêvant comme font les poètes.

Quand l'herbe rousse fume au soleil de midi,
Elles vont, l'œil mi-clos et le pas alourdi,
Loin des grillons taquins qui craquent autour d'elles.

Puis graves, étalant leurs gros torses velus,
Elles dorment dans l'ombre où passent des bruits d'ailes...
— Je voudrais être calme et doux : je ne sais plus.

A DIEU

O Dieu, Juge infaillible et Sagesse suprême,
S'il est vrai que tu sois, toi que j'ai blasphémé ;
S'il est vrai que je doive un jour, nu, désarmé,
Au pied de ta justice abattre mon front blême :

Tu me pardonneras mes cris et mon blasphème,
Car j'en suis innocent et je t'aurais aimé ;
Le crime est au destin ; ses coups m'ont déformé :
La douleur veut qu'on doute et ne veut pas qu'on aime.

Tu sais, et tu sais seul, quel désespoir secret,
S'acharnant sur ce cœur maudit, le dévorait ;
Seul, tu connais combien la plaie était profonde.

J'ai tu mon mal à ceux dont l'âme en eût souffert,
Et stoïque damné qui souriais au monde,
J'ai fait rire mes pleurs et chanter mon enfer !

CRI DU COQ

A ÉMILE MICHELET

La brume s'épaissit. Par minute, une goutte,
Lourde, tombe des toits et claque sur les rocs.
Un vague rayon blanc luit sur le fer des socs ;
L'ombre rêve, immobile, et le silence écoute.

Soudain, vif, poignardant le ciel, trouant la voûte,
Un coq lance son cri d'acier : le cri des coqs
Répond, sonne et ressaute au loin de chocs en chocs.
« Je ne dors pas ! » La nuit vibre et frissonne toute.

— Oubli, soir du malheur ! L'âme va s'assoupir...
Mais qu'un chagrin nouveau nous arrache un soupir,
Un seul, toute la vie en pleurs s'éveille et tremble !

Et l'on entend, du fond des vieux passés, là-bas,
Stridentes, tour à tour, sans fin, sans nombre, ensemble,
Les lointaines douleurs crier : « Je ne dors pas ! »

LA CITÉ MORTE

A GEORGES LORIN

Sous la tranquillité d'un ciel platement bleu
Où l'air dort, sans chaleur et sans force vitale,
Une ville déserte, aux murs pâlis, s'étale,
Triste comme la Mort et grande comme Dieu.

Sans ruines, debout sur la terre très plane,
Elle dresse les blocs carrés de ses maisons,
Et, sinistre, envahit au loin les horizons
Sur qui la froide horreur des solitudes plane.

Ses boulevards sans fin fendent l'immensité
Où nul frisson vivant ne vibre et se balance,
Et, tous pareils, tous droits, courent dans le silence,
Coupant à coins égaux l'uniforme cité.

Tout se ressemble : un art rigide et monotone,
Reniant les palais et les temples bénits,
Sur un dessin unique a taillé les granits
Dont la façade lisse a des teintes d'automne.

Les maisons, mornes sœurs, par groupes familiers,
Massent leurs angles durs et leurs toits en terrasses,
Catafalques de pierre où moisirent des races,
Et qu'un ennui pesant aligne par milliers.

Point d'herbes ; point de fleurs ; point d'arbre aux feuilles vertes :
Tout s'est pétrifié dans un sommeil géant,
Et l'on croit voir bâiller les noirceurs du néant
Dans le cadre profond des fenêtres ouvertes.

Rien n'est clos : c'est d'un coup que la vie a quitté
Ce monde fantastique où bruissait la foule ;
Les grands seuils inusés attendent qu'on les foule,
Mais ceux qui passaient là sont dans l'éternité.

— O mon cœur ! Cité vide, inerte et désolée,
Tu vas dormir sans trêve, et, tant que je vivrai,
Mon ennui veillera sur ton sommeil navré,
Comme un marbre plaintif au bord d'un mausolée.

Dors dans l'oubli calmant des rêves que j'aimais :
Nous attendrons la mort qui rajeunit les choses,
Puisque tous nos espoirs, ouvrant leurs ailes roses,
Dans leur vol effrayé sont partis pour jamais !

CHIENS ERRANTS

Vivre : pourquoi? Mourir : vers quoi ? Je ne sais rien ;
Mais je cours vers mes buts ignorés, comme un chien
Qui change à chaque pas la route poursuivie :
Je cours, las, éperdu, pourchassé par le sort,
De l'ennui de la vie à l'effroi de la mort,
De l'effroi de la mort au dégoût de la vie.

LE LIT

A ALPHONSE DAUDET

Sanctuaire divin de l'extase et des rèves,
Tombeau de nos regrets, gouffre de nos remords,
Je t'aime, ô Lit profond où les heures sont brèves,
Et qui fais les vivants heureux comme des morts;

Toi que la sainte nuit dresse dans les ténèbres
Entre le monde hostile et le néant béni;
Qui, frère des cercueils, endors nos cœurs funèbres
Et balances notre âme au bord de l'infini;

Toi qui, pour nous laver des vices et des haines,
Nous baignes tendrement, du coucher au réveil,
Dans le flot blanc des draps comme dans des fontaines;
Toi qui nous rends meilleurs dans la paix du sommeil!

Asile des vaincus, rédempteur des victimes;
Confident des chagrins, berceau des corps brisés!
Dispensateur fécond des caresses intimes,
Paradis de l'amour et trône des baisers!

Tu verses à nos sens les voluptés pâmantes ;
Puis, quand nos chauds désirs et nos muscles sont las,
Quand nos fronts ont roulé sur le sein des amantes,
Nous écoutons leurs cœurs nous bercer comme un glas.

Et sous le dais calmant de ton ciel léthargique,
S'évadant de l'angoisse et du jour accompli,
Noyé dans ta langueur bienfaisante et magique,
Notre être consolé s'abîme dans l'oubli...

Oh ! pourquoi s'éveiller de ta mort éphémère
Après avoir goûté l'espoir de n'être plus ?
Pourquoi la vérité, froide et fausse chimère,
Chassant dans le hasard nos pas irrésolus ?

Ce doit être si bon de rentrer dans les choses,
De n'avoir plus de vœux, plus d'erreurs, plus de foi ;
D'être comme le vent qui joue avec les roses
Ou comme l'eau qui court sans demander pourquoi ;

D'avoir à tout jamais fermé le triste livre
Où notre ennui comptait son âge avec dégoût ;
De ne penser à rien et d'exister sans vivre ;
D'être un peu de poussière au milieu du grand Tout...

Ah ! les rochers lointains sur les monts solitaires !
Les blocs que la mer bat sans les faire frémir !
Les filons enfouis aux profondeurs des terres
Et dormant sans savoir qu'on peut ne pas dormir !

J'aspire après la mort qui guérit d'être un homme ;
Et je vous bénirai, frères, au soir final :
Car vos mains, en clouant le lit du dernier somme,
Pour la première fois ne m'auront pas fait mal.

CHANT DU RETOUR

O souvenirs ! — Le soir, quand le vent tond les herbes,
Quand les foins sont coupés et les blés mis en gerbes,
Le soir, après les chauds labeurs du jour entier,
Quand c'est l'heure d'aller dormir à la chaumine,
Le paysan reprend sa hotte, et s'achemine,
Lent et courbé, par le sentier.

Souvenirs ! — Un grillon s'est caché dans la charge ;
Et l'homme est vieux, le faix est lourd... Sur le ciel large
Les nuages bleutés tombent comme un rideau ;
La nuit vient. Le grillon criquette, l'homme écoute :
Las, il monte, et le long, tout le long de la route,
Il entend chanter son fardeau.

LE NÉNUPHAR

L'air s'embrume : les joncs, roux comme de vieux os,
Encadrent l'étang noir qui dort sous le silence ;
L'eau plate luit dans une opaque somnolence
Où le ciel renversé fait glisser des oiseaux.

Et là-bas, loin des bords gluants, loin des roseaux,
Seul, bercé dans sa fière et souple nonchalance,
Un nénuphar, splendeur nageante, se balance,
Tout blanc sur la noirceur immobile des eaux.

— Ainsi, tu t'ouvriras peut-être, un soir d'automne,
O mon suprême amour, espoir d'un cœur atone,
Fleur triste et froide éclose au lac de mes ennuis.

Et le chaste parfum de ta corolle pâle
Montera dans le calme insondable des nuits,
Avec le dernier cri de ma douleur qui râle.

MER DE GLACE

C'est une vaste mer sans mouvement, qui dort
Sous l'immensité blême et terne d'un ciel mort.

Les voix folles du vent, d'un seul coup, se sont tues.
Les flots polis et bleus ont l'air de leurs statues.

Un hiver indicible a congelé les flancs
Des vagues qui hurlaient jadis en troupeaux blancs.

Et l'océan, durci par les froideurs polaires,
A sculpturalement arrêté ses colères.

Un calme convulsif hérisse le glacier
Qui tord ses pics et ses lames couleur d'acier.

Comme les yeux d'un mort qui s'ouvrent dans la tombe,
Il luit, glauque et vitreux, sous le brouillard qui tombe.

Jamais aucun soleil ne flambe sur sa paix ;
Aucun souffle animant ne court dans l'air épais.

C'est fini de bondir sous le fouet des orages
Et de battre les rocs du débris des naufrages !

C'est fini de jeter de l'écume et du bruit,
De cracher au soleil et d'alarmer la nuit !

Une torpeur funèbre emplit cette nature
Que l'ancien souvenir des tempêtes torture ;

Et la neige a versé sa blanche floraison
Sur les crêtes dont l'angle écorche l'horizon...

— Tels sont mes vers, figés dans leur gravité morne,
Et qui hurlaient en moi comme une mer sans borne.

Ils hurlaient des chagrins dont j'ai pensé mourir,
Mais quand je les écris j'ai fini de souffrir.

SEUL

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER, 1891.

SEUL

O Maître ! Loi suprême écrite dans l'espace !
Source des vérités que nous cherchons en vain,
Je t'implore, ô splendeur du Vrai, Verbe divin,
Toi qui demeures quand tout passe !

Maître ! Si j'ai forfait en quelque jour d'oubli,
Si j'ai souillé mon âme et failli dans ma route,
Toi qui vois quand je cherche et qui sais quand je doute,
Daigne laver mon cœur sali !

Voix de lumière, ô phare éternel de justice,
Projette ta clarté sur l'ombre du chemin,
Et, s'il est vrai qu'un être ait souffert par ma main,
Montre-le pour que j'en pâtisse !

Fais que nul ici-bas ne me quitte en pleurant,
Que mon âme soit forte afin qu'elle soit bonne,
Et daigne me verser la douceur qui pardonne
Et la sagesse qui comprend !

LA MAUVAISE CHANSON

Je sens l'avenir qui frissonne :
Ma vie est blanche et mon cœur pur,
Je vivrai sans nuire à personne...
— Es-tu bien sûr?

Je conduirai l'épouse blonde ;
Ses yeux seront deux fleurs d'azur,
Bleuets clos aux souffles du monde...
— Es-tu bien sûr?

Puis la mort viendra, pleine et douce,
Et sans souci d'un temps futur
Mon âme ira fleurir la mousse...
— Es-tu bien sûr?

SUR UN CERCUEIL

O toi qui fus l'orgueil et la volonté forte,
Apôtre de l'exil, ascète du devoir,
Qui marchais sur la fange où l'homme, sans les voir,
Et que des clairons d'or suivaient comme une escorte!

Dire que ton esprit meurt avec ta chair morte,
Et que de ta magie intense, du pouvoir
Qui créait de la vie et la faisait mouvoir
Rien ne reste, et que c'est tout cela qu'on emporte !

Sous ton crâne germait un monde, et j'ai pleuré
Quand j'ai vu des valets toucher ton front sacré
Et prendre dans leurs bras le temple de tes rêves.

Comme un fils, j'ai pleuré sur toi, sur ton orgueil,
Sur ton néant, ô maître, et sur nos splendeurs brèves,
J'ai pleuré sur moi-même en touchant ton cercueil.

RONDEL DE L'ADIEU

Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime :
On laisse un peu de soi-même
En toute heure et dans tout lieu.

C'est toujours le deuil d'un vœu,
Le dernier vers d'un poème ;
Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime.

Et l'on part, et c'est un jeu,
Et jusqu'à l'adieu suprême
C'est son âme que l'on sème,
Que l'on sème en chaque adieu :
Partir, c'est mourir un peu...

RONDEL DU TEMPS PASSÉ

Je suis donc déjà bien vieux, bien vieux,
Pour ainsi regarder en arrière,
Pour ainsi regretter la prière
Et l'amour dont j'honorais les dieux ?

Qu'ai-je encore à parcourir des yeux
Les rubans usés de ma carrière?
Je suis donc déjà bien vieux, bien vieux,
Pour ainsi regarder en arrière ?

L'aimerais-je et me vaudrait-il mieux,
Ce chemin de fougue aventurière,
Si le temps n'eût fermé la barrière ?
Les cieux morts sont les plus beaux des cieux !
Je suis donc déjà bien vieux, bien vieux...



L'IMPOSSIBLE

Quand un brouillard d'automne écrase l'eau dormante
Et traîne dans la nuit sur les ravins mouillés,
Je crois revivre aux soirs des baisers oubliés
Par moi qui fus l'amant et toi qui fus l'amante.

Le mur gris de lichen, le fossé vert de menthe,
La brèche, le grand parc et le porche à piliers,
Je les revois ; j'entends les deux chiens réveillés,
Et le cri du crapaud lointain qui se lamente.

Puis, tu parais, craintive et frileuse, et tu viens;
Je t'apaise, et tu mets des baisers dans les miens,
Et la lune descend vers l'aube, et l'heure est prompte.

Beaux temps ! L'espoir ouvrait les temps qu'il va fermer.
Et nous avons risqué, moi la mort, toi la honte,
Pour l'amour de l'amour sans pouvoir nous aimer.

L'INVINCIBLE

Femme, à qui ton destin donna tant et si peu !
Laisse notre défaite insulter ta victoire,
Et trône, en écoutant monter contre ta gloire
L'impuissante clameur de notre désaveu !

Règne ! C'est toi l'asile unique, et le seul vœu :
C'est toi le Léthé pâle où nos douleurs vont boire,
C'est toi le but, c'est toi l'aube après la nuit noire,
Et c'est pour toi que l'homme a rêvé d'être un dieu !

Nous pouvons blasphémer, railler, et te maudire,
Renier, tout sanglants encor, notre martyre,
Et devant ton néant raidir nos deux genoux :

Tu n'as qu'à soulever un pan des toiles blanches
Pour que notre raison s'échappe hors de nous
Comme un vol effrayé d'oiseaux parmi les branches !

MAÏA

Maïa ! Toute-puissante illusion ! Déesse !
Magique créatrice et subtile maîtresse
Des formes qui n'existent pas !
Toi qui sais nous cacher le ciel couvert d'orages
Pour nous montrer au loin le pays des mirages
Dont le charme exhorte nos pas !

Je t'implore à genoux, absolvante chimère !
Si la vie est parfois moins âpre et moins amère,
C'est à toi que nous le devons :
Tu tiens le sablier des heures qui sont bonnes,
O sagesse de la folie, et tu nous donnes
L'oubli du peu que nous savons.

Leurre-nous ! Rien n'est vrai des vérités humaines,
Sinon toi qui nous mens toujours, et qui nous mènes
Vers d'impossibles oasis !
Reine de toute foi, mère de toute ivresse,
Ton verbe rend l'espoir aux âmes en détresse
Et réchauffe nos vœux transis !

Sainteté de l'erreur! Beauté toujours féconde !
Tu marches à travers l'obscurité du monde
En levant l'unique flambeau :
Notre effort égaré dans les fanges funèbres
Voit le feu de ta gloire éclairer nos ténèbres
Jusque par delà le tombeau.

O Rédemptrice! A ceux que leur misère écrase,
Ta voix donne les dieux et la prochaine extase
De tes consolants paradis ;
Tous les siècles ont bu le lait de tes promesses,
Et par l'eau du baptême ou par le vin des messes,
Tu verses la grâce aux maudits !

Viens donc mentir encore à ceux qui voudraient vivre !
Mets sur nos yeux lassés le bandeau qui délivre
De la navrante vérité!
C'est par toi qu'on peut croire, et c'est par toi qu'on aime :
Daigne éternellement affranchir de lui-même
Le vieux cœur de l'humanité !

Ouvre-nous l'infini des rêves illusoires ;
Ravis-nous en dehors de nos propres mémoires
Dans tous les mythes de ton ciel !
Emporte nos désirs et berce-les ensemble :
Nous attendrons en toi la mort qui te ressemble
Et qui doit guérir du réel.

LA SIRÈNE

L'Espérance est une sirène
Qui chante au milieu des rochers :
L'île d'amour que vous cherchez
A la douleur pour souveraine.

C'est la douleur qui vous entraîne
Plus que la soif des beaux péchés ;
L'Espérance est une sirène
Qui chante au milieu des rochers.

Et le flot défend qu'on reprenne
Le blanc cadavre des nochers
Qui sont morts pour s'être penchés
Vers les musiques qu'elle égrène :
L'Espérance est une sirène.

LA FIANCÉE

Dans la paix de son lit d'azur, aux clous d'étoiles,
La nuit sommeille, et vers sa chasteté sans voiles
La senteur des prés verts et des blés jaunissants
Monte avec des frissons pieux, comme l'encens
D'un large encensoir d'or incrusté d'émeraudes :
Les étangs assoupis ont des haleines chaudes
Qui vaguent sur les joncs ou glissent vers les bois.
L'immense plaine ondule en écoutant la voix
Des trembles obstinés qui jasent, feuille à feuille ;
La terre, au loin, feignant de dormir, se recueille
Comme une amante heureuse et lasse, jusqu'au jour,
Et le silence attend le réveil de l'amour.

Oh! que le ciel est vaste et que mon âme est nue!
Tout seul! Et la voici revenir, l'inconnue!
Je l'évoque, j'approche, et je lui tends les mains.
— « Nous nous sommes longtemps cherchés par les chemins
« Mais je te reconnais à force de t'attendre... »

C'est la sœur éternelle, une sœur calme et tendre,
Prise comme Éloa de pitié pour le mal,
Une enfant presque femme, un ange matinal
Qui m'a donné son cœur sans en vouloir rien dire,
Et qui, dans la candeur de son chaste martyre,
S'éveille à l'angélus en priant Dieu pour moi.
Elle est faite d'espoir, d'ignorance et de foi,
Et toute blanche, avec des yeux qui vont éclore ;
Elle tâche à souffrir et ne sait pas encore ;
Elle est grave toujours, elle est triste souvent ;
Elle parle au nuage et se confesse au vent,
Aime tout, vient vers tous, sourit dès qu'on la nomme,
Croit voir dans l'avenir mais ne voit rien de l'homme,
Et ses vœux sont pareils à des vers de chansons...

— O douce fleur, bleuet des prochaines moissons,
Lys encor sans parfum, rose à peine rosée,
Est-ce pour moi que tu frémis sous la rosée ?
Est-ce moi qui viendrai, dans un soir estival,
Pour te chercher parmi les autres fleurs du val,
Et te cueillir d'un doigt pieux, fleur de ma vie ?
Où donc es-tu ? Ta grâce est ma suprême envie
Et ta vertu d'enfant rajeunit ma vertu :
Où donc es-tu ? De par le monde, existes-tu ?
Existes-tu ? Je t'aime et j'attends, quand peut-être
Tu n'es pas née encore et ne dois jamais naître !

Mais mon cœur te bénit de pouvoir le bénir,
Et, dardant mon regard au fond de l'avenir,
Je t'appelle, et parfois j'entends que tu m'appelles,
Moi qui pleure tout seul quand les nuits sont trop belles.

VILLANELLE DES TEMPS PROCHAINS

Qui vais-je aimer ? La vie est brève.
Le Dieu d'amour est en chemin
Et traîne un rêve après un rève.

Le Dieu d'amour vient par la grève,
Coiffé de myrte et de jasmin.
Qui vais-je aimer ? La vie est brève.

Il marche sans terme et sans trêve,
Menant des femmes par la main,
Et traîne un rêve après un rêve.

Elles suivent, les filles d'Ève,
En criant vers l'espoir humain :
— « Qui vais-je aimer ? La vie est brève ! »

Je cherche celle qui se lève
Pour bercer mon cœur de demain,
Et traîne un rêve après un rêve :

Qui vais-je aimer? La vie est brève...

SOLEIL COUCHANT

Soir, automne du jour, râle de la lumière,
Lassitude du ciel, aube de l'incertain !
Le soleil se revêt de sa splendeur première
Et reprend pour mourir les couleurs du matin.

Le beau soleil vivant s'en va vers d'autres mondes :
Auréolé de sang divin, le dieu mortel
Se fait en souriant des funérailles blondes
Où l'or de sa jeunesse éclabousse l'autel.

Le beau soleil fécond sait mourir dans la joie ;
Le salut qu'il accorde à son passé d'un jour
Semble un autre orient où l'avenir rougeoie,
Et son suprême adieu n'est qu'un baiser d'amour.

Le beau soleil ressemble à mon cœur qui t'adore,
À ce cœur vespéral et que tu rajeunis,
Ce cœur grave, ébloui de sa nouvelle aurore,
Où les voix du matin chantent au bord des nids.

SES MAINS

O chaste enfant, si belle et si bonne à la fois
Que ton geste baptise et rachète notre âme
Et que ton seul regard nous rend toutes nos fois !

La flamme et l'eau, c'est toi l'eau vive et toi la flamme
Qui rafraîchis et qui réchauffes, tour à tour ;
C'est toi la manne en fleur, le philtre et le dictame.

La source de Moïse et les ondes de Zour,
C'est toi seule, et c'est toi la Jouvence du rêve
Qui répands des vertus en répandant l'amour.

Eau de grâce ! C'est toi qui fais monter la sève
Dans l'herbe qui mourait sur le bord des chemins
Et qui nous refleuris quand l'automne s'achève.

La citerne aux palmiers, la rosée aux jasmins,
C'est toi qui verses l'eau du ciel au cœur des branches,
Et quand tu m'as tendu tes deux petites mains,

J'ai bu de la jeunesse au creux de tes mains blanches.

SON NOM

Ceux qui ne t'aiment pas te nomment trop souvent,
Et bien des fois mon culte a souffert de ta gloire ;
Mais je n'ai dit ton nom qu'aux oreilles du vent
Et je n'ai dévoilé mon cœur qu'à la nuit noire.

Car on a trop chanté ta grâce et ta beauté ;
Ta grâce et ta beauté sont la chanson des foules ;
Tu resplendis sur tous comme les ciels d'été,
Et les passants ont droit aux roses que tu foules.

C'est pour un peuple entier que ton visage est doux,
Et chacun prend de toi ce que j'en pris moi-même ;
Ton regard, ton parfum, ta voix, tout est à tous,
Et l'on sait tout, sinon de quel amour je t'aime.

Je ne possède rien de toi, que mon secret,
Mon secret, le seul bien que nul ne me partage,
Et je veux le garder, car mon amour croirait,
En avouant ton nom, te perdre davantage.

LA FONTAINE AUX MOUSSES

Les velours chatoyants de la fontaine aux mousses
Déroulent leurs plis frais dans l'ombre des rochers,
Brodés d'or vert, lamés de frissons gris, brochés,
Bleutés par l'air humide ou teints de lueurs rousses.

L'eau jase ; les genêts éclatent dans leurs gousses ;
Des sifflements d'oiseaux sortent des nids cachés ;
Et l'Océan mugit vers ces jardins penchés,
Mêlant sa voix terrible au concert des voix douces.

Printemps, été, la source heureuse se fleurit,
Cause, lisse les rocs, baise l'herbe, et sourit
Aux clameurs de la mer douloureuse et méchante.

O musique ! je crois entendre en ton babil
La petite chanson de mon amour qui chante
Au bord du gouffre rauque où grondait mon exil.

VESPÉRALE

Dans le soir violet et les senteurs sereines
Qu'un zéphyr berce autour des bois énamourés,
Le pèlerin s'en va doucement sous les frênes.

Il va. L'argent du fleuve et le velours des prés,
Les coteaux de peluche et la route de soie
S'enveloppent au loin de frissons mordorés.

La caresse du ciel met un manteau de joie
Sur la terre, et la terre encor chaude d'amour
Se pâme de lumière et rit pour qu'on la voie.

Pour qu'on la voie heureuse et qu'on l'aime à son tour,
Elle tend au ciel nu toutes ses fleurs décloses
Et disperse vers lui tous ses baisers d'un jour.

Seul, baigné du bonheur qui plane sur les choses,
Le pèlerin s'en va tout au long des chemins,
Et parce que ses doigts ont touché tes doigts roses,

Il baise dans ses mains le parfum de tes mains.

LE MIROIR

L'odeur de vous flottait dans l'air silencieux :
J'ai vu la chambre vide et la table laissée,
Le livre où palpitait encor votre pensée,
Le miroir qui luisait comme un morceau des cieux ;
Alors, seul, je me suis incliné vers ces choses,
Et j'ai pieusement, de mes deux lèvres closes,
Baisé sur le miroir la place de vos yeux.

LES PLUS BEAUX VERS

Les plus beaux vers sont ceux qu'on n'écrira jamais,
Fleurs de rêve dont l'âme a respiré l'arome,
Lueurs d'un infini, sourires d'un fantôme,
Voix des plaines que l'on entend sur les sommets.

L'intraduisible espace est hanté de poèmes,
Mystérieux exil, Éden, jardin sacré
Où le péché de l'art n'a jamais pénétré,
Mais que tu pourras voir quelque jour, si tu m'aimes.

Quelque soir où l'amour fondra nos deux esprits,
En silence, dans un silence qui se pâme,
Viens pencher longuement ton âme sur mon âme
Pour y lire les vers que je n'ai pas écrits...

L'ABSENCE

Je suis loin, et les monts dressés comme un rempart
Déroulent entre nous les perspectives bleues :
Mais qu'importent l'espace et le nombre des lieues ?
Les monts m'éloignent moins de toi que ton regard.

Le vent passe et fleurit : c'est toi que je respire ;
Il passe en m'effleurant : c'est toi qui me soutiens ;
Les astres sont des yeux qui ressemblent aux tiens,
Mais leur sourire a plus d'amour que ton sourire.

Quand mon exil bénit la main qui m'exila,
O chère âme, comment et pourquoi maudirais-je
L'absence qui rapproche et l'adieu qui protège :
Je ne suis près de toi que quand tu n'es plus là.

LE TRIOMPHATEUR

Quand vint le soir, le fils de Vénus et d'Hercule
S'arrêta sur la cime au bord du crépuscule,
Prit sa lyre, et cria sous le clair firmament :

— « Je suis né pour l'amour et le commandement !
« J'ai mené le troupeau des femmes par la vie,
« Et, choisissant au gré de ma royale envie,
« Moi, l'aède, je fus le pasteur des baisers !
« J'allais, chantant, et les désirs apprivoisés,
« Comme un bétail heureux qui rentre aux bergeries,
« Le long des grèves d'or ou des sentes fleuries
« Me suivaient en bêlant dans la poudre du soir.
« Moi, l'annonciateur du Rêve et du Pouvoir,
« J'ai su récompenser les filles d'être belles,
« Et l'aube d'infini qui vibrait autour d'elles,
« J'ai su l'épanouir comme un soleil clément !

« Je suis né pour l'amour et le commandement
« Et je ne crains ni Dieu, ni l'homme, ni la bête ;
« Je joue avec la mort, je nage en la tempête,
« Et j'enroule mes doigts dans les crins des lions ;
« Je marche vers la lutte ou les rébellions,
« Sûr de vaincre, vêtu des armes éternelles :
« La révolte et l'insulte ont peur de mes prunelles,
« Et les yeux sont baissés devant l'ordre des miens.
« J'ai couché sous mes pieds les foules et les chiens,
« Mais les humbles, tous ceux qui n'ont ni voix ni force,
« Viennent se reposer à l'abri de mon torse,
« Car j'ai su n'être fort que pour devenir bon. »

La nuit enveloppa d'un immense abandon
Le poète orgueilleux qui s'assit sur la mousse ;
Mais voilà qu'une phrase encor, plaintive et douce,
La dernière, pleurait sinistrement en lui :

— « Ainsi j'étais, ainsi je fus, mais aujourd'hui
« L'ère du long triomphe est à jamais passée ;
« J'ai honte de mon corps et peur de ma pensée,
« Et mon courage antique est mort avec ma foi,
« Par l'œuvre d'une enfant qui n'a rien vu de moi... »

SI JE NE T'AIMAIS PAS

Si je ne t'aimais pas, la mer serait moins belle,
Chère absente, et mon cœur, ivre d'immensité,
N'entendrait pas la voix des astres qui m'appelle
        Si tu n'étais à mon côté.

Si je ne t'aimais pas, la nuit serait moins blonde,
Chère absente, et c'est toi qui lui fais sa clarté,
Mais je ne verrais rien de la nuit ni du monde
        Si tu marchais à mon côté.

LA FONTAINE AUX NEIGES

Je me suis rencontré dans un parc.
La fontaine
Sous les rayons frileux de la lune incertaine,
Avait empli de neige et d'ombre son bassin ;
Le bronze virginal d'une nymphe au beau sein
Se dressait froidement dans la nuit bleue et blanche.
Et la nymphe, appuyant une amphore à sa hanche,
Dans un geste d'Hébé courbait son dos chenu
Vers la coupe que lui tendait un enfant nu.
Mais nulle eau ne coulait de l'amphore en la coupe,
Jamais, et le ciel blême épanchait sur le groupe,
Avec la lune, avec la neige, un désespoir
De vouloir quelque rêve et de n'y rien pouvoir ;
Et l'on sentait qu'au fond des futures années
L'enfant tendrait encor, de ses mains obstinées,
Sa coupe toujours vide où la nuit verserait,
Avec la lune, avec la neige, le regret
De la petite nymphe immobile et penchée
Pour vider vers l'enfant son urne desséchée.

L'OR

De l'or ! Oh ! je voudrais de l'or, des monceaux d'or !
L'or, père des mauvais conseils, aïeul des haines,
Qui fait rêver, devant les blés de messidor,
La lente obésité des cervelles humaines !

L'or qui peut tant de mal et veut si peu de bien,
L'or, splendeur du néant, l'or, fange fécondée,
L'or triomphal, qui fait un prince avec un chien,
L'or, despote du rêve et bourreau de l'idée !

Moloch au large rire insultant, l'or moqueur,
Cynique et fourbe, injuste et lâche, l'or infâme !
De l'or, pour te paraître aussi grand que mon cœur
Et construire un seuil d'or au temple de mon âme !

De l'or, pour amuser tes vœux ou tes regrets,
Pour parer ta jeunesse ainsi qu'une chapelle,
Pour que ce fût par moi lorsque tu sourirais,
Pour que tu sois plus gaie en te croyant plus belle !

De l'or, pour conquérir le droit d'aller vers toi,
Pour suivre à tes côtés mon chemin sur la terre.
De l'or, pour abdiquer dans tes mains, double roi,
La fierté d'être seul et l'orgueil de me taire !

RICHESSE

Dans le grand parc aux portes closes
Vous promenez parmi les roses
L'ampleur de votre vanité :
O pauvres riches que vous êtes,
La compassion des poètes
Pleure sur votre pauvreté.

On a su, par quelques paroles,
Vous vendre un droit sur les corolles,
Mais leur amour n'est pas à vous ;
On a su vous prêter la terre,
Mais Dieu ne vend pas le mystère
Dont les brins d'herbe sont jaloux.

Vous pouvez abattre les chênes,
Étendre aux collines prochaines
L'autorité de votre ennui ;
Mais c'est mon seul regard qui cueille
La perle éclose sur la feuille
Et qui ne brille que pour lui.

Bien qu'on vous déclare les maîtres
De revendre l'aubier des hêtres,
Votre droit ne vaut pas le mien ;
Car la nymphe est sœur de la muse :
Le sourire qu'il vous refuse,
Votre bois me l'offre pour rien.

Votre forêt n'est point fidèle
Et sait, dès qu'un rêveur l'appelle,
Trahir ses tyrans et la loi :
Votre forêt n'est point farouche,
Et le beau soleil qui s'y couche
Est moins beau pour vous que pour moi.

L'OFFRANDE

Que te faut-il ? De l'or ? Je drainerai mon rêve
Et dirai la chanson qui se vend le plus cher :
Répudiant ce qui m'élève ou me relève,
Je vais prostituer mon âme pour ta chair.

La gloire ? J'entrerai dans cette turpitude
Et viendrai vers la rue en taisant mon mépris,
Pour renier, après l'auguste solitude,
Le surhumain plaisir de n'être pas compris.

La gloire ou l'or ? J'attends la parole d'Omphale
Pour descendre dans l'ombre ou la fange, à son gré,
Et revenir avec l'escorte triomphale
Des deux brutes que l'on vénère, et que j'aurai !

La gloire ou l'or ? Quel monstre aimes-tu que j'étreigne
Et terrasse, les doigts crispés sur les garrots ?
Je sais ce que je peux dans les jours où je daigne,
Et de quel poing viril je dompte les taureaux.

Si ce qui me répugne est bon pour ton sourire,
La gloire ou l'or, j'irai vers Charybde ou Scylla :
Mais le nom du hochet qu'il faut, veuille le dire,
Et tâche de savoir au moins que je suis là.

LE TIGRE

Dans la cage au plancher natal, le tigre rôde :
D'un coin à l'autre, oblique, et le col de travers,
Il vient, passe, revient, tourne ; ses yeux couverts
Sont des brouillards d'ennui sur des lacs d'émeraude.

D'instinct, roi de la force, esclave de la fraude,
Il rêve vaguement de taillis toujours verts,
De rochers inconnus, d'oasis sans hivers,
Avec des jours d'extase et des nuits de maraude.

Tigre ! Notre patrie était là-bas, là-bas,
Ailleurs, plus tôt, plus loin, aux pays des combats,
Aux temps de l'âme vierge et des amours sauvages !

Et quand, las comme toi du monde où je suis né,
Je lève mon regard d'exil vers les nuages,
Je ne reconnais pas le ciel prédestiné.

IL PLEUT SUR LA MER

Il pleut sur la mer, lentement :
La mer crépite sous la pluie ;
Le ciel gris tombe en s'endormant
Vers la mer grise qui s'ennuie.

La vague et la vague qui suit
S'assoupissent comme les brises ;
Nulle brise et nul autre bruit
Que le frisson des gouttes grises.

Les gouttes pâles, en tombant,
Font des bulles sur les flots pâles
Où l'on croit voir nager un banc
De perles mortes et d'opales.

Suspendue au bord de l'embrun,
Comme un rêve qui se balance,
La voilure d'un bateau brun
Se désole au fond du silence.

Sur la mer, sur toute la mer,
Et par de là l'ombre des îles,
Il pleut des tristesses d'hiver
Et des renoncements dociles;

Tout un infini de douleurs
Tombe sur la vie embrumée :
Dans les larmes du monde en pleurs
Mon cœur pleure la bien-aimée.

REPOS

L'air bouge : la chaleur trouble la paix des lignes
Que tracent sous le ciel les horizons brûlants ;
L'azur plat, traversé de fins nuages blancs,
Semble un lac de lumière où glisseraient des cygnes.

Les coteaux que rougit encor le sang des guignes,
Éblouis de sommeil, s'écrasent flancs à flancs,
Et l'on n'entend, au fond des déserts somnolents,
Que le bourdonnement des guêpes dans les vignes.

Une même torpeur endort bois et troupeaux,
Et la contagion de l'immense repos
Assoupit dans les cœurs la tristesse et la joie.

Je ne sais plus : la haie a des senteurs de miel ;
L'air bouge, et mon passé, confusément, se noie
Dans une mer d'oubli vaste comme le ciel.

LA CITADELLE

Si tu veux être grand, bâtis ta citadelle.
Loin de tous et trop haut, bâtis-la pour toi seul.
Qu'elle soit imprenable et vierge, et qu'autour d'elle
Le mont fasse un rempart et la neige un linceul.

Bâtis-la sur l'orgueil vertigineux des cimes,
Parmi les chemins bleus de l'aigle et de l'éclair,
Reine de marbre blanc dans une cour d'abîmes,
Lys de pierre, fleuri dans les splendeurs de l'air.

Si haut vers Dieu, si loin de ta fange première,
Si loin, si haut, que les cités, clignant des yeux,
Pensent voir un rayon de plus dans la lumière
Et ne sachent s'il vient de la terre ou des cieux.

C'est là qu'il faut bâtir l'asile de ton âme ;
Et pour que ton désir y soit la seule loi,
Que rien n'accède à lui de l'éloge ou du blâme,
Grave sur ton seuil blanc le mot magique : « Moi. »

Puis, cent verrous, et clos ta porte au vent qui passe !
Ferme tes quatre murs au quadruple horizon,
Et si le toit te pèse, ouvre-le vers l'espace
Pour que l'âme du ciel entre dans ta maison !

Alors, au plus secret de la mystique enceinte,
Tu dresseras l'autel de fer, prêtre ébloui,
L'autel de fer et d'or où ta volonté sainte
Doit célébrer ton rêve et s'adorer en lui.

Chante ! Nul n'entendra ton hymne, et que t'importe ?
Chante pour toi ; ton cœur est l'écho de ton cœur !
Les déserts élargis rendront ta voix plus forte,
Les déserts chanteront pour te répondre en chœur.

Chante l'amour sacré qui vibre dans tes moelles !
Chante pour le bonheur de t'entendre chanter,
Chante pour l'infini, chante pour les étoiles,
Et ne demande pas aux hommes d'écouter !

Seul ! Divinement seul ! Car l'exil, c'est du rêve ;
C'est le lait de la force et le pain des vertus ;
C'est l'essor idéal du songe qui s'élève,
Et le seuil retrouvé des paradis perdus.

Tu n'as qu'une patrie au monde, c'est toi-même !
Chante pour elle, et sois ton but, et sois ton vœu !
Chante, et quand tu mourras, meurs dans l'orgueil suprême
D'avoir vécu ton âme et fait vivre ton Dieu !

ROMANCE

Mon amour était mort, ma peine était finie,
Et j'errais sous les cieux pour le leur raconter ;
La nuit rêvait avec tant d'harmonie
Que je me suis mis à chanter.

Chanter en t'oubliant ! Je chantais l'allégresse
D'avoir conquis la paix qui doit toujours durer ;
Mais je chantais avec tant de tendresse
Que je me suis mis à pleurer.

ORAISON

Oh ! sache résister lorsque je te supplie,
Demeure austèrement sans oreille et sans yeux ;
Divinité, que j'ai si longtemps embellie,
Ne me dépeuple pas les cieux !

J'ai décoré ton temple et dressé ta mémoire :
Quand j'oserai traîner mes deux genoux vers toi,
Daigne récompenser mon culte par ta gloire,
Défends mon rêve contre moi !

Si tu m'as en pitié, n'en laisse rien paraître,
Et ne descends jamais du trône ou de l'autel ;
Nul dieu ne doit faillir devant l'amour du prêtre :
Fais que mon dieu soit immortel !

Sans fin, reste sans fin la mystique madone
Sous le nimbe d'azur et d'or que tu me dois ;
Sois la Reine des lys qui guérit et pardonne
En nous touchant du bout des doigts.

Garde de me trahir par bonté pour moi-même :
Car c'est toute ma foi, ma jeunesse et ma paix,
C'est toute ma vertu dont ta grâce est l'emblème
Qui tomberaient si tu tombais !

ELLE EST VENUE

Elle est venue, elle a souri, la bien-aimée.
Elle a dit : « Que c'est mal ! » et m'a longtemps souri.
Son geste embaumait l'air comme un jardin fleuri,
Et la chambre s'en est lentement parfumée,
Et j'ai cru que la terre était montée aux cieux.
O bien-aimée ! Et puis, elle a fermé les yeux,
Comme d'autres, hélas ! hélas ! la bien-aimée !

LA LYRE

Dans l'ampleur de la salle aux cintres attristants,
Un antique silence endormait la pénombre,
Et lourds, mystérieux, sans couleur et sans nombre,
Des livres s'étageaient sous la poudre des temps.

Du sol jusqu'à la voûte, et par masse pressée,
Ils montaient, s'étalaient, escaladaient la nuit,
Flancs à flancs, et faisaient comme un temple construit
Avec des blocs de rêve et des murs de pensée.

Au plein centre, une lyre attendait sur l'autel ;
Un Monstre aux yeux d'amour la portait dans sa gueule,
Et la Lyre devait, s'éveillant toute seule,
Chanter, quand surgirait le chef-d'œuvre immortel.

Or tous étaient venus depuis l'aube des âges :
Chœurs naïfs, et l'éveil des beaux peuples enfants,
Et la fierté du verbe en ses rythmes savants,
Et le stérile appel des voyants ou des sages ;

Tous, les cris de bataille après les cris d'amour,
La mystique tendresse et les baisers serviles,
L'arome clair des champs, l'âcre poison des villes,
La faim, l'orgueil, la gloire, et l'ennui, tour à tour !

Splendeur du bien, splendeur du mal, le vin, les roses,
L'extase, et les dégoûts de croire, et les remords,
Le râle des vivants sur le rire des morts,
Le néant infini de l'idée et des choses !

C'était toute la voix d'un globe déjà vieux,
Tout l'éternel sanglot du temps qui se consomme,
C'était toute la chair et tout le cœur de l'homme,
C'était le sang du monde et l'âme de ses dieux !

Siècle par siècle, avec leur culte et leur délire,
Chaque race envoyait ses bardes au grand front :
— « Est-ce pour lui qu'enfin tes cordes parleront ? »
Mais rien ne frissonnait aux cordes de la Lyre.

Encor ! L'être jetait son hymne douloureux
Comme un damné qui hurle en mordant les ténèbres ;
Les poèmes naissaient, révoltés ou funèbres,
Mais la Lyre d'or pur ne vibrait pas pour eux.

L'humanité léchait le bourreau qui la fouette
Ou souriait d'espoir à son joug adouci...
Les aèdes disaient : « Sera-ce celui-ci ? »
Mais la Lyre restait divinement muette.

— « Chante, nous sommes beaux ! Chante, nous sommes saints !
« Prêtres de l'absolu, seuls vrais rois et seuls mages,
« Nous avons fait les dieux et dressé leurs images,
« Et le peu qu'on adore a germé dans nos seins !

« C'est de nos seuls regards que s'éblouit la terre,
« C'est notre seule voix qui courbe les genoux !
« Si la Lyre en sommeil n'a pas chanté pour nous,
« Elle a menti, dix fois mille ans, et doit se taire ! »

Mais un jour, vers le seuil, la tenture flotta,
Et voici qu'un vivant parfum glisse et s'épanche...
Ce n'était qu'une femme en sa jeunesse blanche :
Elle vint, simple et nue, et la Lyre chanta.

TARD

Hélas ! ton âme est bonne, hélas ! ta chair est belle,
Mais j'ai pitié de nous quand ton baiser m'appelle,
De moi qui te voulus et de toi qui m'élus ;
Notre bonheur est triste et rien ne lui pardonne :
Hélas ! ta chair est belle, hélas ! ton âme est bonne.
Tu t'es donnée à moi quand je ne t'aimais plus.

SOIR EN MER

Vois-tu comme la mer est vaste autour de nous ?
Notre barque est une algue errant au creux des lames ;
Le vent nocturne et froid qui court sur les remous
Mêle au frisson des flots le frisson de nos âmes.

Pareils aux alcyons qui flottent dans leurs nids,
Nous berçons notre exil sur le désert de l'onde,
Et la nuit nous écrase entre deux infinis ;
Mais nos cœurs sont plus grands que la mer n'est profonde.

L'azur illimité se déroule, sans voir
La frêle nef qui glisse en balançant ses voiles ;
Mais les mondes d'amour que porte ce point noir
Versent plus de rayons que les cieux n'ont d'étoiles.

Oh ! rends-moi ta caresse, et dis si tu comprends,
Quand ta lèvre m'appelle et quand ton bras m'enlace,
Que nos cœurs étoilés puissent être si grands,
Et que tant de bonheur tienne si peu de place !

AU LARGE

Le vent s'est endormi sous la nuit qui s'endort :
L'océan lassé renonce à l'effort.

La mer se berce au loin, ténébreuse et plaintive :
Est-il vrai qu'on vive et faut-il qu'on vive ?

La voile pend au mât comme un drapeau mouillé :
Mon être oublieux se sent oublié.

Nul horizon ; le ciel se confond avec l'onde :
Par delà le gouffre, il y a le monde.

Sur la mer qui se plaint, la barque s'alanguit :
Des plaintes encore et partout la nuit.

Un flot toujours changeant, un cri toujours le même :
Suis-je sûr d'aimer les choses que j'aime ?

Comme le vent et l'eau ma volonté s'endort,
  Au roulis que font les flots et la mort :

N'est-ce pas, vieille mer inutilement triste,
  Que je suis une ombre et que rien n'existe ?

NE BLASPHÉMONS JAMAIS

Ne blasphémons jamais les mensonges d'hier,
Et respectons en eux notre extase et nos cultes ;
Si l'erreur était douce, aimons-la d'un cœur fier ;
Ce qui fut du bonheur doit mourir sans insultes !

Remercions notre hôte et le banquet fini :
Si le vin fut douteux, l'ivresse était sincère.
Et que le savoureux mensonge soit béni,
Puisqu'il fit de la joie avec notre misère !

Le rêve était joyeux, acceptons le réveil.
Le jour fut beau, pourquoi la rancune et la plainte ?
Si nos yeux n'ont pas vu les taches du soleil,
Le soleil est sans tache et sa lumière est sainte !

Le bonheur, c'est d'y croire, et nous avons bien cru !
Que toute vérité soit faite de mensonges,
Qu'importe ? Rendons grâce au chemin parcouru,
Pour l'instant d'oasis qu'ont traversé nos songes !

Saluons le passé qui fut clément pour nous,
Et ne transformons pas la prière en blasphème ;
Vénérons nos dieux morts et restons à genoux :
Les dieux qui ne sont plus furent les dieux quand même !

RENONCEMENT

Ah ! tout est vu, tout est cherché : dressons des lits !
Dressons des lits, le rêve est plus grand que le monde !
A quoi bon promener notre erreur vagabonde ?
L'horizon n'a plus rien de caché dans ses plis.

Tous les jours sont vécus, tous les faits accomplis :
Regardons l'océan sans y jeter la sonde ;
Nous savons trop, la mer n'est plus assez profonde
Et nos cœurs trop savants n'ont besoin que d'oublis.

Ne vivons plus. Songeons que d'autres ont pu vivre :
Et puisqu'il est trop tard pour qu'un Dieu nous délivre,
Berçons jusqu'au sommeil nos désirs conquérants.

Évoquons le voyage en dormant sur la grève :
La terre est trop petite et nos vœux sont trop grands !
N'essayons plus. Dressons nos lits. Dormons un rêve.

SAGESSE DE LA MER

Mer féconde en sagesse, ô divine éloquence
Qui prêches par la voix des flux et des remous,
Et sur chaque rocher répètes dans chaque anse
Le cri perpétuel que Dieu pousse vers nous !

Gloire du mouvement, si calme en ta démence,
Tu sais et tu nous dis que tout effort est vain,
Et toujours ta sereine âpreté recommence
Le monstrueux labeur qui n'aura pas de fin !

Sans terme, et bien longtemps avant l'aube des vies,
Tu labourais déjà l'inutile devoir,
Mouvant pour les mouvoir tes forces asservies
A l'ordre impérieux de toujours se mouvoir.

Sous l'éblouissement du ciel ou sous la brume,
Sans but, depuis les temps et jusqu'au fond des temps,
Tu soulèves le bloc des eaux blanches d'écume,
Contre la lune errante et les astres latents.

Et toujours, sur l'écueil, la falaise ou la grève,
Ayant la fonction de vivre infiniment,
Tu vas, Léviathan servile, et vas sans trêve,
Ame inerte en un corps de rage et de tourment.

Colère sans colère, inconsciente orgie
De la toute-puissance impuissante à jamais,
Tu projettes l'effort de ta masse élargie
Sans mouiller un seul brin d'ajonc sur les sommets.

Encor ! Giflant la bise, écorchant les ténèbres,
Tu vas, plus haut, plus loin, et partout à la fois,
Répercuter l'écho de tes clameurs funèbres,
Vers le ciel fatigué qui s'endort sur ta voix.

Jusqu'où? Pourquoi? Par quoi? Force ineffable et sourde,
Tu ne comprends pas plus que nous pourquoi l'on vit,
Mais tu vis, et s'il faut qu'une tempête sourde,
Ta vie est là, terrible et rauque, qui sévit.

— O colosse stupide ! O ma sœur ! O ma mère !
Je ne permets qu'à toi d'affirmer mon néant,
Mais tu peux le crier à mon âme éphémère,
Car le nain que je suis comprend ton cri géant.

Parle à l'atome, ô toi qui grondes sous l'espace !
Éternel désespoir, parle au frêle martyr !
Toi qui nous précédais, parle à celui qui passe !
Toi qui demeureras, parle, je vais partir !

Porte-voix de la mort, hurle ma destinée !
Dis-moi l'inanité du triomphe et du deuil ;
Mes vœux, disperse au vent leur poussière vannée.
Je t'aime et te bénis d'insulter mon orgueil !

Devant ta majesté, j'ai compris ma misère ;
J'ai méprisé mon mal devant ton vaste ennui ;
Et près de ton néant sublime et nécessaire,
J'ai pu toucher le mien sans m'éplorer sur lui !

LE RUISSEAU

C'est toujours une eau nouvelle
Qui coule au lit des ruisseaux :
Le même bruit la révèle.

Elle fait les mêmes sauts,
Mais l'eau n'est jamais la même
Qui coule au lit des ruisseaux :

Un vieil air sur un vieux thème,
Avec les mêmes frissons,
Mais l'eau n'est jamais la même.

Mouillant les mêmes buissons,
Elle tourne aux mêmes courbes
Avec les mêmes frissons.

Sur le sable ou sur les bourbes,
Elle glisse, elle s'endort,
Elle tourne aux mêmes courbes :

Puis, le fleuve, et c'est la mort ;
Toujours vers le même fleuve,
Elle glisse, elle s'endort...

Notre âme est l'eau toujours neuve
Qui court sous le même nom,
Toujours vers le même fleuve.

Et chantant oui, chantant non,
Pauvre cœur, pauvre cervelle,
Qui court sous le même nom ?

C'est toujours une eau nouvelle.

LE MOULIN

Seul, au milieu du cercle immobile des landes,
Qu'enferme un brouillard bleu tendu par larges bandes,
Sous le terne désert du ciel qui s'alanguit,
Droit, parmi le sommeil universel des formes,
Le vieux moulin, girant ses quatre bras énormes,
Ahane et grince dans la nuit.

Oh ! la vaste torpeur des champs couleur de cendre !
Le grillon qui sifflait s'interrompt pour entendre
L'invisible meunier qui siffle dans sa tour ;
Puis, le meunier se tait, le grillon recommence,
Et leurs chants alternés font la paix plus immense
Dans le silence d'alentour.

Tic tac ! Le grain se moud dans la tourelle grise,
Et sans fin, sans repos, vite, au gré de la brise,
Avec les airs d'un fou qui s'agite en rêvant,
Les gestes du moulin lancent dans l'ombre pâle
Ses quatre membres secs et brunis par le hâle
Qui craquent au souffle du vent.

Aujourd'hui comme hier, et chaque jour encore,
Au vent doré du soir, au vent blond de l'aurore,
Va, bon moulin, toi qui travailles quand tout dort,
Et sans savoir pourquoi tu tournes, tourne encore,
Tourne toute la nuit, pour reprendre à l'aurore
    Sous le vent de l'est ou du nord !

Tourne ta grande roue, et vole, et bats des ailes !
Mouds ce qu'il faudra moudre, orges, blés ou touselles :
O moulin, bon moulin, qu'importe ce qu'on peut ?
Et sans savoir quel grain l'on jette sous tes meules,
Fougueux inconscient, fort de tes forces seules,
    Tourne et geins quand le meunier veut !

— Tourne, ô mon âme, et mouds ton œuvre, tourne et broue !
Sans savoir ce que vaut ton blé, tourne ta roue !
La grange est pleine, il faut tourner, mon cœur est plein !
Dans le vent du hasard, avec ou sans envie,
Et tant que l'heure souffle, il faut tourner sa vie
    Comme les ailes du moulin !

HÉRO ET LÉANDRE

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER, 1893.

HÉRO ET LÉANDRE

ARTÉMIS

La divine Artémis qui chérit les forêts
Et qui fuit la gaîté des dieux parmi les bêtes
A couru sous les bois, dans les vals, sur les crêtes,
Toute la nuit, traquant les fauves vers ses rêts.

La déesse au poing fort tient son arc et ses traits,
Et descend vers le bain par les sentes secrètes ;
Ses nymphes, alentour, dressent leurs jeunes têtes,
Et l'odeur du matin passe sur leurs seins frais.

L'aube emplit les coteaux d'une vapeur d'opale ;
Les chasseresses vont, rêve blond dans l'air pâle,
En courbant sous les faix leurs dos clairs et nerveux.

Droite, calme, Artémis s'arrête sur les berges
Et, du geste royal et blanc de ses doigts vierges,
Chasse l'amour qui vient caresser ses cheveux.

LE BEL ÉPHÈBE

Le bel éphèbe qui passait
M'a dit des paroles bien douces.
— Fleurissez, les prés et les mousses,
Mon cœur ne sait plus ce qu'il sait...

Se peut-ilqu' un passant vous cause
Tant de plaisir avec sa voix ?
— Fleurissez, la mer et les bois,
Mon cœur n'ose plus ce qu'il ose...

Tant et tant sa voix vous émeut
Qu'il me semble l'entendre encore.
— Fleurissez, le soir et l'aurore,
Mon cœur ne veut plus ce qu'il veut...

LE TEMPS DES LILAS

Le temps des lilas va bientôt finir,
Et je me souviens qu'il commence à peine.
C'était fou de pleurer sur ce qui doit venir
Dans l'heure incertaine.

A quoi bon vouloir bénir les instants ?
A quoi bon vouloir être heureux quand même ?
L'homme passe trop vite et l'on n'a pas le temps
D'aimer ce qu'on aime.

Qu'il faille sourire ou faille souffrir
Pendant quelques pas de la route à suivre,
Attendons le moment de nous laisser mourir
En nous laissant vivre...

Quarante lilas, je n'y serai plus :
Ils refleuriront sans que tu les voies,
Et rien ne restera des chagrins révolus
Ni des vieilles joies.

* * *

Mourir, t'aimer ! La double obsession des rêves,
Les deux soucis, les deux espoirs, qui tour à tour
Font les heures du jour si longues et si brèves,
La mort, l'amour !

La mort et toi ! Le double effort involontaire
Qui contriste la joie et console l'ennui,
Le double sacrifice et le double mystère,
Le double appui !

Tout vient de vous et tend vers vous ! L'arc et la cible !
Vous êtes tour à tour le désir et l'effroi,
Elle l'irrémissible et toi l'inaccessible,
La mort et toi !

Elle et toi ! Toutes deux si graves et si pures,
La mort et toi, les deux inexorables sœurs,
Les deux reines du temps, fécondes en tortures
Comme en douceurs !

La mort et toi, les deux suprêmes fiancées,
Vous êtes toutes deux la fin de tous les vœux,
Et je vous trouve au bout de toutes les pensées,
Toutes les deux !

LE LEGS

Je te lègue cet hymne où j'ai mis ton sourire,
O mon inaccessible amie, et ton regard :
Voici les vers où ta beauté venait s'écrire.

Ils sont presque ton œuvre et tu les connais tard,
Puisque je les ai dits trop loin de ton oreille
Mais de tout ce qui fut mon âme, c'est ta part.

Lorsque je serai mort et que tu seras vieille,
Mon amour restera la fleur de ta beauté,
Et par lui survivront les fleurs mortes la veille.

Tu ne dois plus mourir depuis qu'il a chanté :
Car le verbe est debout, hors du temps méprisable,
Et ce qui fut pensé dure en l'éternité.

Les siècles passeront, comme un vent sur le sable,
Et leur souffle de nuit peut balayer les cieux,
Mais rien n'abolira le rêve impérissable.

Hors des âges ! Le Verbe est l'essence des dieux,
La chair s'immortalise en devenant l'idée,
Et je te fais ce don d'avoir vécu tes yeux !

J'ai pensé ta blancheur furtive, et l'ai fondée ;
J'ai créé tes cheveux et le bruit de ton pas :
Ils seront, et la Mort en est dépossédée.

Prends donc ces vers, par qui tu ne périras pas,
Vers immortels, encor que nul ne les connaisse,
Et mets-les sous ta nuque à l'instant du trépas,

Pour que tes cheveux blancs dorment sur ta jeunesse.

MON CŒUR SAUTE VERS TOI

Mon cœur saute vers toi comme un chien vers son maître,
Et je sens que ma vie accourt à fleur de peau ;
Tout mon être t'espère, et quand tu vas paraître,
Ma chair te reconnaît au bruit de ton manteau.

Avant que tu sois là, ma chair t'a reconnue ;
Mais alors même enfin que je t'ai dans mes bras,
Mon esprit anxieux doute de ta venue,
Et je ne peux pas croire encor que tu viendras.

Car je te vois trop loin et là-haut, dans la gloire
Dont mon propre respect te nimbe et te défend,
Et je t'aime d'en bas, sans même oser y croire,
Comme j'aimais les dieux lorsque j'étais enfant.

J'ai peur, en m'approchant, des splendeurs où je monte
Parce que mes baisers sont indignes des tiens ;
Ton œil clément a beau sourire vers ma honte :
Ce qu'il daigne oublier, c'est moi qui m'en souviens.

Plus tu descends vers moi, plus mon cœur te voit haute,
Et lorsque tu t'en vas, c'est un mal presque doux :
Il me semble quitter un dieu dont j'étais l'hôte,
Et j'adore mon front qui toucha ses genoux.

L'UNIQUE

O bien-aimée, en qui se résume la femme !
Tout le beau que j'admire et le bien qui m'est cher,
C'est toi, l'universelle, et ma chair ni mon âme
N'ont de désir que pour ton âme et pour ta chair.

Il n'est point de beauté qu'elle ne t'appartienne,
Et tout ce qui n'est pas ta grâce ne m'est rien ;
Je ne sais d'autre bouche à baiser que la tienne,
Ni de parfum qu'on veuille aimer, sinon le tien.

Dieu n'a mis qu'à ton front de chevelure blonde ;
Ton geste a des contours que nul n'a jamais eus,
Et ta jeune poitrine est la seule du monde,
Aussi vrai que tes yeux sont les seuls qu'on ait vus.

Ta voix, c'est la musique, et quand tu dis « Léandre... »,
Je sens que la faveur du destin m'a comblé,
Car il suffit de vivre et de voir pour comprendre
Qu'il n'y a qu'une femme au monde, et que je l'ai !

Une seule, qui puisse incarner du mystère
Et mettre l'infini des dieux dans nos instants !
Une femme, pour tous les âges de la terre,
Et l'on n'adorera que toi, dans tous les temps !

C'est pourquoi les amours qui ne sont pas le nôtre
Me blessent avec leurs baisers, et follement
Je songe que c'est toi qu'on cherche dans une autre,
Et qu'on me vole un peu de toi, rien qu'en aimant !

L'unique ! Et même encor ma rancune est jalouse
De tous ceux qui naîtront pour être des élus, —
Puisque c'est toujours toi qu'on aime et qu'on épouse,
Toi qu'ils profaneront quand je n'y serai plus !

L'ESPOIR DU MONDE

A. LEMERRE, éditeur, 1899.

L'ESPOIR DU MONDE

LA PITIÉ

Le monde était dans Rome, et Rome dans la fange.
L'Olympe s'écroulait sur son autel pourri.
L'or régnait. La vertu de l'homme avait tari,
Comme une vigne après les temps de la vendange.

La terre était sans but sous un ciel sans amour ;
Le vice purulait sur le pavé des villes ;
Les sénats et les rois ployaient leurs cous serviles,
Et les peuples enfants vieillissaient en un jour.

Les affranchis trônaient ; les vierges étaient nues ;
Les esclaves mâchaient la haine entre leurs dents ;
L'air puait : jusqu'au fond des brumeux occidents
La vieillesse de Rome empoisonnait les nues.

Dans le chœur des gaîtés qui mentaient à grand bruit,
Tremblante, le front ceint de roses et l'œil terne,
L'antique Vérité s'enivrait de Falerne
Pour ne pas voir la mort descendre avec la nuit...

Et la mort descendait lentement dans les âmes :
Sur les douleurs et sur les vœux, la mort neigeait,
Fanant l'espoir, couchant l'effort sur le projet,
Et les rêves tombaient à force d'être infâmes.

*
* *

Alors, la terre en feu s'entr'ouvrit tout à coup !
L'océan réclama le signal d'un déluge,
Le tonnerre gronda dans l'espace, et le Juge,
S'étant penché, tourna sa face avec dégoût.

« O Père ! Tu leur as annoncé le Messie,
Et tu l'as annoncé pour les jours de malheur ;
Le Fils que tu leur as promis, donne-le-leur !
Les âges sont venus que veut la prophétie.

« Jamais l'humanité n'a souffert aussi bas.
Seigneur ! Il faut guérir la peine universelle ;
Elle m'attend ! Dis-moi de descendre vers elle ;
Car tout s'en va périr si ton Fils ne meurt pas !

— « O mon Fils, tu dis vrai, leur détresse est profonde,
Mais si tu vas vers eux tu souffriras en vain :
Rien ne leur restera du passage divin
Que des mots, et les mots ont dévasté le monde !

« La terre entendra mal et se souviendra peu :
On aura tôt fini d'abolir ta pensée !
Ton œuvre est morte, avant que d'être commencée,
Car la race d'Adam doit méconnaître Dieu !

« Trahi par le tombeau, déçu par tes apôtres,
Ton Verbe, sans ta voix, ne sera que leur voix :
Les peuples de demain vaudront ceux d'autrefois,
Et les temps que tu veux naîtront pareils à d'autres :

« Regarde ! » — Et le Seigneur lui montra l'avenir,
Nos siècles et nos cœurs, Rome semblable à Rome,
L'Europe en sang, l'Église, et l'homme toujours homme,
Et la vieille douleur qui ne veut pas finir...

*
* *

Ayant tout vu, le Fils se tourna vers le Père ;
Les larmes ruisselaient de ses yeux, longuement :
« Je les aurai du moins consolés un moment... »
Et Jésus descendit quand même sur la terre.

LE TESTAMENT

Jésus les conduisit alors vers Béthanie.

Ils suivaient, contemplant sur la terre bénie
La trace que ses pieds avaient faite en passant ;
Et, comme chaque pas se fleurissait de sang,
Ils virent que le sol était rouge de roses.
Et Jean lui dit : — « Seigneur, à la place où tu poses
Tes pauvres pieds ouverts qu'ont traversés les clous,
Voici que l'herbe jaune et que le sable roux
Sont fleuris comme les jardins au bord du fleuve.

— « En vérité, je vous le dis, la terre est neuve ;
Ce qui ne germait plus vient d'éclore et vivra. »

Il les bénit, levant sa droite, et proféra :
— « La terre où j'ai semé mon sang, je vous la fie ;
Soyez riches d'amour et répandez la vie
Par la vertu du sang versé sur vos douleurs ! »
Puis, tourné vers Simon, il dit : — « Sèche tes pleurs. »

Pierre, en se souvenant du coq, pleurait de honte.
Mais Jésus : — « Calme-toi, Simon, la chair est prompte.
Puisque tu sais que nul n'est infaillible ici
Et qu'on doit l'indulgence à tous, je t'ai choisi
Pour être le pasteur des faiblesses humaines.
O Simon, prends bien soin des brebis que tu mènes !
Guéris-les ! Les élus sont frères des souffrants.
Les temps seront plus doux si les cœurs sont plus grands,
Et puisque vous errez sur les mêmes abîmes,
Éternels exilés du bonheur, ô victimes,
Ayez cette patrie éternelle, l'amour !
Consolez-vous ! Aimez ! Aidez ! Que tour à tour,
Riche ou pauvre, puissant ou faible, et suivant l'heure,
Celui qui peut sourire aide celui qui pleure,
Et celui qui pleurait voudra sourire aussi.
Aimez-vous, et donnez ! Et l'on dira merci
Non pour le pain, mais pour la pitié qui le donne !
Aimez, et la bonté vous sera deux fois bonne,
Car donner du plaisir c'est prendre du bonheur.
Aimez-vous, aidez-vous, et que le moissonneur
Laisse parfois tomber un épi de sa gerbe,
Pour qu'un enfant trop pâle, en se penchant sur l'herbe,
Trouve le grain de blé qui guérit d'avoir faim !
Partagez au passant la farine et le vin,
Et sa force d'un jour multipliera la vôtre !
Vous deviendrez plus riche et meilleur l'un par l'autre
Si vous mêlez votre âme au pain que vous offrez ! »

Il leva vers le ciel ses deux bras déchirés.

— « Pitié, sainte douceur d'aimer celui qui souffre,
Divine fleur de l'âme éclose au bord du gouffre
Où râlent les vaincus de la vie, ô pitié,
Communion de l'être avec l'être, amitié
Qui vous fait ressembler à Dieu tant elle est vaste,
Calme fraternité qui, dans l'heure néfaste,
Rapproches des souffrants les heureux d'alentour,
Profusion du cœur élargi par l'amour,
Auguste volonté de comprendre sans blâme,
O pitié, quand tu prends la moitié de notre âme,
La moitié qui nous reste est plus grande que nous ! »

Les apôtres étaient tombés sur les genoux,
Et les pieds du Sauveur saignaient toujours des roses.

Il dit : — « Allez au monde et répétez ces choses.
Que la terre s'embaume aux fleurs du Golgotha ! »

Ensuite, auréolé de lumière, il monta ;
Et, comme il s'enlevait en leur montrant les routes,
Ses paumes qui saignaient firent, de quatre gouttes,
Le signe de la croix sur les quatre chemins.

Et l'on voyait le ciel par les trous de ses mains.

MADELEINE

Nue, accroupie au coin de sa grotte, elle veille,
Blême au milieu de l'ombre humide : dans sa main
La sainte aux doigts noueux contemple un crâne humain
Et médite, attendant le jour d'être pareille.

Ses cheveux pendent, gris et secs ; sa face vieille
Se ride ; sur sa peau couleur de parchemin
Les pleurs d'un demi-siècle ont creusé leur chemin,
Et le bruit de la mort bourdonne en son oreille.

Mais au désastre lent de son corps dévasté
Survivent, comme des témoins de sa beauté,
Ses yeux purs où sourit la jeunesse éternelle ;

Et le peuple se presse au dehors, curieux,
Pour voir luire, au fond des ténèbres, la prunelle
Des yeux où le Sauveur a reposé ses yeux.

L'APOTRE EN MARCHE

L'homme au manteau brun s'en va dans la neige,
Brun dans la blancheur des gouffres alpins,
Et les flocons blancs qui tombent des pins
Saupoudrent sa cape de beige.

Seul et tout petit, comme un point vivant
Suspendu dans les blancheurs de l'espace,
Là-bas, puis là-bas, il chemine, il passe,
Il tourne, emmené par le vent.

Il s'en vient de Rome et va vers la Gaule,
Dans les pays longs qu'il ne connaît point,
La gourde au côté, le bâton au poing
Et la besace sur l'épaule.

Il suit les torrents, longe les forêts,
Descend les coteaux, passe les rivières ;
Ses pieds courageux saignent sur les pierres
Et s'embourbent dans les marais ;

Mais il va quand même et poursuit sa route,
Sans peur ni fatigue et droit devant lui,
Pour être demain plus loin qu'aujourd'hui
Et trouver quelqu'un qui l'écoute.

Pour rencontrer ceux qui ne savent pas
Et qui vont mourir avant le baptême,
Pour leur dire à temps que Jésus les aime,
Il se hâte et marche à grands pas.

Ses yeux de prophète où brûlent deux flammes
Scrutent le désert des trois horizons,
Cherchant près d'un bois le toit des maisons
Où vont bientôt fleurir des âmes.

Par delà du gris, par delà du bleu,
C'est encor plus loin, c'est dans l'autre plaine,
Et l'apôtre va, car l'heure et la peine
Sont douces à qui porte un Dieu !

LE CIRQUE

La chrétienne aux grands yeux, en robe de lin blanc,
Traverse avec lenteur le cirque, et s'agenouille,
Les bras en croix. Sur les gradins, le peuple grouille.
Le taureau paraît, souffle, et s'arrête, meuglant.

Il voit la proie, et court : d'un coup de corne au flanc
Il l'enlève. Le lin rougit. Le sol se mouille.
Le fanon du taureau devient couleur de rouille
Et les petits enfants regardent en tremblant.

Raide, immobile, et les jarrets tendus, la bête
Fouette l'air de sa queue et redresse la tête :
La femme pend, pliée en deux, sur le cou noir.

Et la marée humaine, alentour, gronde et houle,
Roulant des fronts, lançant des bras, ivre de voir
Saigner l'être qui pense autrement que la foule.

LA CHARITÉ

Quand saint Martin eut coupé son manteau
Et quand le pauvre en eut pris la moitié,
Le pauvre saint, de par toute sa peau,
Avait si froid que c'en était pitié.

Satan criait : — « Je veux, coûte que coûte,
Que saint Martin regrette sa sottise ! »
Le saint chantait et poursuivait sa route,
Tant que le diable envoya de la bise.

Soufflant, sifflant, le vent le déchirait
Des yeux au ventre et du col aux talons,
Mais saint Martin n'avait pas de regret,
Tant que Satan lui jeta des grêlons.

Ils tombaient durs et drus à n'y pas croire ;
Le saint disait : — « Il grêle sur ma tête. »
Mais de sa cape il n'avait plus mémoire,
Tant que Satan fit neiger la tempête.

— « Je veux qu'il pense à son manteau perdu! »
Satan fit tant de neige et de brouillard
Qu'enfin le saint se disait : — « J'aurais dû
Donner ma cape entière au bon vieillard. »

Les oiseaux morts de froid gelaient sur place.
— « Je veux qu'il tombe et que son cheval crève,
Et saint Martin dormira sur la glace! »
Le saint tomba, dormit et fit un rêve :

L'enfant Jésus, au milieu des élus,
S'enveloppait, avec un air vainqueur,
Du pan de drap que le saint n'avait plus,
Et saint Martin eut chaud dans tout son cœur.

LES FAUNES

Seul, les deux bras croisés, la coule sur la tête,
Et sans rien voir autour de lui, l'anachorète,
Priant, priant, au nom du Père, au nom du Fils,
Cheminait dans l'aurore à travers l'oasis,
Et la nature était à peine réveillée.
Près de la source, un bruit trembla sous la feuillée,
Timide et lent, un bruit presque silencieux,
Et le saint homme, ayant regardé, vit des yeux.

Ici, là, dans l'épais fourré des feuilles vertes,
Des yeux, comme des fleurs sinistrement ouvertes,
Brillaient, et tous ces yeux semblaient autant d'effrois.
Le moine fit sur eux le signe de la croix,
Et des cris de douleur jaillirent sous les branches ;
Il aperçut des bras levés, des seins, des hanches,
Puis, des cornes, des pieds fourchus ; il entendit
Des fuites qui cassaient les roseaux, et se dit :
— « L'Esprit Malin m'avait encor tendu ce piège,
Mais ta vertu, Seigneur Jésus-Christ, me protège. »
Et derechef il fit le signe de la croix.

— « Pourquoi nous torturer ainsi, moine aux yeux froids
Laisse-nous vivre, ô mort qui méprises la vie !
Si ton vieux cœur s'est exilé de toute envie,
S'il t'est bon d'ignorer les bonheurs d'ici-bas,
Pourquoi nous les prends-tu, puisque tu n'en veux pas ? »

Un vieux faune sortit de l'ombre ; par derrière,
Des enfants chèvre-pieds, les pouces en prière,
Suivaient et trébuchaient, baissant leurs fronts peureux
Où les cornes naissaient à peine, et derrière eux,
Groupant les tout petits de leurs mains maternelles,
Les Faunesses, avec l'été dans leurs prunelles,
Dans leurs cheveux, et les Nymphes au torse blanc,
L'une derrière l'autre, arrivaient en tremblant,
S'agenouillaient en cercle et tendaient leurs offrandes
De pampres violets et de fleurs en guirlandes.

Le moine s'étonnait de les voir à genoux.
— « Homme du Christ, ne te détourne pas de nous !
Ne nous fais plus de mal ! Sois clément pour les Faunes ! »
Ils disaient. Le regard doré de leurs yeux jaunes
Montait plaintivement vers l'ascète inquiet.
— « Nous avons cru que ton Sauveur nous oubliait,
Et que l'on pourrait vivre en se faisant docile ;
Vois ! Nous avons quitté la Grèce et la Sicile,
Et la douce Italie où Virgile a chanté ;
Pour laisser à ton Dieu les pays de beauté,
Nous fuyons par delà les colonnes d'Hercule !
Mais la Croix nous poursuit partout ; Maïa recule.

Laisse-nous vivre au moins dans les jardins d'Isis,
Ascète, et par pitié souviens-toi que jadis
Nous peuplions les bois d'Hésiode et d'Horace!
Depuis plusieurs milliers de printemps, notre race
N'avait que du bonheur à donner au passant ;
Nous savions apaiser les cœurs en les berçant ;
Pan riait ; nous étions les gardiens du mystère ;
La grande poésie auguste de la terre
Chantait en nous, avec les sources et les nids ;
Ceux qui venaient vers nous s'en allaient rajeunis
Et nos voix guérissaient à force d'être saines... »
Mais le moine en fureur cria : — « Démons obscènes,
Vous n'êtes que la voix immonde du péché!

— « Jadis pourtant, tu nous célébrais, ô Psyché!
Nul Créateur n'avait maudit la créature ;
Aucun prêtre n'osait blasphémer la Nature,
Et tout ce qui naissait des dieux était divin ;
Zeus nous versait l'azur, son fils versait le vin,
Cypris donnait la joie et la vie était bonne!
Mais est venu le Rédempteur qui nous pardonne :
Toute ivresse est maudite et l'amour est proscrit!
— « Taisez-vous! La Matière est conquise à l'Esprit!
— « Hélas, ô dieux! Ceci vaudra-t-il mieux pour l'homme?
— « Ne juge pas ton Dieu! Vice, songe à Sodome!
Rends la terre à son maître! Abdique, et disparais!
— « Adieu, les bois! Adieu, les paisibles forêts!
Ruisseaux jolis, buissons fleuris, heur de la vie,
Adieu, terre de Pan que l'éther déifie!

Bienfaisante beauté des choses, nous partons...
En souvenir du sol, ramassez des bâtons,
Enfants : que la patrie aide à qui s'expatrie !
Allons mourir !... »

Courbés vers la mousse fleurie,
Ils en baisent l'odeur et s'en vont en pleurant,
Faunes, Nymphes, le plus petit près du plus grand...
L'homme regarde au loin s'en aller leurs dos tristes :
Ils s'éloignent, cueillant et couchant dans les cistes
Des brins d'herbe et des fleurs sauvages, avec soin.
Le moine les entend crier, toujours plus loin :
— « Allons mourir ! Jésus a proscrit la Nature ! »
Loin, longtemps, il contemple au loin la horde impure,
Vision qui s'efface en un bruit qui se perd...

Les Faunes douloureux courent sur le désert.

LES HORDES

C'est la Gaule en feu, toute la Gaule !
Or, bleu, rouge et blanc,
L'étendard de feu se déploie en sifflant ;
Arc au poing et carquois à l'épaule,
Hache sur le flanc,
Des bouquets de crânes sur la jambe,
Les cavaliers nus sont passés !
La Gaule flambe !
— Les morts comblent les fossés.

Les Alains, les Quades, les Vandales,
Les Huns et les Goths
T'ont dépecé, coq, de la crête aux ergots !
On dirait qu'on a semé les dalles
De coquelicots !
Les enfants sont de la boucherie,
Et les vierges sont du fumier.
La Gaule crie :
— Heureux qui meurt le premier !

Les cités volent en étincelles;
Les durs cavaliers
Découpent les cœurs au plat des boucliers ;
Ils les font macérer sous leurs selles,
Et dans les celliers,
Quand le vin des Gaulois est trop pâle,
On le rougit avec leur sang !
La Gaule râle !
— Le César reste impuissant.

Rien n'est plus, du peuple et des armées,
Rien que des lambeaux
Noirs et déchirés par le fer des sabots ;
Le ciel morne est gonflé de fumées,
Strié de corbeaux.
Mais le vent du désastre remporte
Aëtius comme Attila...
La Gaule est morte !
— Qu'est-ce qui va naître là ?

LA STATUE

En ce temps-là, Jésus descendit aux Enfers,
Et comme il remontait vers le jour, à travers
La sourde profondeur des ombres souterraines,
Il vit, dans le mystère où fermentent les graines,
S'abritant du soleil et de l'homme, un objet
Livide, et que la nuit sépulcrale rongeait,
Emprisonné parmi les racines d'un arbre.

Or, cette chose était une femme de marbre,
Nue, étoilant ses doigts sur son buste penché,
Si noble que sa chair écartait le péché,
Et qui faisait prier à force d'être belle.

Lorsque le Rédempteur se trouva devant elle,
La femme se dressa toute grande, et parla,
Lente, triste, et tandis qu'elle parlait, voilà
Que ses membres rompus tombaient dans les ténèbres ;
Mais toujours, du monceau de ces blancheurs funèbres,
L'inexorable voix du marbre s'exhalait :

— « Dieu des bourreaux, pasteur de la nuit et du laid,
Roi des jours sans beauté chez les peuples sans gloire,
Prince des temps qui n'ont ni rêve ni mémoire
Et qui, sans avenir, massacrent le passé,
Qui brisent en un soir tout ce qu'avaient dressé,
En vingt siècles, l'effort de l'homme et son génie,
O Christ, regarde-moi, qui fus ta sœur bénie,
Et vois ce que tes fils ont fait de ma splendeur !

« Je suis Vénus. Ma grâce était une candeur ;
Le marbre de mes flancs restait chaste et sans blâme ;
Un homme l'avait fait du meilleur de son âme,
Homme-dieu, comme un Christ, apôtre de sa foi,
Et c'est de l'Idéal qu'il façonnait en moi !
J'étais fleur : j'honorais la lumière sacrée ;
J'apportais, au pays terrestre, l'Empyrée,
Et l'on concevait Dieu rien qu'en me regardant !
Car le sublime, ô Christ, n'est jamais impudent ;
Jamais le beau, qui porte un sacre, n'est coupable !
L'Art est divin. La forme est du Verbe palpable,
Et la Beauté du corps est sœur de la Vertu !

« Jésus ! Mon marbre pur, tes gens l'ont abattu.
Ils m'ont jeté la fange et la pierre des routes ;
Mes nymphes aux bras fins sont en poussière, toutes,
Et ce meurtre du rythme, on l'a commis pour toi !
Dieu de bonté dont l'homme a fait un dieu d'effroi,
Dieu qui voulais fonder et pour lequel on brise,
Prends garde à toi ! Ceux-là qui ne m'ont pas comprise,

Rêveur, ne rêve pas qu'ils te comprendront mieux !
Tu parles à leurs cœurs ; je parlais à leurs yeux ;
Ta parole et mon corps sont trop fiers pour ces hommes :
Ils abhorrent en nous l'Idéal que nous sommes,
Et ceux qui m'ont détruite, ô Christ, t'aboliront ! »

Elle dit, et Jésus pensif baissait le front.

LA BARQUE

Il pousse vers la mer sa barque de granit.

— « O saint apôtre, es-tu las de ce monde,
Ou bien ne sais-tu pas encor
Comme l'onde d'Armor
Est profonde? »

Il se tourne, et sans leur répondre il les bénit.

— « La mer immense est rude à qui l'approche !
Saint apôtre, ô pieux martyr,
Les flots vont t'engloutir
Sous ta roche ! »

La barque entre dans l'onde en creusant des remous.

— « Attends la fin de la lune prochaine
Et nos haches te creuseront
Une nef dans le tronc
D'un vieux chêne ! »

Il descend dans la barque et se met à genoux.

— « Dis-nous ton nom, toi qui meurs par ta faute,
Pour qu'on te dresse après ta mort
Une croix sur le bord
De la côte ! »

Quand l'apôtre a fini sa prière, il répond :

— « L'esprit est fort plus que la mer n'est forte,
Ceux qu'il conduit n'ont point d'effroi :
Je m'appelle la Foi.
Dieu me porte ! »

La barque de granit et l'apôtre s'en vont.

LA CLÉMENCE

Quand les conspirateurs parurent devant lui,
Charlemagne, très doux, très calme, et plein d'ennui,
Leur parla lentement avec des mots très graves :

— « Voilà que votre ami vous a chargés d'entraves.
Et son cœur en est triste autant que votre cœur.
Pensez-vous que ce soit grand'liesse au vainqueur,
Le jour où la victoire est faite avec la perte
D'un frère ? Vous rendez ma vieillesse déserte,
Et je pleure sur moi, car je vous aime encor... »

Il essuya ses yeux de son doigt cerclé d'or.
« Vous avais-je lésés sans le savoir ?... Peut-être.
Pourquoi n'êtes-vous pas venus vers votre maître,
En disant : « L'empereur nous fait tort, et voici. »
C'était bien. Vous m'auriez épargné le souci
De douter quand on m'aime, et punir lorsque j'aime ! »

Il se tut et reprit :
— « Par ruse et stratagème

Vous prenez ce que j'eusse accordé par plaisir.
Recevoir vous paraît moins noble que saisir,
Et mensonge vous est meilleur que confiance.
Ah! vous ne savez rien, car l'unique science
Est de savoir garder un ami, quand on l'a.. »

Ratbert, qu'on surnommait le Sanglier, hurla :
— « Tu mens, et tu nous hais!

— « Qu'en sais-tu, toi qui parles?

— « Tu n'as jamais aimé personne, empereur Charles!
C'est longtemps te gausser de nous. J'attends la mort.

— « Tu voudras donc toujours et quand même avoir tort?
Otez leurs chaînes. Ils sont libres... Pauvres âmes,
Je vous plains trop pour vous écraser sous mes blâmes.
L'Empereur ne peut plus vous connaître. Partez.
Pour balancer le poids de vos iniquités.
Vous prendrez le bourdon, la coquille et la corde.
Allez. Que Dieu vous pèse en sa miséricorde! »

Pensif, il regarda sortir les pèlerins,
Qui s'en allaient, la gaule au poing, la corde aux reins,
Deux par deux, le front bas, bruns dans l'ombre des voûtes...

Et, le soir, il les fit poignarder sur les routes.

VENDREDI

Le vendredi, la Vierge Marie
S'en va par les chemins,
Toute seule et bien marrie,
Avec des lys noirs dans les mains.

Elle s'en va d'étoile en étoile,
Car tous les vendredis
Elle pleure sous son voile
Et ne veut plus du paradis.

Elle s'en va de val en vallée,
Et de côte en coteau,
De plus en plus désolée,
Et sanglote dans son manteau.

Elle s'en va de prés en pâtures,
Regardant par-dessus
Les murs bas et les clôtures,
Pour chercher son enfant Jésus.

De crèche en grange, et de rue en route,
Et de porte en portail,
Elle va, s'arrête, écoute,
Et guette à travers le vitrail.

Ne chantez pas, et faites se taire
Les enfants au berceau ;
Ne laissez traîner à terre
Ni l'épine ni le roseau.

Ne riez pas, de peur qu'elle entende ;
Ne plantez pas des clous ;
Car sa peine est vraiment grande,
Et sa peine lui vient de vous...

LE COQ

Casqué de coquelicots,
Le coq roux à crête rouge
Caracole à coup d'ergots,
Bouge et chante, chante et bouge,
Sur les murs et les fagots;
Il court, gratte, crie aux poules
Qui s'assoupissent en boules,
Et dispersant son butin
De tendresses polygames,
Chante gai, chante matin!
— Quand le coq chante au matin,
C'est pour réveiller les femmes!

Il tend le cou pour hucher
Plus fort que l'oie et que l'homme,
Et s'il va sur le clocher
C'est pour qu'on l'entende à Rome;

Chantant au lieu de prêcher,
Il rappelle au Saint Pontife
Qu'un coq chantait chez Caïphe ;
Et, de haut, le coq hardi
Lance au loin sa clameur fière,
Chante clair, chante midi !
— Quand le coq chante à midi,
C'est pour avertir saint Pierre !

Il est brave, il aime à voir
Le sang vif et les entailles ;
La ferme, c'est son manoir,
Et toujours prêt aux batailles,
Il niche au bout du perchoir,
Guette, dort peu, se réveille,
Ouvre l'œil, ouvre l'oreille,
Attentif au moindre bruit
Qui traverse les silences,
Chante aigu, chante minuit !
— Quand le coq chante à minuit,
C'est pour assembler les lances !

LE ROI ROBERT

Le roi Robert rentrait à son château d'Étampes,
Dont les vitraux, dorés par la lueur des lampes,
S'encadraient dans la nuit des murs vastes et bleus ;
Autour de lui, hérauts, barons teneurs d'alleus,
Varlets menant les chiens en laisse, clercs et prêtres,
Silencieux, allaient à pas lents sous les hêtres.
Le bon seigneur rimait les vers de quelque chant,
Levait la tête, et, doux, regardait en marchant
Les feuillages verdir au passage des torches.

Mais voilà qu'en avant du pont double et des porches
Les gardes du palais, debout, la pique au point,
Apparurent. Le Roi, distrait, ne les vit point :
Il vit les mendiants qui grouillaient en arrière,
Blêmes, avec des yeux et des mains de prière,
Un tas d'ombre vivante à l'écart des vivants ;
On eût dit des haillons secoués par des vents,
Une chose spectrale, indécise, flottante,
Formes sans corps, de l'air misérable, une attente...

Et comme ils s'inclinaient sous le regard du Roi.
Leur Roi leur dit : — « Venez et soupez avec moi. »

Or la Reine aux yeux durs l'attendait dans la salle,
Et cria : — « C'est pitié de voir ce peuple sale
Promener sa laideur sur les marbres d'ici !
Roi de France, est-ce là le comice choisi ?
Est-ce pour tels que j'ai bâti cette demeure,
Ordonné les moissons, surveillé la bapteure,
Trié les bœufs et la farine de blé fin?
— « Oui, certes, dit Robert, c'est pour eux, s'ils ont faim. »

Mais l'altière Constance avait l'âme outragée ;
Elle s'assit au bout de la table chargée,
Muette, et remuant des mots dans son esprit.

Robert lui vint offrir une coupe, et sourit :
— « Ma Dame, montre-leur un visage de joie.
Ils sont les bienvenus puisque Dieu les envoie ;
Mets ton plaisir à les gentement aumôner...
Ma Dame, la richesse est le droit de donner
Et celui qui peut trop n'est qu'un dépositaire.
Dieu nous a dit : « Soyez convives sur la terre,
« Et que chacun de vous ait sa part de mon bien ;
« Rien n'est à l'un plutôt qu'à l'autre, et qui n'a rien
« Possède tout autant que celui qui possède ;
« Quand l'un de vous a trop de mon pain, qu'il en cède,
« Car c'est mon pain ; quand l'un de vous en a trop peu,
« Qu'il en prenne, car c'est mon pain, le pain de Dieu... »

— « De par moi, tout voleur n'a de droit qu'à la corde !

— « De par Dieu, tous ont droit à la miséricorde.
Aidons-nous : ce n'est pas un crime de manger,
Et s'il manque une pomme à l'arbre du verger,
Ne dis pas qu'un méchant te l'a prise ; au contraire,
Dis que notre Sauveur l'a donnée à ton frère,
Sois contente et rends grâce.

— « A tout voleur, la hart !

— « Le voleur est celui qui prend plus que sa part,
Rustre ou baron, soldat ou chef, que sa part d'homme !

— « Non ! Le fruit de l'épargne est au maître économe !

— « Je suis dans la maison de Dieu ; j'y mange et bois.
Mais je serais semblable à tout larron des bois,
Si je gardais, ayant mon lot, celui des autres.
Les chers trésors que vous jugez être les vôtres,
Le maître universel ne les a mis chez vous
Que pour avoir un serf qui les transmette à tous,
Et je n'ai rien, sinon la garde de mon âme ! »

Les comtes écoutaient avec un air de blâme,
Et les pauvres riaient sous la table du roi.

Tour à tour, le tirant par sa chape d'orfroi,
Ils l'appelaient pour lui demander leur provende ;

Le roi tendait le pain, le sel et la viande
A tous, et souriait de leurs efforts gloutons...

Mais voilà qu'un des gueux osa prendre à tâtons,
Dans l'ombre, les pans lourds de la robe fleurie;
Il taillaidait, de son couteau, la broderie,
Coupait les fils d'argent, arrachait les glands d'or,
L'un après l'autre, et l'autre ensuite, et l'autre encor,
Et les fourrait, d'un poing hâtif, dans sa besace.
Soudain, il vit les yeux du Roi devant sa face
Et prit peur. Il tremblait. Mais le bon roi Robert
Lui retira des mains sa chape en velours vert,
Et doucement, lui dit en l'écartant du geste :

— « Assez, assez... Un autre aura besoin du reste... »

L'AUMONE

Pierre et Jésus, la gaule en main,
Ont cheminé le grand chemin,
Et las, ils frappent à la porte ;
Ils entrent chez un paysan,
Mais on leur crie : — « Allez-vous-en,
Et que le Diable vous emporte !

— « On voudrait un bout de pain bis,
Du feu pour sécher nos habits,
Un coin pour dormir dans la crèche...
— « Gagnez du pain s'il vous en faut,
Et sortez-moi d'ici bientôt,
Vous dormirez mieux à la fraîche ! »

Alors un voleur apparaît,
Qui vient tout droit de la forêt,
L'œil mauvais et la barbe dure ;
Il a le sabre et le manteau,
Le grand chapeau, le grand couteau,
Et trois couteaux à sa ceinture.

— « Oui, monsieur le voleur, entrez,
Prenez tout ce que vous voudrez,
Voici du bon lard à la poutre,
Du pain, du beurre et des œufs frais,
Et du lait dans le pot en grès,
Et voici du vin vieux dans l'outre...

— « Je veux voir tes écus, butor !
— « Vous en aurez d'argent et d'or,
Et mon lit pour y faire un somme...
— « Ah ! dit Pierre, je suis bien vieux,
Et j'apprends bien tard qu'il vaut mieux
Être un voleur qu'un honnête homme ! »

L'ALOUETTE

Envole-toi, l'Alouette !
Guetteuse du matin, fleur vivante du sol
Où tu sautillais rapide et fluette,
Prends ton vol !

Elle monte, et chante, et monte,
Comme un élan d'amour qui s'enlève en priant,
Et du haut de l'aube elle nous raconte
L'Orient.

L'alouette a deux patries :
Le sol natal où sont endormis nos aïeux,
Le sol parfumé de choses fleuries
Et les cieux.

C'est l'hôtesse du mystère
Qui palpite dans les rayons couleur de miel
Et qui va porter l'odeur de la terre
Près du ciel !

C'est la terre qui s'élève,
C'est l'âme des sillons qui s'exalte vers Dieu,
Gravissant l'aurore et baignant son rêve
Dans du bleu !

Plus haut pour mieux vivre !
Plus loin des prés, des champs, des hameaux et des bois,
C'est l'âme qui monte et qui se délivre
De son poids !

Ivre de lumière et folle
De crier dans l'espace idéalement pur,
Prière qui plane et foi qui s'envole
Dans l'azur,

C'est l'âme en fureur de croire,
Et l'homme agenouillé dans les plis du labour
Regarde vibrer cette étoile noire
Du plein jour.

TERRE SAINTE

Le Chevalier, venu si loin de la patrie,
Aperçoit tout à coup, dans un désert de feu,
La Ville où les païens ont crucifié Dieu,
Et tombant à genoux dans la poussière, il prie.

Puis il rêve de France, où l'herbe est tant fleurie :
Il revoit son manoir, sa cour et son alleu,
Les bois frais, les clochers qui chantent dans l'air bleu,
L'eau claire, et les troupeaux couchés dans la prairie.

C'est loin ! Autour de lui, les coteaux ravagés
Crépitent ; l'horizon n'a ni bois ni vergers ;
On dirait le jardin de l'Enfer qui flamboie !

Et sous l'énorme azur du ciel qui te brûla,
O Jésus, le pieux Chevalier s'apitoie,
Émerveillé que Dieu soit venu naître là.

LE RETOUR

Le Croisé qui revient avec la barbe grise
Aperçoit le manoir lointain,
Et reconnaît aux parfums du matin
Cette terre désapprise.

Un rayon de soleil gît sur l'herbe du bois
Toute verte et toute mouillée ;
Les gouttes d'eau jasent dans la feuillée
Avec de petites voix.

Les muguets souriants ont relevé leurs têtes,
Et les fougères font du bruit;
Le doux soleil va chercher dans leur nuit
Les imperceptibles bêtes.

Il glisse, il saute, il fait un rond, il fait un bond,
S'ouvre des fenêtres, des portes,
Et se parfume avec les feuilles mortes,
Car la mort des bois sent bon.

Il chatouille la mousse, égratigne les branches,
Se griffe aux ronces en rampant,
Et dans l'air frais qu'il traverse, il répand
Une odeur de fraises blanches.

Puis il se vautre et sent la cave à s'y griser,
Trébuche aux fossés et se plaque,
En se mirant au miroir d'une flaque
Qu'il fait rire d'un baiser.

Il gravit le talus, trotte, et sent l'aveline ;
Il court la route et sent le miel ;
Il sent la vie, et d'un pas d'arc-en-ciel
Il enjambe la colline.

Pour remonter au ciel, il s'ouvre un chemin bleu
Fait de voûtes et d'avenues :
Et le baron croit voir entre les nues
La prunelle du Bon Dieu.

LE LOUP

Seigneur, les loups sont-ils les frères de mes frères ?
Seigneur, dans le combat des appétits contraires,
Est-ce que la bonté peut engendrer la paix ?

Le bois était féroce et morne : un mur épais
De ronces et d'ajoncs le hérissait d'épines,
Et dans l'escarpement des fissures alpines
Tant de siècles avaient nourri les troncs massifs
Des chênes drus, des pins bruissants et des ifs,
Que nul, dans le pays, ne savait plus leur âge.
Il était encombré de ténèbres. L'orage
Torturait ses cheveux sans pénétrer en lui ;
L'air y stagnait, et comme un immense ressui
Sa profondeur était opaque de mystère ;
La neige, en aucun temps, ne tombait jusqu'à terre :
Les rayons du soleil s'écorchaient dans ses bras,
Et mouraient ; son humus était tranquille et gras,
Et ses branches restaient sans oiseaux, et ses tiges
Sans fleurs, et ses tapis de mousse sans vestiges,
Sinon d'un loup qui vivait là depuis cent ans.

Le soir, il sortait, maigre et les yeux crépitants,
Les poils aigus, la langue au coin droit de la gueule,
S'arrêtait, et, flairant si la lune était seule,
Guettant, quêtant, cherchant sa proie et la mâchant
Par avance, il glissait dans l'ombre au long d'un champ,
Puis bondissait, happait l'agneau, l'enfant, la poule,
Le chien, l'homme, arrachait son cadavre à la goule,
Et l'emportait au grand galop vers la forêt.

Il mangeait tout. Les morts aimés qu'on enterrait,
C'était pour lui : leur tombe était sa boucherie ;
Il mordait à pleins crocs dans la face chérie
Des amantes et des fiancés trépassés,
Et les mères en deuil trouvaient des os cassés
A la place où l'enfant avait son lit de roses.

— « Sus au loup ! Nous voulons mettre un terme à ces choses !
Tuons la bête ! »

Alors, le pays tout entier
Se leva ; chacun prit l'arme de son métier,
Fourche ou fléau, maillet, hache ou soc de charrue,
Faux ou serpe, et s'étant attroupés dans la rue
Les hommes qui hurlaient montèrent vers le bois.

— « Où courez-vous avec ces armes et ces voix ?

— « Sus au loup, bon ermite, on va tuer la bête ! »

Mais, les interrompant du doigt, l'anachorète
Se mit seul en travers de la route, et parla :
— « Êtes-vous sûrs que Dieu vous donne ce droit-là ?
Tuer ce qu'il fait vivre, abolir ce qu'il crée !
Ne savez-vous donc plus que la vie est sacrée,
Qu'elle est sainte, qu'elle est le chef-d'œuvre absolu,
Que tout être qui la possède est un élu,
Et que celui-là seul peut l'ôter qui la donne ?
Ne savez-vous donc plus que toute chose est bonne,
Puisque Dieu l'a conçue et faite comme elle est ?
De quel droit brisez-vous l'œuvre où Dieu se complaît,
Et depuis quand le fils est-il juge du père ?
Hommes qui condamnez le loup et la vipère,
Êtes-vous sûrs de mieux valoir, vous qui jugez ?
Vous qui tuez les loups par amour des bergers,
Qui devenez bourreaux pour venger la victime,
Juges qui réfutez le crime par le crime,
Gens de paix, qui gagnez la paix au prix du sang,
Pensez-vous qu'on devienne auguste en punissant,
Et que d'assassiner autrui l'œuvre soit haute?

— « Le loup nous a fait mal ; s'il meurt, c'est par sa faute !
— « Je vous dis que Dieu seul a le droit de punir.
— « Nous ne punissons pas ; nous sauvons l'avenir !
— « Croyez-vous que la mort soit le remède unique ? »

Le saint homme assembla les pans de sa tunique.

— « La faim n'est pas un vice : ayez pitié des loups. »

Il dit, et lentement, sous l'œil des chiens jaloux,
La robe large ouverte et tendue à l'offrande,
Alla de seuil en seuil, priant : « Dieu vous le rende, »
Lorsqu'on donnait des os ou des chairs, et partit.

On le vit qui montait vers le bois, tout petit,
Tout seul, se profilant en brun sur l'ombre rousse...

Le soir tombait. Le loup, échevelé de mousse,
Parut, fit quatre pas, la tête de travers,
L'oreille rebroussée et les crocs découverts,
Souffla vers l'homme, et tout son corps tremblait de joie.
Il bavait. Mais au lieu de sauter sur sa proie,
Il rampa, louche, et comme inquiet d'un danger.
Le saint vida sa robe et dit : — « Loup, viens manger. »

La lune fleurissait à la pointe des branches ;
L'ermite était debout, vêtu de lueurs blanches,
Et le fauve, tapi dans l'ombre d'un rocher,
Flairait l'homme et les chairs mortes, sans y toucher.
— « Loup, mon frère le loup, ce n'est pas une aumône ;
Le Père qui nous aime est penché sur son trône
Pour voir si tous ses fils ont reçu leur repas ;
Je t'apporte ta part et tu ne la prends pas.
Mange. »

Le loup broyait déjà les os sonores.

— « O solitaire, ô triste affamé qui dévores,
Demain et chaque jour, à cette heure, en ce lieu,
Je viendrai te nourrir de la part du bon Dieu. »

Et tous les jours, le saint retournait vers la bête.

Un soir, il lui posa sa droite sur la tête :
— « Je suis las ; tu viendras au village demain. »

Le loup vint chez les gens et mangea dans leur main,
Et les petits enfants caressaient son poil raide.

— « Dieu prend plaisir à voir qu'on s'aime et qu'on s'entr'aide ;
Loup, tes frères les chiens ont besoin de repos ;
C'est toi qui cette nuit garderas les troupeaux. »

Le loup les assembla, puis monta sur la dune,
Et, le museau levé, s'assit au clair de lune.

LE DRAPIER

Abrité derrière son ventre,
Chaque jour comme l'autre jour,
Le bon drapier qui sort, qui rentre,
Fait les vingt pas qui font un tour.

A tout petit pas, il digère
Avec son aune sous son bras :
Sa graisse lui semble légère,
Car il a bien vendu ses draps

Le nez large et la face rose,
Il souffle et sourit en avant,
Fait une pause, prend sa pose,
Et regarde d'où vient le vent.

Madame, il a bonnet de laine,
Et surcot, et manteau fourré,
Et souliers à demi-poulaine,
Car il est bourgeois et juré.

Il a bon renom, bonne cave,
Bon gîte, rit à tout venant,
Et tousse, puisqu'un homme grave
Doit tousser en se promenant.

Il s'inquiète des corneilles
Qui passent, et s'enfonce un doigt
Dans le nez ou dans les oreilles,
Quand il s'arrête comme il doit.

Puis, pour attendre la pratique,
Rengorgé, replet et propret,
Il rentre heureux dans sa boutique,
Comme son aïeul y rentrait.

LE SONNEUR

Il sonne la cloche sonore,
Ding, dong, ding, dans les frais matins :
Annonciateur de l'aurore,
Il lance des vœux argentins
Dans l'or clair du ciel qui se dore.

Ding, dong, ding ! La nuit s'évapore,
L'aube disperse les lutins ;
Les toits d'ardoise ont l'air d'éclore ;
Et, réveillant les bourgs lointains,
Il sonne !

Lors, la fille aux roses tétins,
Dans la chambre qui se colore,
Ouvre un petit ses yeux éteints ;
Vers quelque chose qu'elle implore
Elle agite ses doigts mutins :
Elle a rêvé ce qu'elle ignore,
Mais son cœur s'en souvient encore,
Il sonne ! ...

LE MOINEAU

Moineau franc, moinillon roux,
Tu caches dans ta capuce
Tant de malice et d'astuce
Que l'on t'appelle chez nous
      Moineau, petit moine !
Petit moine de buisson,
Tu lèves gaîment la dîme,
Joyeux de voir ta victime
Qui tant peine, sue et trime
      Pour te nourrir de son
            Patrimoine !

Petit oiseau du bon Dieu,
C'est le diable qui t'envoie !
Jacques Bonhomme est ta proie :
Il te craint comme le feu,
      Moineau, petit moine !
Piailleur, paillard, pillard,
Des granges aux écuries,

Tu forniques, voles, cries,
Et nos poules sont maigries
Quand tu te fais un lard
De chanoine !

Toujours prêt et jamais las,
Bec au vent et queue alerte,
Tu vas à la découverte
Et tout est bon, n'est-ce pas,
Moineau, petit moine ?
Car tu n'es pas que voleur,
Et si fier que tu te tiennes
Pour nous chanter tes antiennes,
La fille en conte des tiennes
Qui la rendent couleur
De pivoine.

Pour quêter ton casuel,
C'est en vain que tu t'arranges
D'ailes comme en ont les anges ;
Tu n'es que le rat du ciel,
Moineau, petit moine !
Mais prends garde aux mal contents !
Prends garde que, mal contentes,
Les poules et les servantes
Fassent que tu te repentes
D'avoir mangé longtemps
Leur avoine !

MOLIÈRE

Pauvre maître, une femme a désolé ta vie !
Après les jours sans calme et les soirs sans repos,
Après la foule inepte, après les oripeaux,
Après la fièvre, et l'œuvre âprement poursuivie,

Épuisé par l'effort, harcelé par l'envie,
Tu rêvais de dormir sur un cœur plus dispos :
Mais on te rapportait le baiser des tripots,
Et tu connus les bras dont l'amour se défie.

Tu pleurais. La catin riait à son miroir,
Fière de ta douleur, et joyeuse de voir
Que son œuvre était plus vivante que la tienne !

L'amour et l'art ! Et tu mourus en célébrant,
Martyr, tes deux bourreaux, ta chimère et ta chienne,
L'amour qui t'a fait triste et l'art qui t'a fait grand !

LE PAGE CHANTE

Lorsque vous m'avez quitté,
Tout mon cœur s'est attristé.

Ma tristesse devint telle
Que tout se détournait d'elle.

J'attristais grands et petits
Au point que tous sont partis.

Et vint l'abandon suprême :
Je m'abandonne moi-même.

DUPLEIX

. . . .

Lorsqu'il eut asservi les forêts et les fleuves,
Dompté les siècles morts, bâti les cités neuves,
Dressé la splendeur des palais,
Vaincu Madras, traîné Bengale sur Golconde,
Entassé les trésors, ouvert l'Inde profonde,
Il dit à la France : « Prends-les ! »

Alors, ce fut un rire énorme dans la foule,
Et, triomphante, au bruit d'un règne qui s'écroule,
La France en belle humeur surchargea trois vaisseaux
Du rire monstrueux des sots.

L'Invincible Armada de l'ineptie humaine
S'en alla dans le vent des rires, emportant
Sa cargaison d'injure à pavillon de haine,
Et la flotte des gueux disparut en chantant !

Elle allait en croisade étrangler une idée,
Tuer l'esprit fécond sur l'œuvre fécondée,
Détruire, et sa gaîté proclamait à grands cris
L'orgueil de n'avoir rien compris.

En guerre sainte, un nain conduisait ces Pygmées !
Sa vanité de pleutre épouvantait les cieux ;
Ayant pour lui la France et sous lui les armées,
Le gnome regarda le géant dans les yeux.

Il contempla la gloire et les travaux d'Hercule ;
Puis il prit tout cela dans sa main minuscule,
Et broya lentement, avec un air distrait,
L'œuvre du Titan qui pleurait...

Un traître ? Ce nain-là n'était pas même un traître !
Il a vaincu. Les nains sont toujours les vainqueurs !
Ils ont la voix du nombre et le geste du maître,
Et leur petite main sait briser les grands cœurs !

Ils sont la force auguste, unique, ce qu'on nomme
La vérité, la loi, la justice, ils sont l'Homme !
Ils sont l'horreur du Grand et le dégoût du Beau !
Leur gratitude est un tombeau !

Il faut mourir d'avoir escaladé les faîtes,
Grandi les horizons ou rompu les barreaux !
Nous avons nos gibets dressés pour nos prophètes,
Et l'abattoir du monde est peuplé de héros !

DESCENTE DE CROIX

Nous le rêvons, les pieds reposés sur l'aurore,
Blanc de gloire, étoilé de tendresse, au milieu
Des chants, des luths, des lys. C'est faux. Il râle encore :
Ayant souffert en homme, il souffre comme un dieu,

Le Calvaire n'était qu'au seuil de la torture,
Et son vrai Golgotha l'attendait dans le ciel.
Il voit, et c'est l'enfer ! La terre était moins dure :
L'amertume de voir fait regretter le fiel !

Qu'est-ce que la détresse au jardin des olives,
L'insulte, les bourreaux qui lacéraient ses flancs,
La croix lourde, et les clous entrant dans les chairs vives ?
La Passion du Christ a duré deux mille ans !

Depuis deux fois mille ans, jour par jour, d'heure en heure,
Crucifié sans fin par son effort perdu,
Il souffre et souffrira, jusqu'à ce qu'il en meure,
Le stérile remords de ne rien avoir pu.

Depuis deux fois mille ans, de journée en journée,
Il regarde sa mort sourdre au fond de nos yeux,
Et sent crouler sur nous sa croix déboulonnée
Qui va nous écraser en retombant des cieux !

— Pauvre dieu chancelant sur tes autels en cendre,
Rédempteur qui parlais des devoirs et des droits,
N'est-ce pas, maintenant qu'on t'en fait redescendre,
Que l'horreur n'était pas de monter sur la croix ?

L'homme ne valait pas ta mort, ô divin Maître !
Sur ton dogme incompris et tes vœux déformés,
Christ, nous t'aurons tué deux fois sans te connaître,
Et c'est le châtiment de nous avoir aimés !

Tu nous as crus trop bons et pareils à toi-même ;
Nous t'en avons puni sans entendre ta voix ;
Ceux que tu veux sauver frappent quand on les aime.
Jésus, il faut mourir pour la seconde fois !

INÉDITS

INÉDITS

ÉPAVES

Épaves que le flot emporte, il est des vies
Que le flot de la vie emporte on ne sait où
Et qui voguent à la dérive, d'un air fou,
Loin des havres connus et des routes suivies.

Loques d'espoirs, lambeaux d'âmes inassouvies,
Vieilles planches portant la blessure d'un clou,
Elles s'en vont couler à pic dans quelque trou
Avec tout ce qui fut leurs vœux ou leurs envies.

On les voit s'agiter au creux des tourbillons,
Puis, douloureusement grotesques, ces haillons
S'enfoncent, et plus rien ne reste à la surface.

Courages morts, projets défunts, rêves déçus,
Tout disparaît : le flot qui passe les efface,
Et le grand flot des jours repasse par-dessus...

ARCHÉOLOGUE

Je suis le jardinier dans les jardins du Temps,
Et je m'en vais, au long des siècles pénitents,
Cueillir les grises fleurs de pierre,
Ces fleurs du vieux pays français, que nos aïeux
Sculptaient et tendaient vers le ciel, bouquet pieux
Aux parfums chargés de prière.

Je suis le jardinier des roses dans l'azur :
Depuis les bas piliers du portail et du mur
Jusqu'à la flèche qui s'enlève,
Je gravis des sentiers d'arceaux ou de tympans,
Et dans l'éclosion des feuillages grimpants
Je regarde monter du rêve.

Du rêve en fleurs ! Un vœu mystique et spacieux,
Un essor vers le bien, un effort vers le mieux,
Et toute l'angoisse ancestrale
Sont là, figés d'extase en leur énormité :
Le Moyen Age, à deux genoux, s'est raconté
Dans les fleurs de sa cathédrale !

Je suis le jardinier des fleurs qui ne sont plus,
Et de vivre parmi les âges révolus
Leur âme a chanté dans la mienne ;
Un murmure est sorti de ce rêve entassé
Et j'ai mis dans mes vers la chanson du passé
Pour que le présent se souvienne.

VERS L'IDÉAL

Une fleur sur la mer ! Fleur du printemps polaire,
Car c'est l'énorme fleur aux pétales d'acier,
La banquise, que l'aube a cueillie au glacier
Et qui descend du nord à travers la nuit claire.

Un ours est là, perdu dans l'espace qu'il flaire :
Blanc sur son îlot blanc, tout seul, le carnassier
Hoche la tête, ainsi qu'un morne balancier,
S'assied, se lève, tourne, et souffle avec colère.

Il trépigne, il écorche et lèche les glaçons,
Tend ses pattes, mord l'air, et vibre de frissons
Comme si le printemps frémissait dans ses moelles.

Fou d'être seul, il grogne à la mer d'alentour,
Et le monstre, les yeux levés vers les étoiles,
Regarde la Grande-Ourse en grommelant d'amour.

SOIR D'AUTOMNE

C'est le soir de l'année : un adieu se lamente ;
L'automne aux cheveux roux descend avec le soir ;
Le coteau se recueille ainsi qu'un reposoir,
Et des feuilles d'or vert flottent sur l'eau dormante.

Le passé meurt ; le vin de l'avenir fermente
Et les grappes d'hier saignent dans le pressoir ;
Les vieux rêves s'en vont de nous ; ils vont s'asseoir
Sous les brumes, au bord du fleuve, et l'ombre augmente.

Des fruits tombent. La terre est grasse. Un loriot
S'endort aux roulements lointains du chariot
Qui rentre vers la ferme où brunissent les meules.

Le pas des souvenirs s'éloigne dans la nuit.
C'est l'automne : un frileux effroi d'hiverner seules
Grelotte longuement dans les âmes, sans bruit...

A CERVANTES

Toi, Cervantes, viens voir ! Je t'évoque et t'adjure :
Hidalgo, lève-toi de la terre où tu dors !
Car voici l'heure où nous crions : « Debout, les morts ! »
A la rescousse ! Au nom des peuples qu'on torture !

Notre France en appelle au Redresseur de torts ;
Don Quichotte est parti pour la grande aventure
D'arracher à l'Enfer l'humanité future
Et d'affronter les droits du faible au droit des forts.

Justicier ! Ton livre a commencé la tâche ;
Donnant l'assaut, depuis trois siècles, sans relâche,
Ton héros est le frère aîné de nos soldats.

Et nous t'aimons d'avoir prêché ta foi d'apôtre,
Ce culte dont on meurt mais qui ne périt pas,
Ce dogme d'équité qui doit vaincre, — le nôtre !

A LA MÉMOIRE DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS MORTS POUR LA PATRIE

En ces jours de la Passion, je vous salue,
Frères, enfants élus d'entre la race élue,
Vous que le sceau d'un peuple avait marqués au front
Et que l'esprit des temps faisait surgir de terre
Pour accomplir demain la tâche héréditaire
De parler à ceux qui naîtront.

Vous étiez les bergers du futur, les rois mages
Qui, chargés du fardeau des divines images,
S'en allaient de l'avant, les yeux levés au ciel.
Autour de vous, la nuit s'emplissait de pensée ;
Ivres d'apercevoir quelque étoile annoncée
Vous marchiez en criant : « Noël ! »

Vers le beau, vers le vrai, vers l'art ou la science,
Vous couriez avec la joyeuse impatience
D'être les précurseurs que l'univers attend.
Noël ! Chacun de vous montait vers un Messie,
Et, sûrs de rapporter la bonne prophétie,
Vous étiez partis en chantant.

Un jour nouveau, promis aux chercheurs de lumière,
Allait poindre : tendus vers sa blancheur première
Vos regards adoraient cette apparition
D'une aurore qui lave et d'un matin qui sauve !
Noël ! — Mais quand le jour se leva dans l'air mauve,
C'était déjà la Passion.

C'était la Passion de la France, — et la vôtre !
Hélas ! il y avait un Christ en chaque apôtre,
Et c'est avec du feu qu'on les a flagellés ;
Dans la boue, où les pieds et les âmes s'enfoncent,
Le beau front des penseurs s'est couronné de ronces
Dans les fils de fer barbelés.

Cent mille fois, dans les ornières de la route,
Leur sang rouge a coulé par flots ou goutte à goutte ;
Et quand il a fallu s'effondrer dans un coin,
Ils n'ont pas vu se tendre, au bord de la tranchée,
Les douces mains d'une Véronique penchée,
Car Véronique était trop loin.

Ils étaient seuls : on est bien plus seul quand on pense !
L'ombre, devant les yeux du corps, se fait plus dense
Quand les yeux de l'esprit ont vu trop et trop clair.
Ils savaient ; ils vivaient la mort quotidienne...
— Ils meurent dans leur âme en attendant que vienne
L'instant de mourir dans leur chair.

En cette oblation totale de soi-même,
Leur constante agonie est un dernier poème,
L'oraison du matin, la prière du soir,
Un renouvellement sans terme de l'offrande,
Un vœu perpétuel au culte qui commande
D'immoler l'orgueil et l'espoir.

* * *

Or, ils disaient :
« Avant l'heure qui m'était due
Et sans même achever la page interrompue,
Je vais rentrer dans les ténèbres, emportant
Le secret de mon rêve inutile... Et pourtant,
— Oh ! peut-être ! — j'étais, peut-être, un tabernacle,
L'autel où va monter le souffle de l'oracle,
La bouche d'où les mots qu'un Dieu nous promettait
Vont sortir, et qui parle au monde qui se tait.
Jailli du sol, comme la source et le brin d'herbe,
N'étais-je point ta voix, ô patrie, et le verbe
Que ton âme voulait projeter dans le vent ?
Je portais l'héritage, et dans mon cœur fervent,
Dans tous mes nerfs, et sous mon crâne, et dans mon torse,
Je sentais s'agiter les forces de ta force,
J'étais ta volonté, ton génie et ta foi :
Si jeune d'être moi, si riche d'être toi,
J'allais être un moment de ta jeunesse immense,
Et ce geste augural de lancer la semence,
Mon bras allait le faire, étant un de tes bras...

— O mère, fais de moi tout ce que tu voudras :
La sève qui gonflait mes tempes, c'est la tienne.
Je ne suis et je n'ai rien qui ne t'appartienne ;
Tu m'as donné la chair et l'âme, je les rends.
Prend-les. Je ne serai qu'un nombre dans les rangs ;
Et s'il advient, — comme il adviendra, — qu'on me tue,
Mon œuvre s'écrira d'un mot : « Je restitue. »

*
* *

Ils passeront inaperçus;
Leurs noms ne seront jamais sus;
Ils ont la sublime folie
Dé consentir qu'on les oublie
Pour que ne soit pas abolie
La race dont ils sont issus.

Car c'était bien vraiment la chose décidée,
Là-bas, de supprimer la France, et son Idée.

La France et ce qu'elle a pensé,
Son avenir et son passé,
Ils sont morts à force d'y croire :
En se retranchant de l'histoire,
Ils font sa gloire avec la gloire
De leur nom qu'ils ont effacé.

Mais toute œuvre sera désormais leur ouvrage :
Tous les âges seront un reflet de leur âge.

Dans la poussière de leur corps,
Des générations d'efforts
Prendront racine : ils sont l'ancêtre
Qui renaît en ce qui va naître;
Tout ce qui fut ou qui doit être
Subsiste parce qu'ils sont morts.

Et s'ils n'ont rien écrit qui doive leur survivre,
Tous les livres qu'on écrira seront leur livre.

*
* *

Et vous, les grands aïeux, vous aurez un aïeul :
Lui ! Le disciple a pris son maître pour filleul,
Et l'Immortel devient le fils de l'Éphémère.
Sans lui, voués au sort de Virgile et d'Homère,
Vous dormiriez au fond des siècles révolus,
Et la langue que vous parlez ne serait plus.
Dans l'ombre où l'on voulait vous forcer à descendre,
Vous seriez du Silence assis sur de la cendre,
Sans lui ! Votre présence est un don de l'absent,
Il a recopié votre œuvre avec son sang,
Et votre œuvre n'est plus de vous seul ; il la signe !
Au bas de chaque page, au bout de chaque ligne,
Il appose une croix, — cette croix qu'il porta
Pendant qu'il gravissait, pour vous, son Golgotha.
Demain, sur le feuillet de garde d'un Montaigne
La France ajoutera ce paraphe qui saigne :
« Mort pour la France. » Et sur la Chanson de Roland,

D'une main plus tremblante, un surnom plus sanglant :
« Disparu. » Rabelais qui rit, Ronsard qui rime
Auront ce collaborateur : « Un Anonyme. »
Sur le roc de Hugo, sur le bloc de Balzac,
Un nom : « Mort sans laisser de nom. » Au bord du lac,
Lamartine verra frémir l'étoile neuve :
« Croix de guerre ». Pascal debout au bord du fleuve,
Et Lafontaine assis sur le bord du ruisseau,
Molière, et Bossuet rapproché de Rousseau,
Descartes et Renan, Gerson près de Voltaire,
Pieusement, tendront leur plume au signataire :
« Inconnu. Mort au Champ d'honneur... » Racine en deuil,
A deux genoux devant un tertre sans cercueil,
Déchiffrera, sous l'asphodèle ou l'ancolie,
Le nom qu'il doit broder au manteau d'Athalie;
Et les petits-neveux des enfants de nos fils
Enlaceront, comme un rouge volubilis,
Après le Cid, après le dernier vers d'Horace,
Dans le nom de Corneille, un nom : « Mort pour la race ! »

THÉATRE

SHYLOCK

Cinq actes en vers. Adaptation d'après Shakespeare.

Théâtre de l'Odéon, 1889. CHARPENTIER-FASQUELLE, éditeurs.

LA CHANSON DES FILLES

Oh! les filles ! Venez, les filles aux voix douces !
C'est l'heure d'oublier l'orgueil et les vertus,
Et nous regarderons éclore dans les mousses
La fleur des baisers défendus.

Les baisers défendus, c'est Dieu qui les ordonne.
Oh ! les filles ! Il fait le printemps pour les nids,
Il fait votre beauté pour qu'elle nous soit bonne,
Nos désirs pour qu'ils soient unis.

Oh ! les filles ! Vos cœurs vont mourir dans les jeûnes ;
Vos seins sont de beaux fruits promis aux beaux péchés ;
Puisqu'il faudra mourir et que vous êtes jeunes,
Cueillez les pêches aux pêchers.

Oh! filles ! Hors l'amour, rien n'est bon sur la terre
Et, depuis les soirs d'or jusqu'aux matins rosés,
Les morts ne sont jaloux, dans leur paix solitaire,
Que du murmure des baisers.

LA CHANSON DE PORTIA

Ainsi va la vie et va la fortune,
Des chansons aux pleurs, des pleurs aux baisers :
Vous vous croyez morts ou martyrisés
Et prêts à tant souffrir que vous gardez rancune
Aux espoirs brisés.

Et puis, va la vie et va la fortune...

La lenteur des jours vous semble importune ;
Mais qu'un vent d'amour passe où vous passez,
Voilà tout à coup les cœurs apaisés,
Et c'est une chanson qui danse au clair de lune
Entre deux baisers.

LA PASSION

Mystère en six parties, 1890.

Cirque d'Hiver, Bodinière, Châtelet, Porte-Saint-Martin, Odéon.

CHARPENTIER-FASQUELLE, éditeurs.

LAZARE

(Acte II, scène IV.)

Lazare apparaît sur le seuil. Judas se retourne vers lui.

JUDAS.

Lazare ! Parle-moi, qu'as-tu vu chez les morts?

LAZARE.

J'ai vu la solitude et la force du Maître.

JUDAS.

Dans l'enfer?

LAZARE.

Un espoir du Fils qui devait naître,
L'immensité d'attendre et de craindre, — l'ennui.

JUDAS.

Dieu, sais-tu ce qu'il est?

LAZARE.

Aimer, savoir, c'est Lui !
Tout aimer, tout savoir, le diptyque suprême :
Mais aimer lorsqu'on sait et savoir lorsqu'on aime,
C'est souffrir. Plaignez Dieu, car vos cœurs sont tachés :
Dieu souffre par son œuvre alors que vous péchez,
Il souffre par lui-même à force de trop vivre...
Plaignez Dieu ! Le Futur est ouvert comme un livre,
Et l'infini des jours n'est qu'un moment divin !
— Regarder le connu naître et mourir sans fin,
Posséder l'avenir comme un présent qui dure,
N'attendre rien de soi ni de l'heure future,
Être et veiller, d'un bout des temps à l'autre bout,
Et ne rien désirer parce qu'on connaît tout :
Plaignez Dieu ! vous plaindrez la souffrance éternelle !

MADELEINE

(Acte II, scène VI.)

Après la sortie des Apôtres, Madeleine reste seule avec Jésus ; joignant les mains, elle se rapproche.

MADELEINE.

Oh ! pitié !...

JÉSUS.

Pauvre enfant !

MADELEINE.

Je ne peux plus me taire.

JÉSUS.

Si le grain de froment qu'on jette dans la terre
Ne meurt pas à son jour, il n'aura rien produit.

MADELEINE.

Hélas !...

JÉSUS.

Mais, qu'il périsse, il portera son fruit :
Je suis le grain de blé d'où sortira la vie.

MADELEINE.

Et nous ?... Moi ?... Si ta chère image m'est ravie,
Combien de temps encor vivrai-je en te pleurant ?
La biche qui soupire après l'eau du torrent,
C'était moi, doux Seigneur, avant ton arrivée :
J'étais la soif immense et tu m'as abreuvée.
Mais que deviendrons-nous si tu t'en vas d'ici ?
Écoute ! — C'est pour moi que j'implore merci.
Lorsque tu dois venir, le cœur de Madeleine
Déborde de bonheur comme une amphore pleine,
Et je pleure vers toi sans même en rien savoir ;
A force de t'aimer, à force de te voir,
Mes sens sont éblouis de toi, mes larmes coulent,
Je meurs, mais ce mourir c'est naître, et mes pieds foulent
Des mondes de lumière et des astres d'amour.
Loin des choses, si loin des laideurs d'alentour,
Hors de tout, hors de moi, je monte et je m'enlève ;
Je voudrais trépasser pour survivre en mon rêve,
Et quand tu viens, mon rêve est la réalité !

JÉSUS.

Tu le posséderas durant l'éternité.

MADELEINE.

Vis ! Te savoir vivant, c'est ma vie, et la seule !

JÉSUS.

Je vivrai, mais là-haut.

MADELEINE.

Qu'une main t'enlinceule,
Et qu'on ose toucher ton front, ton corps sacré,
Est-ce possible, ô mon Jésus!

JÉSUS.

Je renaîtrai.

MADELEINE.

Il ne viendra plus là... Quand tu parais, je tremble ;
Quand tu daignes me voir, me parler, il me semble
Que tu soutiens mon âme avec des fleurs du ciel.

JÉSUS.

Crois, et je reviendrai : car je suis l'Irréel.
Pour me bien voir, il faut me regarder, ô femme,
Moins par les yeux du corps que par les yeux de l'âme.
Crois, et tu me verras dans l'infini des temps.
Heureux qui saura croire en moi! car je l'attends,
Et sa place est marquée en attendant qu'il vienne.
Croire, c'est votre tâche, et mourir, c'est la mienne :
Faisons chacun la nôtre, et tu me rejoindras.

MADELEINE.

C'est donc l'heure?

JÉSUS.

C'est l'heure.

MADELEINE.

Hélas!...

JÉSUS.

Viens dans mes bras.

MADELEINE.

Tu le permets?

Elle s'approche craintivement et pose sa tempe sur l'épaule de Jésus.

JÉSUS.

Adieu.

MADELEINE.

Jésus...

JÉSUS, lui posant la main sur le front, et l'écartant de lui.

Va, tête blonde...

Madeleine s'éloigne; à reculons, elle sort. Il la regarde partir.

JÉSUS, seul.

Je ne regretterai des choses de ce monde
Que la douceur des mains aimantes, le regard
De l'ami patient à l'ami qui vient tard,
L'épaule où l'on s'endort, le bras où l'on s'appuie,

Le clair sourire où monte une âme épanouie,
Le silence éloquent et profond des adieux...
— Adieu !... Mot de la terre inconnu dans les cieux,
Mot triste et doux, si doux par sa tristesse même,
Salut de l'éphémère à l'éphémère, emblème
De l'instant qui voudrait saisir l'éternité,
Pâle espoir des mourants contre la mort, clarté
Qui monte sur le temps et qui luit sur l'espace.
Aube du souvenir vers l'avenir... — Tout passe !

JÉSUS

(Acte III, scène I.)

Au Jardin des Oliviers, la nuit : les apôtres sont endormis dans leurs manteaux.

. . . .

JÉSUS.

L'aurore qui va poindre est ma suprême aurore!
J'ai froid. J'ai peur... O Dieu, s'il en est temps encore,
Écarte ce calice et délivre-moi d'eux.
Je voix. J'entends. La foule, et le gibet hideux,
Le chemin, et l'angoisse au milieu des huées,
Et les coups de marteau, et les paumes trouées...
Je ne peux plus... Mon cœur défaille dans l'effroi,
Et ma divinité se retire de moi...
— Une sueur de sang coule sur ma poitrine.
Mon Dieu, regarde en moi l'humanité chagrine,
Contemple dans ton fils toute l'humanité,
Qui souffre, et pleure, et saigne, en priant ta bonté,
L'humanité qui meurt si tu n'as pitié d'elle...
Donne-lui la valeur de te rester fidèle,
Et qu'en moi ta bonté daigne écouter et voir
Mes frères de toujours et mes bourreaux d'un soir.

Comme le ciel est loin! Comme l'ombre est profonde!
— O terre! ô race humaine! ô déplorable monde
Qui cherches la lumière en marchant dans la nuit,
Cruel à qui te sert et doux à qui te nuit,
Qui voudrais adorer et ne sais que maudire!

O Race dont l'amour s'acquiert par le martyre,
Qui charges tes bourreaux d'auréoler tes saints,
Monde d'incertitude et de dogmes malsains,
Où l'homme doit mourir des lois qu'il fait pour vivre,
Tu tends tes bras vers Dieu pour que Dieu te délivre,
Et lorsqu'il vient, l'ami si longtemps attendu,
Tu dresses son gibet pour croire à sa vertu !
Tu couronnes de sang les fronts qui sont augustes ;
Ta justice fleurit sur la tombe des justes
Et ton cœur ne comprend que le verbe des morts :
Leur cri n'arrive à toi qu'à travers ton remords,
Car ta colère est prompte et ta sagesse est lente.
O Terre, ô pauvre Terre inquiète et dolente,
Terre qui fais périr les bons au nom du bien,
Puisqu'il te faut encor du sang, voici le mien !

Jésus s'agenouille.

A deux genoux, Esprit tout-puissant, je t'implore !
J'ai marché vers ta source et j'ai tendu l'amphore
A ceux dont le cœur triste est altéré d'amour,
Et voilà que j'entends venir le dernier jour.
Si mon œuvre te plaît et si ma tâche est bonne,
Laisse-moi souffrir seul et veuille qu'on pardonne.
Je n'ai point séparé le frère de la sœur :
Fais que mon nom soit doux et dicte la douceur,
Et défends que ce crime appelle d'autres crimes.
O Seigneur, si ma mort demandait des victimes,
Efface d'ici-bas ma mémoire et ma loi,
Et que jamais le sang ne soit versé par moi !

LA VIERGE

(Acte III, scène II.)

Au jardin des Oliviers. La Vierge survient ; elle veut entraîner son fils.

. . . .

LA VIERGE.

Oh ! j'ai peur de la nuit...
Allons plus loin... Judas leur a dit où nous sommes.
Viens... Ces arbres ont l'air traître comme des hommes,
Et je les vois tendant leurs bras pour te saisir.

JÉSUS.

Qu'il en soit fait, mon Dieu, selon votre désir.

LA VIERGE.

Le désir du Très-Juste est-il donc que je meure ?
Ils te tueront si tu demeures.

JÉSUS.

Je demeure.

LA VIERGE.

Quel crime as-tu commis pour qu'il verse ton sang ?
Dieu ne peut pas vouloir la mort d'un innocent,

Dieu ne peut pas vouloir la douleur d'une mère.
Il est le puits d'amour dont l'eau n'est point amère ;
Et lui qui place un ange au lit du nouveau-né
Me laissera mon Fils, puisqu'il me l'a donné.

JÉSUS.

Vous n'avez plus de Fils, ô Mère trop humaine.
Mon Père m'a fié ses brebis, et je mène
Le troupeau de mon Père à l'étable de Paix.
Pour ramener à Dieu les brebis que je pais,
Il faut faire un chemin d'angoisse, et d'un pas ferme :
J'appartiens à ma route et j'irai jusqu'au terme.

LA VIERGE.

Oui, j'écouterai tout, plus tard, fuis maintenant.

JÉSUS.

Je suis venu sur terre et j'ai dit en venant :
« Jésus n'a d'ennemis que la peine et la haine,
« J'endormirai la haine en guérissant la peine,
« Et je ne suis à moi que pour mieux être à tous. »
— Si je vais sur vos pas, où me conduirez-vous ?
Quelle douleur encore à soulager ?

LA VIERGE.

La mienne !
Helas !... Je n'ai donc plus un bras qui me soutienne,
Et tu n'aimes donc plus ta mère, ô mon enfant ?

Si tu savais... Par toi, j'ai souffert bien souvent.
Je ne me plaignais pas : un enfant, c'est justice,
On souffre pour qu'il naisse, et puis, pour qu'il grandisse.
Et notre enfant est fait de toutes nos douleurs...
On n'imagine pas ce qu'il coûte de pleurs,
Ce petit être grave et blanc, qui vous regarde.
Quand tu faisais un pas, j'avais peur... Il nous tarde
De les voir marcher seuls et courir devant nous ;
Et voilà, dès qu'ils ont quitté nos deux genoux,
Qu'ils effacent leur mère et sont trop grands pour elle...
Quand tu parlais, j'avais l'effroi d'une querelle :
Je t'admirais ; j'étais fière, et bénissais Dieu.
J'aurais voulu te voir, et te suivre, en tout lieu,
Et t'endormir, et te bercer, comme la veille,
En écoutant ton souffle auprès de mon oreille...
Et tu vois bien qu'il faut avoir pitié de moi,
Car, s'ils te font mourir, j'en mourrai plus que toi...

JÉSUS.

Pardon, pardon...

A part.

Seigneur, que ta force m'assiste :
C'est ici la suprême épreuve, et l'heure triste.

A la Vierge.

Pardon...

LA VIERGE.

Je savais bien que tu m'écouterais,

Et que j'avais raison... Viens vite !... Ils sont tout près...
Fuyons... Ce n'est pas l'heure...

JÉSUS.

O mère des tortures,
Si bonne, et pitoyable entre les créatures,
Vase de ma douleur, ô Reine des martyrs
Qui souffres sans péché pour tous les repentirs,
Holocauste qui dois payer la rançon d'Ève,
Pauvre Mère, ton cœur est traversé du glaive
Et tu ne connais pas l'ordre auquel j'obéis...

LA VIERGE.

Dieu t'a dit de marcher à travers son pays !
Rentrons en Galilée, où la vie était douce,
Paisible, et tu pourras faire asseoir sur la mousse
Les enfants qui viendront en baisant tes cheveux ;
Et tu leur parleras encore, si tu veux.
Ta tâche est d'être là pour porter la parole,
Mon Fils... Puisque ta bouche est comme une corolle
D'où tombent les parfums qui rendent l'homme fort,
Tu n'as pas le devoir ni le droit d'être mort :
Il faut songer à ceux que ta voix réconforte,
Et que deviendraient-ils, si ta voix était morte ?

JÉSUS.

L'homme ne pèse pas les volontés du ciel !
Les autres parleront, et je boirai le fiel ;

Mes bras nus vont traîner le fardeau de l'impie :
Je porte les péchés de la terre. J'expie !

LA VIERGE.

Expier? Toi, si doux, mon Jésus, toi, si bon,
Qui dictes la justice et verses le pardon,
Qui fais du criminel un saint, dès qu'il t'aborde !
Expier ? Mais ton nom, c'est la miséricorde !
Expier ? Où sont-ils les gens que tu trompas ?
Je ne suis qu'une femme, et je ne comprends pas
Qu'un seul puisse expier tous les crimes ensemble,
Mais je sais que je suis ta mère, et que je tremble,
Et que tu devrais bien comprendre comme moi,
Quand tu souffres pour eux, que je souffre pour toi !

JÉSUS.

La douleur est le bain des âmes : elle lave !

LA VIERGE, se jetant à genoux.

Seigneur ! Seigneur ! Ayez pitié de votre esclave !
Vous ne permettrez pas qu'on me l'ose arracher !
S'il faut une victime à conduire au bûcher,
Je suis là. Prenez-moi, mon Dieu, mais toute seule !
J'ai trop vécu. Je suis faible comme une aïeule,
Mais, lorsqu'on prend son fils, la mère le défend.
Je ne peux pourtant pas leur jeter mon enfant,
C'est ma chair, c'est mon sang, c'est moi plus que moi-même !

JÉSUS, relevant sa mère.

Hélas ! Plus qu'en son corps, on souffre en ceux qu'on aime.

LA VIERGE.

Il ne m'écoute plus ! Parlez-lui... Dites-lui
Que mes bras sont lassés, qu'il est mon seul appui,
Qu'il ne peut me laisser mourir au coin des pierres,
Que j'ai besoin de lui pour fermer mes paupières,
Qu'il est à moi, Seigneur, comme je suis à vous,
Qu'il me fait trop pleurer, lui que j'ai vu si doux,
Qu'on croit vous obéir, parfois, et que l'on erre,
Et qu'il faut obéir à sa mère, à sa mère,
Et que vous l'avez dit, Seigneur, dans votre loi !

JÉSUS s'agenouille devant la Vierge.

O Mère, bénis-moi, Mère, pardonne-moi !

LA VIERGE, le relevant.

Oui, je pardonne, viens, c'est oublié, viens vite !

JÉSUS, embrassant sa mère.

Adieu. Je dois aller où mon père m'invite...
— J'entends les pas de ceux qui m'apportent la mort.

ANNE

(Acte IV, scène I.)

La salle du Sanhédrin. — Les Sénateurs sont assis ; Caïphe parle.

. . . .

CAÏPHE.

Vous savez quels fauteurs ont troublé la Cité :
Un homme d'imposture et de perversité
Menace devant nous Dieu, Moïse, et le culte.
Le peuple, on le séduit, et le temple, on l'insulte ;
Tout s'incline devant un gueux nazarien ;
Nos titres sont des mots, le dogme n'est plus rien,
Et nous sommes au bord de la guerre civile.

ANNE.

S'il s'agissait de nous, seulement... Mais la Ville,
La Ville du Seigneur, court un danger très grand.
Ne parlons pas de nous. Qu'importent votre rang,
Vos titres, vos labeurs, vos biens, et votre vie ?
Nous offrons tout au Père, et notre unique envie
Est de voir prospérer ceux qu'on nous a commis.

CAÏPHE.

On les abuse !

ANNE.

Il a les pauvres pour amis
Et veut asseoir le pauvre à la place du riche :

Soit... Soit, mais la discorde est un domaine en friche,
Le blé qu'on a volé porte du mauvais grain.

CAÏPHE.

Tant que nous sommes là, nous devons mettre un frein
Aux désordres qu'on veut exciter dans la foule.
Tout s'en va, lois, respects, justice, tout s'écroule,
Et pour guérir un peuple on décuple ses maux.

ANNE.

On leurre sa faiblesse avec des mots.

JOSEPH D'ARIMATHIE, se levant.

Des mots?
Libre pensée et libre amour!

ANNE, à Joseph, en s'avançant au milieu du tribunal.

Fermez ce livre!
L'homme ne veut pas lire et savoir, il veut vivre!
Vous rêvez le bonheur des masses, nous aussi!
Mais regardez dans l'homme et sachez bien ceci :
Le bonheur, c'est la paix ; la paix, c'est l'ignorance;
Élargir les esprits, c'est grandir la souffrance.
Laissez dormir le monde à l'ombre de sa loi!
Dormir, pour lui, c'est vivre : un sommeil dans la foi!
Le seul bonheur du peuple humain, c'est l'équilibre;
Le peuple humain n'a pas le besoin d'être libre.
Ces libertés qu'il prône et quête, il n'en veut rien,
Et pourvu qu'il en ait l'illusion, c'est bien!

CAÏPHE.

Un dogme, mélangé de force et de mystère,
Dur et ferme, voilà ce qu'il faut à la terre :
Ce qu'on lui donne en plus, elle n'en voudra point.

ANNE.

L'homme, éternel enfant, ne réclame qu'un poing
Sur lequel il pourra s'appuyer dans la marche.
Ne traitez pas l'enfant comme le patriarche :
Aidez-le, bercez-le ; chantez, n'instruisez pas.
Jugez ce qu'il lui faut et veillez sur ses pas ;
Emportez-le vers son bonheur, coûte que coûte :
Qu'il aille, sans savoir où conduira la route,
Car s'il discute où vous le menez, c'est la fin.

CAÏPHE.

Prenons garde ! sauvons l'héritage divin !

ANNE.

Le passé vous commande et l'avenir vous prie.

CAÏPHE.

Périsse un homme seul plutôt que la patrie !

ANNE.

La mort d'un seul vaut mieux que le danger de tous.

DON JUAN DE MAÑARA

Drame en cinq actes. Odéon, 1898. **Fasquelle**, éditeur.

LA CONFESSION DE DON JUAN

(Acte IV, scène III.)

DON JUAN, évanoui, après la vision de ses funérailles, rouvre les yeux : il aperçoit le MAYOR et le reconnaît.

DON JUAN.

Qui vous a fait entrer dans ma chambre, et pourquoi ?

LE MAYOR.

Un homme a mis le feu dans un couvent. C'est toi.

DON JUAN.

Oui.

LE MAYOR, poussant le verrou de la porte.

L'homme a détourné du cloître une novice.

Elle est ici.

Don Juan ne répond pas.

Je suis le chef du Saint-Office !

DON JUAN, se levant.

Arrêtez-moi.

LE MAYOR.

Je viens vous sauver tous les deux.

DON JUAN, retombant assis.

Trop tard !

LE MAYOR.

Que la bonté du ciel ait pitié d'eux !

DON JUAN.

Il n'y a ni bonté ni pitié.

LE MAYOR.

Dans quel gouffre !...
— Don Juan, regarde-moi. Tu souffres ?

DON JUAN.

Oui, je souffre.

LE MAYOR.

Et tu voudrais ne plus souffrir ?

DON JUAN.

Je le voudrais.

LE MAYOR.

N'as-tu pas de remords, don Juan ?

DON JUAN, se levant de nouveau.

J'ai des regrets.

LE MAYOR.

La justice infinie est la miséricorde :
Implore le divin Sauveur, pour qu'il t'accorde
Le pardon des forfaits.

DON JUAN.

Je me l'accorde peu.

LE MAYOR.

Mon fils, dis comme moi : « Je me confesse à Dieu. »

DON JUAN.

Je me confesse à vous que je tiens pour un sage.
C'est tout. Suis-je malade ou troublé d'un présage ?
Peut-être, mais je sais que je ne sais plus rien.
Je voudrais m'appuyer. A quoi ? Sur quoi ? Le bien
Est mal ; le mal est bien. J'ai perdu l'équilibre.
Aidez-moi.

LE MAYOR.

Dieu le veut.

Le Mayor lui fait signe de s'agenouiller. Il ploie les genoux.

DON JUAN.

J'ai cru que j'étais libre,
Que j'étais fort : je fus égoïste !

LE MAYOR.

Je sais.

DON JUAN, avec révolte, se redressant.

Ne me le dites point ! — Partout où je passais,
J'ai fait le mal. J'ai dit : « La loi, c'est mon caprice. »
J'eus tort. Il faut pourtant que le loup se nourrisse,
N'est-ce pas ? J'étais loup. J'avais faim. J'ai mordu.
Est-ce ma faute à moi ? J'ai fait ce que j'ai dû.
Dieu n'a pas dit au loup de paître l'herbe ? En somme,
Puisqu'il n'a prétendu faire de moi qu'un homme,
Pourquoi mit-il en moi les forces d'un géant ?

LE MAYOR, durement

Misérable orgueilleux, rentre dans ton néant,
Et ne te défends pas : accuse-toi !

DON JUAN.

J'accuse
Deux coupables !

LE MAYOR, impérieux.

Un seul !

DON JUAN, tombant enfin à genoux.

Soit ! — Par force ou par ruse,
Par rage ou par amour, par curiosité,
Par ennui, par angoisse et même par bonté,
Vingt ans j'ai fait souffrir de pauvres créatures :
J'ai poursuivi ma joie à travers leurs tortures
Et fêté ma jeunesse au prix de leurs remords ;
J'ai fait qu'on a gémi, que des vivants sont morts,
Car j'ai tué par la tristesse et par les armes ;
J'ai fait pleurer du sang, j'ai fait saigner des larmes,
J'ai semé la douleur en voulant être heureux :
Meâ culpâ. Priez pour moi...

LE MAYOR.

Priez pour eux !

DON JUAN.

Priez pour elles !

LE MAYOR.

Juan, te repens-tu ?

DON JUAN.

Peut-être,
Car je pense souvent que j'ai mal fait de naître,
Mais ce n'est qu'un tourment de plus dans mon enfer.

LE MAYOR.

Te repens-tu ?

DON JUAN, se relevant.

Pas plus qu'hier, autant qu'hier,
Et c'est trop! Je suis las de vivre dans mon blâme!
Je veux la quiétude imbécile de l'âme,
Être une brute, un arbre, un pavé, n'être rien!

LE MAYOR.

Te repens-tu ?

DON JUAN.

Toujours, vous dis-je!

LE MAYOR.

Sois chrétien.

DON JUAN.

Je suis homme, et c'est trop, homme et las de lui-même!
Je veux... Non, je voudrais. Quoi? La mort? Un baptême?
Quelque chose qui lave ou qui tue, un adieu
Que je crierais, comme au sortir d'un mauvais lieu,
A cette puanteur sinistre, que l'on nomme
Moi, ce moi que voici, que je hais d'être un homme,
Ce moi bouffon, ce moi barbouillé de dégoût,
Que je suis écœuré de rencontrer partout,
Et que je vais tuer pour ne plus voir sa face!

LE MAYOR.

La mort n'abolit rien : le remords seule efface.

DON JUAN.

J'ai goûté du remords et je m'en suis grisé.
Je connais tout, j'ai tout osé, tout épuisé :
Tout les vins m'étaient bons, mais les caves sont vides.

LE MAYOR, *assis.*

Penche-toi vers mes yeux fanés, compte mes rides,
Et dis si le vieillard n'en sait pas plus que toi.

DON JUAN.

Eh bien ?

LE MAYOR.

Tu t'es trompé. Le calme est dans la foi.

DON JUAN.

Je ne crois plus en Dieu.

LE MAYOR.

Tu crois ne plus y croire.

DON JUAN.

Ma raison ne veut plus.

LE MAYOR.

Retourne en ta mémoire !

O mystique égaré, chercheur de paradis,
Retourne-toi vers ton passé, retourne et dis
Si dans tous les amours retrouvés en arrière
Il existe un baiser qui vaille la prière
Et qui sache remplir le cœur aussi longtemps ?

DON JUAN.

Je ne sais plus prier.

LE MAYOR.

Dieu te rappelle. Entends !

DON JUAN.

Dieu ne veut plus de moi, je ne veux plus des hommes,
Je suis seul à jamais.

LE MAYOR.

Seuls toujours, nous le sommes,
Sinon dans le repos qui tombe de la croix !

DON JUAN.

C'est loin derrière nous.

LE MAYOR, debout.

Moins loin que tu ne crois !
L'amour changeait dans l'âme et n'a pas changé l'âme.
L'amour qu'on doit à Dieu tu l'offrais à la femme,
Mais l'enfant que tu fus, tu l'es toujours resté :
Quand ta soif d'idéal s'altérait de beauté,

Tu tendais tes deux mains vers sa forme charnelle,
Mais c'était l'infini que tu cherchais en elle,
Et l'infini, c'est Dieu.

DON JUAN.

J'aimais la femme.

LE MAYOR.

Non !
C'est Dieu que tu voulais sans vouloir de son nom,
Et tu leurrais ton âme en exaltant ta bête ;
C'est Dieu que tu cherchais dans la femme, ô poète !
Tu l'aimais, as-tu dit ? Regarde de plus près.
Tu n'aimais pas la femme, hélas ! tu l'adorais :
Comme on adore Dieu, car elle était symbole,
Tu l'adorais avec ferveur comme une idole,
Et malgré le mensonge éternel de l'amour ?

DON JUAN, faiblement.

Oui...

LE MAYOR.

Malgré tout, et dans chacune, tour à tour,
Tu rêvais de verser ton âme...

DON JUAN, exalté.

Tout entière !

LE MAYOR.

L'âme, qu'on veut nourrir avec de la matière !

L'immensité qu'on veut bercer entre deux bras !
Pauvre fou qui n'as pas compris, tu comprendras !
Tu cherchais l'idéal dans sa formule épaisse,
Et tes instincts, pareils à des limiers en laisse,
Te tiraient vers la fange et l'ombre du chenil ;
Tu les suivais, tandis que ton âme en exil
Se tournait vers le ciel pour quêter la lumière.
La voici blanche encor comme à l'aube première,
Et ton cœur rajeuni va sortir du tombeau !
Réveille-toi, Lazare, et marche, tout est beau !
Ta douleur te baptise et l'espoir te délivre !
Tu parlais de mourir, c'est fait : tu vas revivre !

DON JUAN, tristement.

Non.

LE MAYOR.

L'aveugle a fini sa route de péché ;
En pensant t'éloigner de Dieu, tu l'as cherché,
Et lorsqu'on cherche Dieu, mon enfant, Dieu se donne.

DON JUAN.

Il m'ignore.

LE MAYOR.

Jamais il ne nous abandonne :
Il reconnaît ses fils en entendant leurs cris.
Dieu comprend le besoin que tu n'as pas compris,
Et le bain de repos qu'il faudrait pour ta joie,
C'est moi qui te l'apporte et lui qui te l'envoie.

DON JUAN.

Comment ?

LE MAYOR.

Viens parmi nous. L'ombre du mur divin
Épanche en nous la paix que tu cherchais en vain.

DON JUAN.

Peut-être...

LE MAYOR.

Viens chez nous ! Viens ! L'extase est féconde
A tous les pauvres cœurs ulcérés par le monde.
L'exil est bon, l'exil est saint, l'exil est fort,
L'exil te guérira. Viens t'abriter au port,
Et de toute ton âme immensément diffuse
Étreindre l'infini que l'amour te refuse !

DON JUAN.

Que faut-il ?

LE MAYOR.

T'éloigner de ce qui te fut cher.

DON JUAN.

J'en suis loin.

LE MAYOR.

Mépriser et détester ta chair.

DON JUAN.

Maudite soit ma chair qui fait souffrir mon âme !

LE MAYOR.

Abdique ton orgueil.

DON JUAN.

Je suis un être infâme !

LE MAYOR.

Demandes-tu pardon du mal que tu faisais ?

DON JUAN, s'agenouillant et joignant les mains.

A tous les innocents couchés entre deux ais,
A tous les malheureux qui peinent par mes crimes,
A mes frères comme à mes sœurs, à mes victimes,
A tous ceux que j'ai mis en deuil comme en péril,
Je demande humblement pardon. Ainsi soit-il !

LE MAYOR.

C'est bien.

DON JUAN, voulant se relever.

Emmenez-moi.

LE MAYOR, toujours assis.

Ce n'est pas tout encore.
Tu vas souffrir.

DON JUAN, avec exaltation.

Tant mieux !

LE MAYOR, sévèrement.

Levés avant l'aurore,
A genoux sur le sol de marbre, et le front bas,
Nous prions.

DON JUAN, humble.

J'essaierai... Mais, si je ne peux pas ?

LE MAYOR, avec autorité.

Alors, prie, en pleurant de ne pouvoir, et prie !

DON JUAN, tombant à genoux.

Je prierai.

LE MAYOR.

Sur ta chair pénitente et meurtrie,
Tu porteras la haire en saignant.

DON JUAN.

C'est mon vœu !

LE MAYOR.

Chaque jour, devant tous, tu rediras l'aveu
De tes péchés.

DON JUAN, avec enthousiasme.

Devant tous !

LE MAYOR, durement.

La tête moins haute !

Don Juan baisse la tête.

— Tu pâtiras de soif et de faim.

DON JUAN.

Par ma faute !

LE MAYOR.

Pauvre, tu soigneras le pauvre en son taudis.

DON JUAN, très doucement.

Je suis le serviteur de ceux qui sont maudits !

LE MAYOR, avec colère.

Nul n'est maudit !

DON JUAN, soumis.

Devant l'indulgence céleste,
Ainsi soit-il !

LE MAYOR.

A ceux qui sont morts de la peste
Tu mettras le linceul sans peur et sans dégoût.

DON JUAN.

Pour honorer mon Dieu dans son œuvre.

LE MAYOR, se levant, après avoir fait un signe de croix sur la tête de Don Juan.

Debout,

Car l'esprit est en toi. Le Seigneur t'a fait grâce.

Don Juan se lève, le Mayor lui tend les bras.

Et maintenant, mon fils, viens là que je t'embrasse !

CIRCÉ

Poème lyrique en trois actes.

Opéra Comique, 1907. Fasquelle, éditeur.

LA CHANSON DE CIRCÉ

Si quelqu'un souffre par la vie,
Et las de la route suivie
Tremble de fatigue ou d'effroi,
La misère humaine est la mienne :
S'il peine sans savoir vers quoi,
Qu'il vienne, qu'il vienne, qu'il vienne
Jusqu'à moi.

Je n'ai ni blâmes ni colères,
Je suis la voix des sources claires
Et la sagesse des forêts ;
La mémoire humaine est méchante ;
Viens-t'en vers moi, toi qui pleurais ;
J'enchante, j'enchante, j'enchante
Les regrets.

Je rajeunis les âmes mûres,
En les berçant dans les murmures,
En les baignant dans les couleurs ;
La science humaine est mauvaise,
Et je l'endors avec des fleurs :
J'apaise, j'apaise, j'apaise
Les douleurs.

Je suis clémente et je délivre,
Comme la mort, moi qui fais vivre.
Et tout le mal est aboli ;
La pensée humaine est perverse,
Et sur le front qu'elle a pâli
Je verse, je verse, je verse
De l'oubli.

LE CONSEIL A GLYCÈRE

Rêvez sans vous plaindre, ô vous qui chantez,
Car le rêve est long mais la chose est brève,
Et les faux trésors des réalités
Ne méritent pas d'être regrettés,
Puisque la vie est un rêve.

Chantez sans vous plaindre, ô vous qui rêvez,
Et prenez de nous pitié plus qu'envie :
Nous mourons d'amour quand vous en vivez,
Et le vrai trésor, c'est vous qui l'avez,
Car le rêve est une vie.

LA CHANSON D'ULYSSE

Circé, toute ma chair ! Pénélope, ô mon âme !
L'amour brûlant et l'amour doux,
L'eau qui me rafraîchit et le feu qui m'enflamme :
Les deux moitiés de moi, c'est vous !

Pénélope et Circé, ma force et ma faiblesse,
Vous êtes mes deux volontés
Et votre double amour qui caresse et qui blesse,
Brise le cœur où vous luttez !

Ma Pénélope et ma Circé, mes deux aimées,
Vous êtes tout ce qui m'est cher,
Et je vous sens courir, ainsi que deux armées,
A travers mon âme et ma chair !

LA DÉFAITE DE CIRCÉ

O mon père, Soleil, père de la Nature,
Divin Soleil, Soleil de vie, entends ma voix !
Créateur impuissant contre la créature,
On m'abandonne et tu le vois !

De ta force magique, ô Dieu, j'étais armée,
Comme mes sœurs, la Mer, la Fleur et la Forêt,
Moi, la Femme, et j'étais superbement aimée :
Je n'ai rien pu contre un regret !

Ah ! la Chair est trop faible, et l'Idée est trop forte !
L'Homme se lasse trop des bonheurs trop aisés !
La douceur des baisers dont il rêve l'emporte
Sur la douceur de nos baisers !

NÉRON

Drame en cinq actes, en vers.

L'HYMNE AU FEU

(Acte V, scène XIV.)

BURRHUS vient d'apprendre au jeune empereur que la ville de Rome est en flammes.

. . . .

NÉRON, se dressant.

Rome flambe ! Le feu ! N'éteignez pas le feu !
Il est dieu ! Laissez-le faire l'œuvre d'un dieu !
Le dieu bon passera sur la ville méchante !
Laissez faire, et donnez la lyre que je chante !

(Il empoigne une lyre, bondit sur un triclinium
et, dominant la foule, il chante :)

O feu ! Gloire de l'air ! Ame des blonds étés !
Fleur du soleil ! Splendeur de toutes les clartés
Et chaleur de toutes les vies !
Or fluide, or vibrant, virginité de l'or !
Toi qui dors dans la main de Jupiter Ultor,
O feu divin qui purifies !

Toi qui fais une aurore en brûlant un égout,
O dieu rénovateur des formes, brûle tout
Et rends-nous la beauté première!
Soleil vivant, soleil terrestre, mon soleil,
Sang du ciel, accomplis ce chef-d'œuvre vermeil
De nous laver dans la lumière!

Bienfaiteur qui détruis! Destructeur qui guéris!
Tes flammes, en passant sur des monceaux pourris,
Font des âmes avec des choses!
Toi qu'on nomme le Pur, ô Pur, puisque tu l'es,
Roule sur les taudis, gronde dans les palais,
Et les murs noirs deviendront roses!

Les ténébreux vivants deviendront des flambeaux,
La fange éblouira, les monstres seront beaux,
La pourriture aura des ailes!
Tout ce qui rampe, grouille, et bave sur le sol,
Régénéré par toi s'envolera d'un vol
Vers les cieux peuplés d'étincelles.

Brûle, ô feu, brûle encor, brûle-les! Brûle-nous!
Mon Sénat à plat ventre et mon peuple à genoux,
Burrhus qui ment, Othon qui tremble!
O feu, la honte est reine, ô feu, le vice est roi,
Brûle Rome avec tout son vice, et brûle-moi
Qui suis tous ses vices ensemble!

Brûle ceux qui vivaient, brûle ceux qui sont morts !
Tout et partout, ô feu, sans pitié, sans remords,
Feu rédempteur, feu salutaire,
Fouille, brûle, balaie, emporte ! Et nous aurons,
Divinement, moi, toi, nous deux, les deux Nérons,
L'orgueil d'avoir purgé la terre !

TABLE

L'AME NUE

	Pages
Le Buste	7
L'Immuable	10
Chanson à boire	12
La Réponse de la terre	15
L'Étape	18
Les Atomes	20
Clair de lune	22
Conseil du Maître	24
Le Vase	25
Fuir!	27
Les Frères	30
Le Cheval de fiacre	31
Sur un berceau	32
Le Sou	34
Le peu de foi que j'ai...	35
Arma Virumque	36
L'Insulte	37
Alfred de Vigny	38
Honneur	40
Chénier	41
Champ de bataille	42
L'Ile vierge	43
Le Beaupré	45
Les Verges	47
Vierges mortes	48
Le Cloître	49
Magnificat	50
Soir d'été	53
Demi-deuil	55
La Mort des Rois	56
Les Faibles	58

Pages.
L'Orage.......... 59
Le vieux Christ.......... 61
Dame du ciel.......... 62
Renonciation.......... 64
Acrostiche.......... 66
Le Bouclier.......... 67
Remords futur.......... 69
Reine du monde.......... 71
Adultère.......... 72
La Sagesse de l'eunuque.......... 73
A Gaston Béthune.......... 75
Le Vaisseau.......... 77
Les Bêtes.......... 79
A Dieu.......... 80
Cri du Coq.......... 81
La Cité morte.......... 82
Chiens errants.......... 84
Le Lit.......... 85
Chant du retour.......... 88
Le Nénuphar.......... 89
Mer de glace.......... 90

SEUL

O Maître ! Loi suprême.......... 95
La mauvaise Chanson.......... 96
Sur un cercueil.......... 97
Rondel de l'adieu.......... 98
Rondel du temps passé.......... 99
L'Impossible.......... 100
L'Invincible.......... 101
Maïa.......... 102
La Sirène.......... 103
La Fiancée.......... 104
Villanelle des temps prochains.......... 108
Soleil couchant.......... 109
Ses mains.......... 110
Son nom.......... 111
La Fontaine aux mousses.......... 112
Vespérale.......... 113
Le Miroir.......... 114
Les plus beaux vers.......... 115
L'Absence.......... 116
Le Triomphateur.......... 117

Pages.
Si je ne t'aimais pas... 119
La Fontaine aux neiges... 120
L'Or... 121
Richesse... 123
L'Offrande... 125
Le Tigre... 127
Il pleut sur la mer... 128
Repos... 130
La Citadelle... 131
Romance... 133
Oraison... 134
Elle est venue... 136
La Lyre... 137
Tard... 140
Soir en mer... 141
Au large... 142
Ne blasphémons jamais... 144
Renoncement... 146
Sagesse de la mer... 147
Le Ruisseau... 150
Le Moulin... 152

HÉRO ET LÉANDRE

Artémis... 157
Le bel Éphèbe... 158
Le temps des lilas... 159
Mourir, t'aimer... 160
Le Legs... 161
Mon cœur saute vers toi... 163
L'Unique... 165

L'ESPOIR DU MONDE

La Pitié... 169
Le Testament... 172
Madeleine... 175
L'Apôtre en marche... 176
Le Cirque... 178
La Charité... 179
Les Faunes... 181
Les Hordes... 185
La Statue... 187
La Barque... 190

Pages.
La Clémence 192
Vendredi 194
Le Coq 196
Le Roi Robert 198
L'Aumône 202
L'Alouette 204
Terre Sainte 206
Le Retour 207
Le Loup 209
Le Drapier 214
Le Sonneur 216
Le Moineau 217
Molière 219
Le Page chante 220
Dupleix 221
Descente de croix 223

INÉDITS

Épaves 227
Archéologue 228
Vers l'Idéal 230
Soir d'Automne 231
A Cervantes 232
A la mémoire des écrivains français morts pour la patrie ... 233

THÉATRE

Shylock : La Chanson des filles 241
La Chanson de Portia 243
La Passion : Lazare 244
Madeleine 246
Jésus 251
La Vierge 253
Anne 259
Don Juan de Mañara : La Confession de Don Juan 262
Circé : La Chanson de Circé 277
Le conseil à Glycère 279
La Chanson d'Ulysse 280
La défaite de Circé 281
Néron : L'Hymne au feu 282

145-21. — Saint-Germain-lès-Corbeil. — Imp. Willaume.



EDMOND

AUCOURT

HOIX

DE

ÉSIES

IPLAIRE

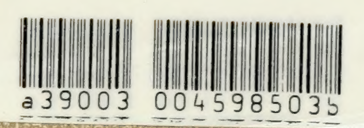
sur

LANDE

THÈQUE

ENTIER

18876 — L.-Imprimerie réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris


a39003 004598503b

